UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

PORTRAITS ET SOUVENIRS

DU MÊME AUTEUR :

Poésie

PREMIERS POÈMES..... 1 vol.
POÈMES..... 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS..... 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE..... 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX..... 1 vol.
LA SANDALE AILÉE..... 1 vol.
LE MIROIR DES HEURES..... 1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE..... 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE..... 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS..... 1 vol.
LE BON PLAISIR..... 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT..... 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE..... 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT..... 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT..... 1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR..... 1 vol.
COULEUR DU TEMPS..... 1 vol.
LA FLAMBÉE..... 1 vol.
L'AMPHISBÈNE..... 1 vol.

Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE..... 1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES..... 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES..... 1 vol.
IMAGES VÉNITIENNES..... 1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE..... 1 vol.

LF
R342po

François Joseph
HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

Portraits et Souvenirs

PORTRAITS ET SOUVENIRS — POUR LES MOIS D'HIVER

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

445063
12-4-46

PQ
2635
E34P6

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Dix-neuf exemplaires sur Japon impérial,
trois exemplaires sur Chine,
quatre-vingt-dix-sept exemplaires sur Hollande,
tous numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

LIBRARY
MAY 6 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

AVERTISSEMENT

Le public se passerait sans doute assez bien d'un ouvrage de cette sorte, qui n'est, en somme, qu'un recueil d'articles de journaux, mais l'auteur en a pour excuse un intérêt particulier que ce même public, j'en suis certain, lui concédera volontiers.

N'y a-t-il pas, en effet, pour l'écrivain, une espèce de point d'honneur à réunir ainsi des pages quelque peu improvisées et à se pouvoir prouver à soi-même que son travail, quoique hâtif, n'est pas tout à fait indigne, au moins, de sa propre estime ?

Ce témoignage qu'il recherche ne saurait être considéré comme un signe de vanité. Il le faut

prendre simplement comme une marque du respect où il tient l'art qu'il exerce et qu'il se doit, en toutes circonstances, de pratiquer de son mieux. C'est ce sentiment qui est la raison d'être de ce livre. Qu'il lui serve d'introduction auprès du lecteur.

PORTRAITS ET SOUVENIRS

LACLOS

Il y a, au Musée de Versailles, un curieux pastel par Boilly. C'est le portrait d'un homme de cinquante ans, et qui a vécu. Sous la poudre, ses cheveux se gonflent en rouleaux au-dessus de l'oreille. Le visage est rond et plein, avec un air de finesse et d'attention. La singularité de cette figure, à la fois ironique, spirituelle et volontaire, est dans les yeux qui semblent, à mesure qu'ils observent, renfermer ce qu'ils ont vu sous un froncement très particulier des sourcils. Ce regard ne fait pas que regarder, il se souvient. Le personnage qui vous considère ainsi est un peu penché en avant. On dirait qu'il attend que vous ayez lu son nom gravé au bas du cadre. Approchez-vous. Vous êtes devant Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos, général et romancier français, devant l'auteur des *Liaisons dangereuses*.

La fortune est imprévue. Laclos doit tout à ce livre qu'il a peut-être écrit par hasard, bien qu'il ait prétendu, comme il l'a dit ensuite, composer là un ouvrage « qui retentît encore sur la terre

quand il y aurait passé ». Quoi qu'il en soit, Laclos, sans les *Liaisons*, ne serait pas le Laclos qui passionne encore aujourd'hui notre curiosité. Mêlé d'assez près aux événements politiques et militaires de son temps, il n'y a marqué sa place d'une manière ni très éclatante ni très mémorable. Son nom de soldat n'est lié à aucun nom de victoire et demeure indistinct dans le fracas des gloires républicaines. Il relève moins des historiens que des biographes. Cependant Laclos est célèbre.

Sa célébrité, il faut le dire, a je ne sais quoi de trouble et de suspect. On sait pourtant que Laclos fut honnête homme. D'où lui peuvent donc venir ces rigueurs posthumes, sinon du fâcheux préjugé par lequel on rend l'écrivain d'imagination responsable du sujet de son œuvre, en l'identifiant, involontairement peut-être, aux personnages de ses fictions. C'est ainsi que M. de Valmont a fait tort à M. de Laclos, et que la postérité s'est montrée envers ce dernier à la fois injuste et favorable.

En effet, si elle a distingué les *Liaisons dangereuses* du fatras des récits libertins de l'époque, elle s'est souvenue trop longtemps que ce livre admirable avait pu être, à son heure, un mauvais livre, car, tant que les mœurs qu'il décrivait existaient encore, il pouvait contribuer à en répandre l'imitation. Il a donc fallu longtemps avant que l'ouvrage hardi et profond — que la reine Marie-An-

toinette plaçait dans sa bibliothèque, relié à ses armes, mais sans qu'on eût osé indiquer au dos du volume son titre scabreux — reprît le rang littéraire auquel il avait droit et devînt une des plus élégantes et solides merveilles du roman français.

Celui qui eut le rare bonheur d'écrire ce chef-d'œuvre immortel et périlleux n'était point un auteur de profession. Né à Amiens en 1741, entré à dix-huit ans dans le corps du génie, qu'il quitta en 1778, ensuite secrétaire des commandements du duc d'Orléans, général de brigade en 1792, commandant l'artillerie de l'armée du Rhin, Laclos, malgré des services honorables, n'eût été qu'une figure secondaire de soldat, un personnage à talents et à projets, ce « grand Monsieur, toujours en habit noir », que le Comte de Tilly se souvenait d'avoir vu rôder dans les salons du Palais Royal, s'il ne lui fût arrivé de vendre, le 16 mars 1782, à Durand neveu, libraire rue Galande, pour la somme de seize cents livres, un manuscrit intitulé *le Danger des liaisons*, qui fut publié, la même année, en quatre volumes in-douze, sous le titre à jamais fameux des *Liaisons dangereuses*.

Les *Liaisons dangereuses* ou *Lettres recueillies dans une Société et publiées pour l'instruction de*

quelques autres, tel est le titre complet de cet « ouvrage ou plutôt recueil » que le Rédacteur nous présente dans son introduction comme formé d'une correspondance véritable où l'on a changé les noms des personnes et des lieux avant de la livrer au public.

Il est bien certain qu'il ne faut voir dans la prétendue authenticité de ces lettres qu'un subterfuge et une précaution littéraires, mais ce procédé n'en est pas moins un indice intéressant des intentions de Laclos. N'est-ce pas un moyen d'avertir le public de la nature particulière de ce roman et de marquer son caractère de vérité ? Les *Liaisons dangereuses* veulent être un livre d'observation. C'est en ce sens que parle aussi l'épigraphe qui le précède, tirée de *la Nouvelle Héloïse*. « J'ai vu les mœurs de ce siècle et j'ai publié ce livre », s'écrie Rousseau ! Laclos va plus loin. Pour mieux établir son attitude d'observateur philosophe, il feint que son livre soit le produit involontaire et fortuit de certaines mœurs du temps. Elles y témoignent elles-mêmes de ce qu'elles sont. Laclos ne veut être que l'intermédiaire qui aide à mettre au jour ce terrible témoignage. Le hasard le lui a fourni et, destiné à demeurer secret, il en prend encore plus de force, de poids et de valeur.

Je crois que c'est bien de cette façon qu'il faut comprendre l'artifice dont s'est servi Laclos. Est-il

donc besoin d'y voir un moyen de piquer la curiosité publique en laissant supposer, sinon que de telles lettres eussent été réellement échangées, du moins qu'il y avait dans ce qu'elles révélaient un « fond de vrai » et que, derrière le voile, on pouvait reconnaître des figures véritables et dissimulées? Laclos était un esprit trop fin et trop avisé pour ne pas penser que les lecteurs chercheraient d'eux-mêmes ce « fond de vrai » que l'on veut toujours trouver à certains romans. A quoi bon provoquer le public à ce jeu des transparents? N'est-il pas presque inévitable pour tous les ouvrages qui, comme celui de Laclos, dénoncent un aspect inavoué et exact des mœurs? Il semble alors que la société, qui se sent atteinte dans ses petits mystères et ses coutumes clandestines par ces sortes de livres, ait l'instinct assez naturel de s'en défendre en en faisant ce qu'on appelle des livres à clé. Par là, elle réduit au particulier ce qui risquait d'être général. Elle diminue la portée du tableau en y dénonçant des ressemblances personnelles, et préfère, au lieu qu'il y ait des Valmont, qu'il n'y ait tout au plus qu'un M. de Valmont.

Par un détour assez singulier, cette tactique n'eut point, pour les *Liaisons*, l'effet attendu. L'accord ne se fit pas au sujet des héros réels de cette tragédie anonyme. Des listes coururent, mais elles se couvrirent d'assez de noms pour que cette diver-

sité même prouvât que Laclos avait touché juste puisque ses masques s'appliquaient à tant de visages et que ses portraits convenaient à tant de modèles.

Néanmoins, la tradition qui veut à l'origine des *Liaisons dangereuses* une histoire et des figures du temps a duré, mais au lieu de les chercher parmi les anecdotes illustres et les gens en vue, on a compris que l'on trouverait plutôt, comme point de départ à cet étrange livre, quelque aventure discrète ou quelque personnage obscur. On avait raison, et c'est ce que confirme une curieuse page des Mémoires du Comte de Tilly où Laclos lui-même avoue qu'il peignit son Valmont d'après un ami de régiment, « jeune homme né spécialement pour les femmes », et que ce fut à Grenoble qu'il vit l'original de sa Merteuil en une Marquise de L. T. D. P. M. Elle s'appelait Mme de Montmort, au dire de Stendhal, qui se souvenait de l'avoir connue, quand il était enfant, boîteuse, et qu'elle lui donnait des noix confites.

Laclos se serait donc servi d'originaux pour son roman. Ce procédé d'imitation est souvent familier aux romanciers qui ne le sont point de profession. Il est assez probable que Laclos eut recours à une sorte de calque qui lui fournissait le dessin vrai de ses figures. Il y ajouta les couleurs et les expressions, et ce fut, soutenu par cet appui solide

à la réalité, qu'il put pousser ses personnages à l'extrême de leurs caractères et même jusqu'à une certaine exagération systématique, sans leur enlever, pour cela, cet aspect de vie et de vérité qui rend si naturels à la fois et si typiques une Merteuil et un Valmont.

M. le Vicomte de Valmont est de bonne maison. Né d'aïeux qui se sont montrés au service du Roi et de l'Etat, il a hérité d'eux une âme, si l'on peut dire, militaire et diplomatique. Il aime la lutte et il aime l'intrigue. Changez les circonstances de sa vie, M. de Valmont eût sans doute été admirable où l'on se bat et où l'on négocie, aux camps ou aux ambassades. Mais M. de Valmont est oisif. Il est jeune, il est riche, il est actif. De quoi s'occupe-t-il ? D'amour. Plus exactement de femmes. Elles sont son métier et sa gloire.

Auprès d'elles, il trouve l'emploi de ses qualités natives de hardiesse et d'habileté dont il n'a pas l'usage ailleurs. Aux femmes, M. de Valmont a réussi de suite. Aussi s'est-il vite lassé de celles qui ne demandent qu'à se donner. Il veut qu'on lui résiste pour avoir le plaisir de vaincre. Une défense à tourner ou à rompre l'amuse. Ecoutez-le sur ces sortes d'affaires, qui sont sa grande affaire ; son lan-

gage est tout de tactique et de stratégie. Il ne s'y agit que de conquêtes, de sièges, de combats, à moins qu'on ne temporise et ne parlemente, et il s'agira alors de façons, de conduites, de détours. Il parle de triomphes, de victoires, de lauriers. Il se compare à un Alexandre, à un Frédéric.

Comme eux, il ne répugne à aucun moyen. Pourtant, il a ce qu'il appelle des principes, et qui lui font préférer ce qu'il nomme « les méthodes difficiles ». Qu'est-ce pour lui que l'Amour et même le plaisir ? Il est vaniteux. Il n'est libertin et débauché que pour en tirer une vanité de plus, car il les a toutes. Ce sont elles qui le rendent audacieux, impertinent, prudent, cruel et impitoyable. Ce sont elles qui le font avoir des femmes, qui le font les perdre même, quelquefois par vengeance, quelquefois par intérêt, quelquefois par caprice, toujours pour donner de lui une idée de puissance, de danger, une idée qui le distingue du commun.

Cependant ne se peut-il pas qu'on songe à résister pour de bon à un homme aussi périlleux que M. de Valmont ? Il l'a prévu. Aussi sait-il bien qu'il doit passer pour irrésistible, et il s'est mis en état d'obtenir à coup sûr ce qu'on pourrait vouloir lui refuser. Pour cela, il a sa figure, son esprit et le reste. De plus, il s'est préparé dès longtemps à toutes les conjonctures. M. de Valmont est un parfait comédien ; il est maître des expressions de son visage,

du mouvement de ses gestes et du moment de ses larmes. Il en remontrerait également au policier le plus expert. Il connaît tous les stratagèmes, toutes les ruses et toutes les ressources. Il en a même inventé, car il se pique d'être nouveau. Il se plaint que les parents n'apprennent pas à leurs enfants les talents des filous, et qu'il ait dû faire son éducation lui-même. Voyez-le au château de Mme de Rosemonde, comme il arrête les correspondances, fouille les secrétaires, retourne les poches, dérobe les clefs et en fait fabriquer de fausses! Il y a en lui de l'escamoteur et du voleur. Il a de l'un la dextérité, de l'autre l'audace. Il rôde, la nuit, dans les corridors, en déshabillé, furtif et hardi, ombre redoutable, Eros nocturne qui a pris la lampe de Psyché pour s'en faire une lanterne sourde.

Avec cela, il est aimable. Dans le cercle, il est charmant, empressé, spirituel, attentif, quoiqu'il soit une tête bien occupée. La sienne travaille continuellement. Il combine, calcule, prévoit. Il se sent digne de lui-même. Il a le sentiment de sa célébrité.

C'est cette célébrité qui attire à lui Mme de Merteuil. Ils se prennent, se quittent, mais un lien a survécu à leur liaison. Il y a entre eux des ressemblances. Ils jouent le même jeu avec des cartes différentes. Tout ce qui illustre M. de Valmont perdrait Mme de Merteuil. Lui, opère à découvert. Il est

haï, mais on le craint. N'a-t-il pas l'art de distribuer également bien la louange et le ridicule ? M. de Valmont va la tête haute. Il n'est hypocrite que lorsqu'il lui convient. Mme de Merteuil l'est par une nécessité continuelle. Elle subordonne ses plaisirs à sa réputation. Elle est secrète et souterraine; aussi ses succès ne se tournent-ils pas, comme ceux de Valmont, en vanité; ils se transforment en orgueil, si l'orgueil n'est qu'une vanité taciturne. La vanité de Valmont est qu'on parle de lui. L'orgueil de Mme de Merteuil est qu'on se taise sur elle. Cependant, quand elle a trouvé un confident en Valmont, elle s'épanche. Elle écrit alors la terrible lettre LXXXI où elle se livre, où elle explique le chef d'œuvre de sa conduite, où elle raisonne son caractère. Mais n'est-ce point se démentir que de s'avouer ainsi ? Singulier confesseur que M. de Valmont ! Vous ne connaissez pas Mme de Merteuil. M. de Valmont sera discret. Mme de Merteuil ne sait-elle pas de lui un certain trait qui, s'il était connu, le forcerait à sortir du Royaume ? Ah ! leur amitié est solide. Elle repose sur le seul point qui compte pour ces amis : un intérêt égal et réciproque. Et ils iront ainsi, côte à côte, jusqu'au jour où quelque événement fortuit les mettra face à face, et dénouera dans le sang et la honte leur hostile et dangereuse liaison.

De tels êtres ne sont pas seulement dangereux à eux-mêmes, mais à tous ceux qui les approchent. Il faut les fuir. C'est ce que veut démontrer l'œuvre de Laclos, car cet observateur est un moraliste. Cette préoccupation de moraliser se sent dans le dénouement, en quelque sorte, providentiel de son roman, dénouement plus complaisant que logique, et peut-être destiné à satisfaire davantage le public que l'auteur même. Quoi qu'il en soit de ses intentions, ce livre n'en reste pas moins un des plus surprenants de notre littérature romanesque. Le sujet en est trop célèbre pour que j'en veuille rien dire. Cent soixante-quinze lettres, dont quelques-unes sont admirables, l'exposent avec une ingéniosité merveilleuse. Il en résulte un chef-d'œuvre à la fois profond, spirituel et licencieux. Entre les deux grands portraits de Mme de Merteuil et de M. de Valmont, s'y montre la touchante figure de la Présidente de Tourvel. Ses lettres à elle ont un accent de tendresse, de grâce et de passion. Elles sont le cri d'une âme ardente, délicieuse et faible. Leur charme est bien fort, puisqu'elles ont touché Valmont lui-même, car Valmont aima Mme de Tourvel. Il l'aima à sa façon et, si cette façon fut de la faire mourir en la sacrifiant sottement et bassement à sa

vanité, cet amour, même cruel et gâté, ne nous empêche-t-il pas au moins d'éprouver pour Valmont la sorte de dégoût qui nous écarte de Mme de Merteuil ? Laclos a marqué cette différence. Il juge Valmont digne, malgré tout, du coup d'épée qui tue, tandis qu'il garde pour Mme de Merteuil la purulence qui défigure et la petite vérole qui laisse vivre. La mort, la maladie, le couvent, l'exil, telle est la fin de cet étrange livre de cynisme, de fourberie, de libertinage, de ce livre plein de « sentiments feints et déguisés », d'actions scélérates, de gaietés terribles, de maximes impitoyables, de ce livre qui est un des tableaux les plus noirs qui aient été peints d'une société, car si l'Innocence y est représentée, n'est-ce point par cette Cécile de Volanges naïve, sensuelle, pervertie et niaise ; si l'Honneur s'y montre, n'est-ce pas en la personne de ce petit sot de Chevalier Danceny ? Et ce n'est pas tout. Voici la Bonté sous les traits de Mme de Rosemonde, impuissante à prévenir les maux qu'elle prévoit, et la Prudence sous la figure de Mme de Volanges, jouée et ridicule. Voici la Vertu. Elle emprunte le céleste visage de Mme de Tourvel, et elle n'apparaît que pour succomber.

C'est sur cette impression douloureuse que se terminent les *Liaisons Dangereuses*. A la fin de leur édition de 1782, Laclos y annonçait une suite. Elle devait continuer les aventures de Mme de Mer-

teuil et de Cécile de Volanges. Y aurions-nous revu aussi les autres personnages des *Liaisons*? On ne sait. Leur réunion n'a pas eu lieu et c'est à nous de leur inventer des destinées. Celle de Laclos était de n'écrire qu'un seul roman. D'ailleurs, la société qu'il avait si brillamment dépeinte n'existait déjà plus dix ans après l'apparition de son livre. La Révolution avait fait du romancier un homme politique et un général d'artillerie. Mme de Volanges allait bientôt, sans doute, monter sur l'échafaud. Les portes du couvent qui renfermait sa fille allaient s'ouvrir au nom de la loi. Le Chevalier Danceny, revenu de Malte, pouvait rencontrer sur les bords du Rhin M. de Prévan et M. de Gercourt émigrés. Laclos ne pensait sans doute plus guère, parmi les fumées du canon et la rumeur des armes, à ces personnages imaginaires. D'Allemagne il passait en Italie. Ce fut là que Stendhal rencontra, un soir, à Milan, au théâtre de la Scala, celui qu'un rapport de police, qui nous est parvenu, qualifiait « d'homme de génie, très froid et très fin ». Laclos mourut à Tarente en 1805. Sa tombe s'y voit encore. Il nous reste de lui un livre admirable et le portrait curieux dont je parlais tout à l'heure. Je ne le regarde jamais sans émotion ; il me semble que j'écoute grincer sur le papier la plume qui écrivit les *Liaisons Dangereuses*. C'est le bruit le plus vrai que Laclos ait laissé dans la mémoire des

hommes, et l'avenir continuera toujours d'entendre le froissement d'acier que font, aux dernières pages des *Liaisons*, les épées, liées elles aussi, en leur rencontre mortelle, du Chevalier Danceny et du Vicomte de Valmont.

1912.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

On élèvera, un jour ou l'autre, à Paris, un monument à Villiers de l'Isle-Adam, et il est à souhaiter que le public lettré réponde à cet appel. Villiers de l'Isle-Adam fut un noble écrivain et ce ne sera que justice d'honorer sa mémoire. Mais, avant que le marbre ou le bronze dresse à nos yeux l'image de l'auteur des *Contes cruels* et de *l'Eve future*, ne me serait-il point permis d'esquisser brièvement celle qu'il a laissée dans mon souvenir et d'essayer un rapide portrait de celui qui fut une sorte de héros?

Je dis héros, car il y eut de l'héroïsme dans sa destinée. Villiers, en effet, fut une protestation vivante contre l'esprit positiviste et réaliste de son temps. Dans la marée naturaliste qui submergea presque, à un moment, la pensée française, il demeura une des pierres qui opposa au flot son bloc indicateur. Il fut un des représentants de l'Idéalisme.

Je le revois, comme il m'apparut, pour la première fois, un soir d'hiver, chez Stéphane Mal-

larmé. Le feu et la lampe brillaient doucement; on causait, avec des pauses. Dans un de ces silences, le timbre de la porte résonna. Une draperie s'écarta, et l'on vit paraître un personnage singulier.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, de taille moyenne, presque trapu et vêtu de noir. Son visage aux traits effacés était terminé par une pointe de barbe à la royale. Le front, très haut et large, était surmonté d'une abondante chevelure grise. Les yeux clairs regardaient d'un regard à la fois aigu et distrait. Il y avait en tout ce survenant on ne savait quoi de mystérieux et d'inattendu. Il s'assit, rejeta d'une main fine une longue mèche de ses cheveux et parla.

Ce fut ce soir-là que j'entendis pour la première fois causer Villiers. Sa causerie était plutôt un soliloque, coupé d'arrêts, de rires brusques. Il était entré avec sa rêverie et la continuait à haute voix, je ne puis dire pour nous, mais devant nous, car il avait certainement oublié nos présences et nous assistions à l'étrange spectacle d'une pensée cherchant sa forme et son expression définitives avec des nuances d'intonations et des ratures de paroles,

à quelque chose comme une écriture orale, mimée, inquiétante et fugitive.

J'ai vu souvent se renouveler cette scène toujours surprenante, et je crois vraiment que personne ne manifesta pour son siècle un pareil mépris que Villiers, et pour ce dont s'enorgueillit faussement notre époque. Avec quelle ironie et quelle âpreté il en raillait les vaines et vaniteuses prétentions ! Et ce n'étaient point là griefs personnels contre un temps qui méconnaissait son talent, mais la révolte d'une âme haute. Ce que Villiers reprochait aux « modernes », c'était d'avoir tenté de supprimer dans l'homme ce qui constitue son patrimoine spirituel de Rêve, de Foi et de Croyance, pour le remplacer par le culte terrestre de l'Utile et du Réel, aux dépens de l'Idéal.

Ce thème, qui était celui, le plus ordinairement, des conversations de Villiers, nous le retrouvons dans son œuvre, varié avec une incomparable virtuosité d'inventions comiques ou terribles, car tantôt il attaque « l'ennemi » de front et lutte avec lui corps à corps ; tantôt il ruse et l'attire en des pièges où se montrent toute sa laideur et toute sa bassesse. Il l'a incarné dans le personnage formidable et grotesque de Tribulat Bonhomet qui représente ce que Villiers détesta en l'homme contemporain : ses prétentions à une fausse science, sa stupide infatuation de ce qu'il prend pour le

progrès et qui n'est que la diminution en l'humanité de ce qui faisait jadis sa noblesse. Tout cela c'est Bonhomet, Bonhomet qui se vante d'avoir « la physionomie de son siècle ! »

La haine de Villiers de l'Isle-Adam contre la Réalité est d'autant plus forte que son Idéalisme est absolu. Villiers, en effet, n'est pas idéaliste par cette sorte d'instinct qui porte certains esprits à rechercher parmi les apparences celles qui leur semblent satisfaire le mieux leur désir de beauté. Un pareil Idéalisme, tout relatif et que l'on appellerait plus justement de l'Idéalisation, consiste tout simplement à faire un choix dans la réalité. Celui de Villiers fut un principe sous lequel il considéra l'ensemble du monde. Il fut la condition fondamentale de sa pensée, le dogme même de sa philosophie.

Cet idéalisme n'était pas, pour Villiers de l'Isle-Adam, un simple jeu métaphysique, mais une foi et une doctrine. Ce fut en elles qu'il puisa son mépris de ce qu'il considérait comme l'erreur impardonnable, celle qu'il combattit avec une obstination vraiment héroïque ; mais on méconnaîtrait Villiers en ne le considérant que comme le critique et l'adversaire d'une tendance qu'il haïssait. Villiers

ne fut pas seulement un ironiste acerbe et un satiriste aigu, son génie original et puissant fait aussi de lui un des esprits qui se sont élevés le plus haut dans les pures et aériennes régions de la rêverie. Il est dominé par deux besoins égaux. Le premier, d'exprimer son dégoût de la réalité vulgaire ; le second, d'y échapper en se créant au-dessus d'elle un monde fictif où elle se modifie et se transfigure. C'est ce qu'il a voulu signifier en dédiant à la fois un de ses plus beaux livres : *l'Eve future*, aux « rêveurs » et aux « railleurs ». Et ce fut ainsi qu'il vécut une vie double et singulière, ne se détournant de l'illusion magnifique qu'il poursuivait souverainement que pour sourire de ce que les hommes s'attachent à atteindre et pour les railler cruellement de leurs efforts plus vains que la vanité même du but qui les provoque.

Aussi, l'argument décisif, trouvé, le sarcasme acéré lancé contre leur orgueil, retournait-il fièrement à ses songes hautains et solitaires, aux visions de ce monde intérieur dont il portait en sa pensée les décors et les héros imaginaires, et dont il gardait jalousement la clé merveilleuse et magique.

Le monde réel, dont cet audacieux esprit niait si hardiment la valeur et même l'existence, se vengea

de son détracteur. Villiers de l'Isle-Adam connut la pauvreté et la misère. Il ne s'en étonna pas. Il n'était pas venu, des plages bretonnes où il naquit, pour demander à son siècle le bonheur ni la richesse. Ce qu'il désira peut-être ne pouvait être que la gloire. Il ne la connut jamais qu'en lui-même et n'en aperçut pas assez le reflet admiratif dans le regard de ses contemporains, mais s'il ne fut pas, de son vivant, glorieux comme il eût dû l'être, il le fut au moins dès le premier jour aux yeux des amis de sa jeunesse.

J'ai entendu souvent raconter par eux l'arrivée à Paris de ce « dernier des Chateaubriand ». L'impression fut unanime. Il donna à ceux qui le virent alors celle même du génie. Il en portait en lui les immenses projets et, si l'on peut dire, les nuées et les éclairs. Il avait publié déjà les deux drames *Morgane*, *Elen*, et préparait son *Isis*. En 1870, il fit jouer *la Révolte*, puis, pendant dix ans, il garda le silence.

Que fit-il durant cette période ? C'est là l'affaire des biographes. Ils excellent à ces sortes d'enquêtes d'outre-tombe ; ils y apportent des minuties d'archéologues et des perspicacités de détectives. Ils reconstituent une vie comme on exhume une médaille ou comme on retrouve une piste. Je ne me charge point de leur travail. D'ailleurs Villiers était mystérieux, même pour ses amis. Il dis-

paraissait et reparaissait sans que l'on sût d'où il venait ni où il allait, et il rapportait de ces absences quelque rêverie étincelante ou quelque conte profond qu'il racontait, car il avait coutume de parler son œuvre avant de l'écrire, non pas tant par désir d'être écouté que parce qu'elle était tellement identifiée avec lui-même qu'elle était devenue comme son propre souffle et mêlée à sa voix et à son geste. Et c'était ainsi qu'il errait par le monde, tourmenté de songe, obscur et pauvre, lui qui était apparu jadis tout frémissant d'exaltation et tout impatient de renommée.

Car le désir de la gloire n'était pas seulement chez Villiers de l'Isle-Adam le désir de faire partager aux autres le sentiment qu'il avait de lui-même. La gloire était pour lui une obligation héréditaire. Descendant d'une antique race, né d'aïeux illustres, il se sentait comme leur débiteur du nom qu'ils lui avaient légué et dont il leur devait d'accroître à son tour la célébrité, et il rêvait d'ajouter à la main du dextrochère héraldique qui compose les armoiries de sa maison, cette plume de fer dont parle Alfred de Vigny et qui n'est point « sans beauté ». Mais en attendant l'heure réparatrice, il peinait à travers la vie, en proie à ses plus dures exigences.

Ce furent *les Contes cruels*, parus en 1880, qui commencèrent à répandre le nom de Villiers. Les lettrés n'ignoraient pas qu'un admirable écrivain existait parmi eux, celui qui avait écrit la curieuse nouvelle de *Claire Lenoir* et le magnifique drame d'*Axël*, imprimés en des revues. En 1886, le public fut mis à même de mieux se rendre compte de la valeur de ce noble talent. Ce fut l'année de *l'Amour suprême*, d'*Akédysseril* et de *l'Eve future*. *L'Eve future* fit du bruit. L'isolement avait cessé. Une génération nouvelle saluait en Villiers un de ses maîtres, un des maîtres de l'Idéalisme.

Ce fut à cette époque que je l'ai connu, précocement vieilli, épuisé de corps, mais dans sa plus belle activité d'esprit. Il allait publier *les Histoires insolites*, il préparait une *Adoration des Mages*, un *Vieux de la Montagne*, un traité de *la Connaissance de l'Utile*. Mais la maladie et la mort étaient là. En août 1890, Villiers mourut. Avec lui disparaissait un grand poète, car, s'il écrivit rarement en vers, sa prose contient tous les rythmes et toutes les harmonies. Nul n'usa d'un style plus solennel, plus grave, plus subtil. Il crut à la vertu des mots. Il admit à la parole ce pouvoir divin que lui reconnaît Edgar Poe, le pouvoir de créer des

mondes. Villiers s'en créa un et l'habita. Il en préféra l'Illusion idéale aux Réalités matérielles. Et la mort dut être facile à quelqu'un qui crut, comme Villiers, inébranlablement, à la seule vie de l'âme et qui, dans la certitude de son immortalité, disait ce mot si plein d'amertume et d'espoir en son ironie confiante : « Ah ! je m'en souviendrai de la planète Terre ! » Il n'y fut, en effet, qu'un passant, mais de ces passants dont le pas résonne longtemps dans l'écho et dont la trace ne s'efface point.

1909.

FIGURES ROMANTIQUES

Je suis allé, l'autre jour, passer une heure chez M. de Balzac. Tous les Balzaciens, tous les amateurs de souvenirs, tous les curieux du Paris pittoresque connaissent la bizarre bicoque où s'abrita, durant quelques années, l'auteur de *la Comédie humaine*. Elle est une des singularités de cette singulière rue Raynouard qui aura été une des dernières rues provinciales du vieux Passy, peut-être celle qui résista le plus longtemps aux démolisseurs et aux bâtisseurs et qui, malgré leurs entreprises, conserve encore quelque chose de son aspect d'autrefois, avec sa chaussée caillouteuse, ses trottoirs inégaux, formés de gros pavés, et les façades basses qui la bordent et semblent surveiller le rare passant, de leurs fenêtres soupçonneuses et de leurs lucarnes sournoises.

C'est derrière une de ces façades que se dissimule le pavillon qui servit de refuge au romancier et que les admirateurs de Balzac s'ingénient à sauvegarder. Il est situé en contre-bas de la rue Raynouard et, pour l'atteindre, une fois la porte de

l'immeuble franchie, il faut descendre deux étages jusqu'à la terrasse sur laquelle il s'élève, au milieu d'un bout de jardin. De là, on domine l'étrange et capricieuse rue Berton, qui monte du quai à la crête de Passy et, avant d'y arriver par des zigzags rocailleux, passe devant l'ancienne maison de santé du docteur Blanche.

Certes, il ne faut pas s'attendre à la retrouver, cette maison de Balzac, absolument telle qu'elle était lorsque le grand écrivain l'habitait. Si le décor extérieur n'a pas changé et si son pittoresque demeure intact (pour combien de temps, hélas !), la disposition intérieure des lieux a été quelque peu modifiée ; néanmoins l'atmosphère balzacienne s'y respire encore, grâce aux nombreux et intéressants souvenirs que le zélé conservateur de ce logis, M. de Royaumont, a su y réunir. Parcourez les pièces qui composaient la modeste demeure où le grand Balzac s'était retiré, loin des tracas et des bruits de Paris et où ne le visitaient guère que les personnages créés par sa prodigieuse imagination, vous y verrez un assemblage déjà important de gravures, de publications, de documents concernant *la Comédie humaine* et un certain nombre d'objets ayant appartenu à son auteur. Voici, par exemple, un fauteuil dans lequel il s'est assis, voici une petite veilleuse en porcelaine marquée à son chiffre, reliques précieuses et qui nous aident à évoquer la

présence de celui dont un moulage nous montre la main puissante et qui semble à peine détendue du formidable labeur de plume qui la crispa, durant tant de nuits, sur la page géniale et raturée.

Mais ce n'est pas tout et la maison de Balzac a mieux encore à nous offrir. Venez, penchez-vous sur cette vitrine, vers cet écrin ouvert dans lequel miroite comme un fragment de miroir terni. Vous vous reculerez, ému et stupéfait. C'est Honoré de Balzac lui-même qui vient d'apparaître à nos yeux, dans l'admirable daguerréotype où il est présent avec une extraordinaire réalité et une surprenante intensité de vie. Avec quelle précision merveilleuse cette mince plaque de verre a conservé son image ! Derrière cette vitre magique, Balzac vous considère. Il est là, lointain et proche à la fois. Il semble que vous n'auriez qu'à briser cette barrière fragile et transparente, et, soudain, grandi et vivant, Balzac surgirait dans la chambre et vous le verriez se précipiter vers la table et l'encrier, pour reprendre et continuer, dans cette demeure tout à coup pleine de lui, son œuvre énorme et interrompue.

Je connais à peu près tous les portraits de Balzac, ceux que l'on a faits de lui de son vivant, ceux que l'on a imaginés d'après son génie, mais aucun ne m'a produit la même impression que cet hum-

ble daguerréotype du petit musée de la rue Raynouard. Et cependant ce n'était pas pour revoir cette mystérieuse et troublante effigie que j'étais venu, l'autre jour, à Passy. Non, ce jour-là, Balzac accueillait une Ombre amie, une Ombre charmante et légère pour laquelle nous lui demandions sa protection, car je n'étais pas seul à assister à cette entrevue imaginaire. Tous ceux qui en étaient les témoins souhaitaient comme moi que cette ombre errante et chère se solidifiât dans le marbre ou dans le bronze, et c'était pour chercher les moyens de réaliser ce vœu que nous nous étions retrouvés là, chez Balzac, et que nous y avions amené avec nous ce doux Gérard de Nerval, dont nous aimerions à glorifier la mémoire en lui élevant un modeste monument.

Que le public partage ce sentiment qui nous a fait former un comité en vue de rendre hommage au délicieux écrivain que fut Gérard de Nerval, je n'en doute point, non plus qu'il ne nous aide à mener à bien un projet dont l'initiative revient à M. P.-N. Roinard et dont M. Paul Fort a accepté de prendre en main la conduite. M. Paul Fort, qui a été élu Prince des Poètes, ne peut inaugurer plus dignement son principat qu'en se vouant à la tâche d'honorer en Gérard de Nerval la poésie même, en dehors de toute formule et en toute son indépendance.

Gérard de Nerval, en effet, fut surtout poète par sa qualité d'imagination et de sensibilité. Il vécut, si l'on peut dire, dans un continuel état d'esprit poétique, et sa prose lui servit à exprimer cet état aussi bien et même peut-être mieux que les vers. Les vers de Gérard de Nerval ne constituent pas, il faut le reconnaître, la partie la plus importante et la plus originale de son œuvre. Le volume qui les contient présente plutôt d'agréables esquisses que des ouvrages achevés. Je mets à part, bien entendu, l'admirable série de sonnets intitulés : *les Chimères*, qui, dans leur obscurité et leur ésotérisme, s'illustrent de quelques-uns des plus mystérieux et des plus beaux vers de la langue française. Nerval, pour être poète, n'avait pas besoin des signes extérieurs de la césure et de la rime. Il l'était par le rythme élégant et souple de sa phrase. Il l'était, je le répète, par la qualité de la sensibilité et de l'imagination, par les idées et par les images — par sa vie même.

Rien de plus poétique, au plus pur sens du terme, que la vie de Gérard de Nerval. Personne ne vécut plus que lui d'illusions et de rêveries, dans un pareil détachement de tout ce qui n'était pas sa chimère. Il y avait en lui quelque chose de supraterrestre et d'ailé. Attiré par l'inconnaissable, il erra à travers son temps, de son pas incertain et léger. Parfois même, il s'envolait et se perdait

dans les nues. Le savant et bon docteur Esprit Blanche se chargeait de l'en faire descendre. L'équipée, entreprise à la suite de quelque reine de Saba vers les royaumes de l'Impossible, se terminait dans l'asile de la rue Berton. La dernière, hélas ! prit fin dans la rue de la Vieille-Lanterne.

Cette vie de Gérard de Nerval, avec ses alternatives de raison et de folie, ses grâces et ses bizarreries, a tenté les biographes et les psychologues. Nerval a été maintes fois étudié, des pages si vivantes de Théophile Gautier aux pages si documentées de M. Gauthier-Ferrières, et toujours il est sorti plus sympathique de ces épreuves. Sa correspondance, publiée par M. Marsan, avec de précieux commentaires, n'a fait qu'augmenter cette sympathie. Son œuvre, sa mémoire n'ont que des admirateurs et des amis.

Ses contemporains, Hugo, Gautier, Dumas, Arsène Houssaye, pour n'en nommer que quelques-uns, eurent pour lui une tendresse particulière. Tous reconnaissaient sa charmanté bonté, son désintéressement absolu de tout ce qui n'était pas son rêve, tous furent touchés par la façon dont il mêlait la noblesse mélancolique de ce rêve aux hasards de son existence vagabonde. Ils admiraient en

Gérard son constant souci d'ennoblir la réalité. Ils admiraient aussi en lui l'écrivain ingénieux et délicat, son sens de la légende et du mystère, sa compréhension, aussi bien que des plus subtils mouvements du cœur, des plus hautes spéculations de l'esprit. Et, tout en l'admirant, ils le plaignaient. Ils le sentaient frappé d'un mal incurable et singulier. Ils le regardaient passer avec une sorte de commisération attendrie. Nerval était l'enfant de bohême du romantisme, son enfant gâté, son enfant perdu...

Cette situation privilégiée, Gérard de Nerval l'a conservée auprès de la postérité. Dans l'âpre et malveillante revision que certains critiques ont entreprise, en ces dernières années, du romantisme, Gérard a échappé au dénigrement systématique qu'eurent à subir ses contemporains. Il a passé, pour ainsi dire, entre les mailles du filet. On n'a point osé toucher aux belles et fines ailes, diaprées de toutes les couleurs de la fantaisie, qui le portaient au-dessus de terre. La renommée de Nerval est demeurée intacte. Elle a trouvé grâce devant les plus impitoyables.

Il est vrai, et c'est là sans doute l'explication de cette immunité dont a joui Gérard de Nerval, que son romantisme fut d'une qualité assez particulière. Certes, Gérard fut romantique par ses relations d'amitiés avec les principaux membres de

l'école; il le fut aussi par certaines de ses aspirations. Le traducteur du *Faust* de Gœthe, l'auteur de *Léo Burkhardt* eut sa part dans ce mouvement, mais il possédait une originalité si marquée, une manière de penser et d'écrire si personnelle, qu'il ne se laissa jamais absorber par le milieu qu'il fréquenta. Du romantisme, il pratiqua surtout les chemins de traverse, soucieux de sauvegarder sa liberté d'esprit. Sa délicatesse, sa fantaisie, son goût ne s'accommodaient guère des couleurs violentes et des truculences de ton en honneur à l'époque.

Au fond, Gérard de Nerval demeura de lignée et de tradition classiques. Il eut la mesure, la sobriété, la grâce légère et souple, un sens du pittoresque discret et élégant, qui firent de lui un isolé en un temps où les gros effets d'éloquence et de lyrisme étaient à la mode. A cette réserve naturelle, sa gloire perdit les bruyantes acclamations qui saluaient les noms de ses grands contemporains, mais elle y gagna quelque chose de particulièrement durable qui le situe très à part dans une période d'histoire littéraire plus tumultueuse souvent que raffinée.

Le gage le plus réel que Gérard de Nerval donna au romantisme, ce fut le drame de sa propre mort.

De tous ses compagnons de jeunesse, Nerval fut le seul qui finit romantiquement. Il est vrai que ce fut du romantisme involontaire. Que Gérard ait péri victime d'un guet-apens, comme certain l'ont soutenu, cela semble peu probable. Sa mort fut le résultat d'une de ces minutes d'égarement auquel il était sujet. Le fait était si vraisemblable que l'Eglise ne lui refusa pas la sépulture des chrétiens, mais cet événement tragique n'illustre-t-il pas sa biographie d'une douloureuse et romantique vignette.

Il ne faudrait pas conclure surtout que Gérard n'ait été que le pauvre bohême noctambule dont on retrouva le cadavre dans l'impasse sinistre où le conduisit sa destinée. Au contraire, Nerval fut un homme de plein air et de plein jour, un promeneur intrépide, un flâneur émérite, un voyageur passionné. Les illusions et les chimères de son esprit ne l'empêchèrent jamais de goûter les spectacles de la nature. Cet imaginatif avait, à certains moments, le goût de la réalité. Il l'observait avec finesse et savait la peindre avec un rare talent. Toute une partie de son œuvre, et non la moins précieuse, nous conte ses promenades et ses voyages.

Et quel charmant compagnon que Gérard, soit qu'il nous mène à travers les calmes et frais paysages de son Valois natal, soit qu'il nous entraîne vers l'Orient, du Caire à Constantinople en passant par le Liban, soit qu'il se dirige vers l'Allemagne

selon son caprice et son humeur ! Ici ou là, sous la tente ou à l'auberge, il nous enchante par le coloris de ses tableaux, par la verve de ses croquis. Et de quels beaux contes il entremêle ses récits, qu'il nous dise l'histoire merveilleuse de la Reine Balkis ou celle du Calife Hakem !

Mais c'est quand il nous évoque la douce et mélancolique figure de Sylvie que nous l'aimons le mieux... C'est alors qu'il nous livre le fond de son cœur délicat et blessé, le secret de son âme tendre et sensible. *Sylvie*, c'est le poème du premier amour, le poème de l'éternel regret et du souvenir. Ce poème, Gérard de Nerval l'a écrit dans la langue la plus limpide et la plus pure.

José-Maria de Heredia racontait que, petit garçon, se promenant avec son tuteur, il avait rencontré, rue de Richelieu, un monsieur qui, sous son ample manteau noir, cachait un coq. Ce monsieur était Gérard de Nerval. Interrogé sur ce coq, Nerval répondait en vouloir faire offrande à Esculape. Que Nerval présente au dieu guérisseur cet hommage propitiatoire, mais qu'il garde pour nous cette molle colombe qui, dans les arbres d'Ile de France, roucoulait si mélodieusement au pays de Sylvie. C'est elle dont le chant nous est précieux. Elle veille sur la gloire de Nerval mieux que le coq de l'anecdote et plus encore que cette huppe que portait au poing la petite reine Balkis, lorsqu'elle

allait vers le roi Salomon en foulant le pavé de miroirs que martelaient ses pieds de bouc, sous sa robe pompeuse et bigarrée !

1912.

LETTRES DE POÈTE

En même temps que la *Revue de Paris* publiait les intéressantes lettres de Gambetta à Mme Léon, un volume réunissait celles de Charles Baudelaire à divers correspondants.

Cette coïncidence est assez significative, en cela qu'elle montre assez bien que les personnalités célèbres, quel que soit l'ordre où elles se sont illustrées, échappent difficilement à cette épreuve épistolaire que leur impose notre curiosité. Baudelaire et Gambetta sont un exemple de plus de nos exigences modernes. Le tribun et le poète, les voici, l'un et l'autre, soumis à l'inévitable usage ! L'un nous livre le secret de son cœur, l'autre nous apporte le détail de sa vie!

J'éprouve toujours, je l'avoue, devant ces indiscrétions de la postérité, un certain sentiment de gêne, et il me semble que l'admiration, sur ce point, outrepasse quelque peu ses droits. J'ajoute, de suite, que c'est plutôt au sujet des écrivains que cette pratique posthume me paraît d'une opportunité particulièrement contestable, quoique, au premier

abord, il n'ait pas l'air d'en devoir être ainsi.

Quoi de plus naturel, pourrait-on dire, que d'imprimer ce qu'a écrit quelqu'un qui fait justement métier d'écrire? N'a-t-il pas, tout le premier, donné l'exemple de cette sorte d'impudeur qu'il y a à révéler au public ses sentiments et ses pensées? N'a-t-il pas voulu lui-même des confidents à ses joies et à ses mélancolies? Quel ouvrage de littérature, et surtout de poésie, n'est point, en quelque partie, autobiographique? Le fait même d'être un auteur n'implique-t-il pas, jusqu'à un certain point, le désir ou le consentement de s'offrir soi-même à la curiosité des autres? Quoi donc de plus logique que de pousser à l'extrême les conséquences de cette promiscuité volontaire? L'œuvre et l'homme sont la face et le revers d'une même médaille, et, quand la gloire l'a frappée à son effigie, elle appartient à tous.

Peut-être en doit-il être ainsi? Mais cependant je ne puis m'empêcher de trouver cruel qu'on impose à un écrivain — dont le souci constant et principal fut de donner à ses idées la forme et l'expression la plus parfaite possible — l'humiliation de prévoir qu'on joindra, un jour, à son œuvre, non pas même des essais ou des pages qu'il a lui-même négligés, mais le moindre bout de papier où il a griffonné, d'une plume hâtive ou fatiguée, au hasard des événements quotidiens et des grandes

ou petites circonstances de la vie, des mots qui, faits pour remplacer la parole, ne devraient pas avoir, plus qu'elle aux oreilles, de durée aux yeux.

Quoi que j'en aie dit, il est vrai, néanmoins, que les qualités d'un bon écrivain se retrouvent, dans une certaine proportion, à tout ce qu'il écrit. Aussi ces lettres de Baudelaire sont-elles d'une langue toujours correcte et élégante, nette et claire jusqu'en leur teneur la plus aride ou la plus familière. M. Féli Gautier a donc bien fait d'en former l'épais et précieux volume où il nous les présente. Cette curieuse publication intéresse au moins tous les admirateurs du singulier et grand poète, si elle ne satisfait pas entièrement les amateurs de littérature épistolaire.

Baudelaire, en effet, est loin d'être ce qu'on pourrait appeler un « épistolier ». Ses lettres ne sont pas de quelqu'un qui se divertit à les composer et leur ajoute des ornements de complaisance. Si elles sont « littéraires » par le nom qui les signe et par les personnes à qui elles s'adressent, elles ne le sont pas autrement. On n'y trouvera guère de digressions philosophiques ou critiques, ni tableaux ni anecdotes, ni portraits, sinon très incidemment. Elles n'ont, pour la plupart, qu'une inspiratrice,

qui n'est ni la fantaisie, ni la passion, mais la dure, l'âpre nécessité.

Elles ne ressemblent, ces lettres de Baudelaire, ni à celles d'un Taine, ni à celles d'un Flaubert. J'allais ajouter ni à celles d'un Balzac ! Il y a cependant, entre la correspondance de l'auteur du *Lys dans la vallée* et celle de l'auteur des *Fleurs du mal* un point commun. Comme Honoré de Balzac, Charles Baudelaire se débattit, durant presque toute sa vie, contre la misère, la pauvreté et la gêne, et c'est de cette lutte épuisante, soutenue pendant de longues années avec une énergie et un courage silencieux, que nous entretiennent minutieusement la plupart des lettres qui forment les 539 pages de leur douloureux recueil.

Douloureuse, certes, mais fortifiante lecture ! Ne sont-elles point, de telles vies, la rançon de l'indépendance du caractère et de l'originalité de l'esprit ? *La Comédie humaine* nous émouvrait moins si nous l'avions sue écrite dans quelque magnifique loisir. Son labeur prodigieux y perdrait quelque chose qui la rehausse. N'admirons-nous pas Baudelaire plus encore à penser que les transes et les tracas d'une existence souvent difficile et parfois atroce ne l'empêchèrent point d'exiger de son intelligence ce qu'elle recélait de plus profond et de plus ingénieux ? N'apprenons-nous pas aussi à le connaître ? S'il affecta parfois quelques bizarreries

d'attitude, souvenons-nous qu'elles ne servaient peut-être qu'à cacher aux yeux du vulgaire le plus noble des héroïsmes, celui qui s'exerce tous les jours sur soi-même, et dont nous apparaît aujourd'hui, en ces lettres, l'humble et pénible et long secret.

Au rebours de ce qui a lieu d'ordinaire, où la légende est l'efflorescence posthume d'une mémoire, ce fut de son vivant que Baudelaire eut la sienne, et c'est maintenant seulement que sa grande et mélancolique figure se dénude et se décharne et prend son véritable aspect. Le parasitisme anecdotique qui fleurit autour de lui a péri peu à peu. Le Baudelaire mystificateur et satanique a fait place à un autre Baudelaire, le vrai, celui-là, dont Théophile Gautier, dans sa notice fameuse, avait fixé les traits principaux et qu'achevèrent de nous dessiner la belle étude de M. Paul Bourget, dans les *Essais de Psychologie contemporaine*, et les pages documentées d'Eugène Crépet, en tête du volume d'œuvres posthumes du poète, auxquelles s'ajoute aujourd'hui l'important dossier des Lettres que je signalais tout à l'heure.

Si cet ensemble de travaux nous permet de passer du Baudelaire légendaire au Baudelaire réel, il faut néanmoins admettre que cette légende eut

quelque fondement. Il est évident que Baudelaire lui-même y aida, un peu par excentricité, mais aussi par bonne foi ou, plus exactement, par sortilège littéraire et par désir de se conformer au type moral et intellectuel qu'il avait créé dans *les Fleurs du mal.*

Ce serait mal comprendre ce livre admirable et unique — rêverie à la fois sur soi-même et sur les possibilités mauvaises de l'être — que de lui attribuer un sens exclusivement *autobiographique.* Il ne faut pas oublier qu'il a aussi une portée *dramatique.* Baudelaire avoue qu'il y a façonné son âme à diverses attitudes voulues. Maintes pages y parlent du haut d'un cothurne et à travers un masque. Le poète s'y suppose autant qu'il s'y raconte. L'artifice entrait pour une grande part dans la conception que Baudelaire se faisait de l'art, et *les Fleurs du mal* sont jusqu'à un certain point une œuvre artificielle, qui contient autant d'invention que de sincérité. Elle est peut-être un miroir, mais un de ces miroirs magiques où celui qui s'y mire y voit reflétés avec lui les fantômes de son imagination.

Je possède de ces *Fleurs du mal*, en leur première édition — cette belle édition de 1857 qu'en fit l'éditeur Poulet-Malassis — un précieux exem-

plaire auquel est jointe une lettre autographe et qui a appartenu à José-Maria de Heredia. Bien souvent j'ai entendu l'auteur des *Trophées* lire à haute voix *le Balcon* ou le *Don Juan aux enfers* ou tels autres poèmes dont il admirait éloquemment la concision hardie ou la subtile souplesse. Il aimait le vers baudelairien pour son ossature élégante et forte. Il en vantait la convenance et l'ingéniosité verbales toujours en rapport avec la complication ou la gravité des pensées ; il en prisait la riche coloration, les sonorités profondes, le contournement ou la carrure, le bloc solide ou l'arabesque délicate, l'art magicien, la sorcellerie, car il y eut de l'alchimiste en ce poète — le plus inventif et le plus scrupuleux des poètes — qui maniait les idées avec des mains prudentes et aventureuses, les épurait, les dosait, les vérifiait en ses alambics spirituels avant d'en enfermer le résidu ou l'essence, cendre et or, philtre et poison, en ses fioles ouvragées et en ses flacons parfaits !

Non seulement Baudelaire fut-il un poète original à l'égal des plus grands avec je ne sais quoi d'un charme captieux et d'un génie troublant, mais aussi un esprit vaste qui eut, si l'on peut dire, de l'architecture. Les parties s'en correspondent et, outre que les assises en sont solides, l'édifice est parachevé d'une ornementation rigoureuse à la fois et imprévue.

Baudelaire, en effet, eut des idées abondantes, coordonnées et systématiques. Il se préoccupait qu'elles le fussent. Il aimait à les répartir et à les étiqueter. Le poète, pensait-il, ne doit rien ignorer de la nature du Beau, ni des façons de le reproduire. Sa compétence esthétique doit être universelle. De là, chez l'auteur des *Fleurs du mal*, un sens critique expert et suraigu, et cette curiosité intellectuelle qu'il appliquait simultanément à l'art et à la vie. La vie l'intéressait, aussi bien dans ses représentations que pour les éléments qu'elle façonne et modifie continuellement sous son instable et changeante lumière. Rien ne lui était indifférent à cause du rythme qui est dans tout. Il jugeait un usage comme un tableau, une foule comme un paysage, un esprit comme un cristal, car la pensée a ses réfractions. La connaissance des formes l'induisait à celle des sentiments. Il y a en lui un moraliste et un idéologue, c'est-à-dire quelqu'un qui suppute les valeurs idéales et morales, les réprouve ou les accepte. Il y a en lui surtout un poète, dont l'œuvre originale et hautaine forme un tout organisé, qu'on peut aimer ou détester, mais dont on ne peut nier l'importance, tant elle porte la marque d'un génie personnel et autoritaire.

1906.

AU LUXEMBOURG

Un comité — dont j'ai l'honneur de faire partie — s'est constitué, sous la présidence du poète Léon Dierx, pour élever un monument à Leconte de Lisle. C'est à l'Ile-Bourbon, où il est né, que doit se dresser ce nouveau témoignage d'admiration envers l'admirable auteur des *Poèmes barbares*. N'est-il pas naturel que l'île lointaine veuille, à son tour, rendre hommage à l'un de ses fils les plus illustres ? D'autant plus que, si Leconte de Lisle quitta de bonne heure les lieux où s'était écoulée sa jeunesse, il en avait conservé un souvenir attendri et filial. Plus d'un de ses poèmes, et non des moins beaux, les évoquent et les chantent. Il a dit, en vers lumineux et colorés comme sa couleur et sa lumière même, le charme et l'éclat de sa patrie australe, aussi est-il juste que, si les circonstances de sa vie le tinrent éloigné d'elle, il y retourne aujourd'hui sous la forme glorieuse et impérissable d'une effigie de marbre ou de bronze.

Quoi qu'on en ait pu dire, et malgré les abus que l'on en a fait, il y a un intérêt à ce que se

perpétue publiquement, par une image commémorative, l'aspect qu'eurent, de leur vivant, les hommes illustres. Certes, je sais bien que c'est, avant tout, par leurs œuvres, ou en leur œuvre, qu'ils survivent; mais il n'est pas mauvais que s'ajoute à cette survivance spirituelle une présence matérielle qui en complète et en aide la durée.

N'est-ce point satisfaire une curiosité légitime de la postérité en même temps que répondre à un sentiment de sa reconnaissance ? C'est aussi bien offrir à l'admiration un rappel moral que lui procurer un appui concret. C'est contribuer à la persistance d'une renommée dans les mémoires trop facilement surchargées et trop aisément oublieuses. L'emploi du marbre ou du bronze pour conserver durablement les traits d'un visage est un signe de respect envers la pensée qui anima la forme humaine dont on a cherché à reproduire pour jamais la particularité passagère. Le choix d'une matière relativement précieuse confère à ce que l'on a voulu représenter en elle une valeur qui, pour être conventionnelle, n'en est pas moins réelle. D'instinct, les yeux du passant tenteront donc de lire le nom gravé au socle du buste ou au piédestal du monument. Il acquiescera à l'hommage. rendu, s'il en connaît les raisons. S'il les ignore, il peut arriver qu'il lui vienne à l'idée de s'en enquérir. En ce cas, l'œuvre est là pour le renseigner.

De sorte que l'effigie aura eu son utilité : aux uns elle aura donné l'occasion de s'instruire, aux autres elle aura offert un prétexte à se souvenir.

Je ne traverse jamais le beau jardin du Luxembourg — si noble avec ses terrasses à balustre dominant ses parterres fleuris, avec son palais pompeux et suranné et sa charmante fontaine mythologique où Polyphème guette et surprend la nymphe Galatée et le berger Acis — sans m'arrêter, çà et là, aux nombreux monuments commémoratifs qui l'ornent de leurs figures glorieuses. Artistes et écrivains fraternisent sous les ombrages de ce promenoir à la française dont ils sont les passants immobiles et méditatifs. J'aime à y rencontrer l'image d'Antoine Watteau dans un décor qui est presque celui de certaines de ses toiles et où ne manquent que les personnages qu'y assemblait sa fantaisie galante et mélancolique. Non loin de lui, il me plaît de saluer le masque contracté et hautain d'Eugène Delacroix, qui fut, en même temps qu'un grand peintre, un grand poète romantique. Ailleurs, le sourire ingénieux et enivré de Théodore de Banville m'appelle et me retient. Son vers sonore, brillant et ailé, chante, luit, palpite en ma mémoire. Henry Mürger, son voisin, me chuchote à l'oreille ses récits attendris et gouailleurs. L'hirondelle qui rase de son vol rapide les fleurs des corbeilles me fait songer à celle qui nichait à la

fenêtre de la mansarde où cousait Musette, tandis que Rodolphe et Schaunard narguaient leurs créanciers en fumant de longues pipes, assis à la turque sur un divan râpé.

Cependant, quand je suis las des violons de la Grande Chaumière et des flons-flons de la Closerie des Genêts, je vais écouter le docte Sainte-Beuve. A lui, ce ne sont pas ses vers que je lui demande. Le poète qu'il fut par occasion et le romancier qu'il devint pour une fois disparaissent devant le critique qu'il était par vocation et par nécessité. Aussi est-ce le subtil *lundiste* qui nous montre là sa face sournoise et cauteleuse. Comme il est bien l'intelligence et l'arrière-pensée! Comme il doit juger encore en sa tête de marbre ses compagnons de jardin! De chacun, il sait le fort et le faible. Polyphème de l'observation et Cyclope de l'analyse, à l'œil impitoyable et minutieux, pareil au bonhomme mythologique de la fontaine, n'a-t-il pas épié, durant toute sa vie, la rencontre de la Nymphe et du Berger et émietté sur eux le vain rocher dont il ne pouvait plus, poète à sec et romancier tari, goûter l'onde vive et divine?

Mais parmi tous ces morts illustres qui revivent là en effigie, celui vers qui je me dirige le plus volontiers, c'est Leconte de Lisle. Je ne vois jamais sans émotion et respect apparaître entre les arbres son visage impassible que couronne du lau-

rier d'or une Muse fidèle. Le voilà. Pour fixer de lui une image définitive, le sculpteur n'a eu qu'à modeler son exacte ressemblance, car, en lui, la nature fut sans hypocrisie. Elle le fit pareil à son œuvre, en donnant à ses traits l'expression même de son génie, qui fut fait principalement de force, de sérénité et d'amertume. Aussi garde-t-il jusque dans l'immortalité un air de hauteur et de dédain et semble-t-il accueillir l'hommage et le geste de la gloire du même regard dont il recevait, en les méprisant, les assauts ou les avances de la vie!

Chaque fois que je me trouve en présence du Leconte de Lisle du Luxembourg, je ressens la même impression, celle d'un assentiment complet et sans réserves au témoignage d'admiration public rendu ainsi à un grand poète. Nul ne le méritait plus dûment et pleinement que lui. Il n'en est pas, peut-être, toujours ainsi. J'ai parlé tout à l'heure d'abus qu'engendrait notre goût actuel à honorer, par le bronze et le marbre, nos morts plus ou moins fameux. En effet, si, pour certains des plus véritablement grands, ce genre de consécration fut long à leur venir, si un Balzac, par exemple, et même un Musset durent attendre un demi-siècle, si un Stendhal et un Gérard de Nerval en man-

quent encore, il faut avouer que, pour certains autres, la réalisation de cette suprême preuve d'admiration fut quelque peu prématurée.

Je ne veux pas prétendre que, lorsque meurt un contemporain célèbre ou notoire, il ne soit pas naturel de vouloir manifester à sa mémoire notre respect, notre sympathie ou notre estime, mais est-il nécessaire que ce désir aboutisse d'emblée au buste ou à la statue sur une de nos places ou de nos promenades, ou dans l'un de nos rares jardins? Pourquoi ne pas se borner à signaler et à distinguer provisoirement sa tombe par quelque figure ou quelque inscription qui rappellerait ses traits et son œuvre? Cela fait, et ce premier devoir accompli, on laisserait à la renommée du défunt le temps de s'établir solidement, de s'affirmer indiscutablement, avant de procéder à sa glorification plus pompeuse et officielle. En un mot, et comme disent les médecins, on le mettrait « en observation » avant de l'admettre aux honneurs définitifs du socle ou du piédestal.

Ces honneurs il appartiendrait, du reste, de les décerner, après un laps de temps déterminé, à une sorte de conseil qui serait composé des plus hautes et des plus considérables personnalités des Lettres et des Arts. Il aurait pour mission, aussi bien que de s'opposer aux zèles intempestifs, de remédier aux ingratitudes oublieuses. Il centraliserait les

sommes que, chaque année, nous attribuons à ce culte, très noble en soi, des renommées, mais qui, parfois, se laisse prendre à de vaines idoles et aller à des enthousiasmes irréfléchis. Ce serait rendre à cette habitude, louable en elle-même, sa véritable valeur et son importance. Il ne s'agirait pour cela que de la limiter à des choix raisonnés qui en feraient quelque chose de rare, tandis qu'on risque fort de voir cette distinction suprême, qui ne devrait être accordée qu'à bon escient, ne devenir qu'une sorte d'usage trop général et trop fréquent pour que le cérémonial ordinaire de discours et d'orphéons, dont on l'accompagne, suffise à lui conserver un prestige que ne lui vaudra plus son caractère glorieusement exceptionnel.

Il est bien entendu, je le répète, que ces observations ne visent qu'à sauvegarder un principe qui me semble excellent et dont les applications imprudentes me paraissent d'autant plus à regretter. C'est pourquoi, à mon sens, il y faudrait obvier par ce délai imposé aux initiatives trop empressées et par cette sorte de tribunal de la gloire devant lequel devrait comparaître celui qui va obtenir d'elle une des marques les plus visibles qu'elle puisse donner de sa réalité. Les vrais talents n'auraient pas à souffrir de ce stage. Il y a douze ans, au moment de sa mort, qu'on n'eût pas élevé à Leconte de Lisle le monument dont la vue m'a sug-

géré ces quelques réflexions, n'y aurait-il pas toujours droit aujourd'hui ? D'ailleurs, avec un poète de sa qualité, il n'y avait guère de risque à se hâter. On ne pouvait que devancer le sentiment de la postérité prochaine. Son œuvre portait en elle de tels signes de durée qu'il n'y avait pas à se méprendre sur le sort qui lui était réservé. Elle ne pouvait que garder la haute place qu'elle occupait dans l'admiration des lettrés. Du vivant même du poète, elle avait pris un caractère, si l'on peut dire, définitif et immuable.

Pour les écrivains de ma génération qui ne connurent ni Alfred de Vigny, ni Baudelaire, ni Théophile Gautier, ni Hugo, Leconte de Lisle fut la grande figure poétique de notre jeunesse, la seule de celles du passé qu'il nous fût donné d'apercevoir ou d'approcher. Je me rappelle la fin d'une journée d'été, d'il y a vingt ans. J'étais assis sur un banc de ce jardin du Luxembourg, en train de rêver rythmes et rimes, et j'avais posé auprès de moi mes livres d'étudiant. A un pas qui retentit dans l'allée je tournai la tête : un vieillard s'avançait, d'une démarche lasse et lourde. De dessous son chapeau s'échappaient en arrière des mèches flottantes de cheveux blancs. Il avait la face large, les traits nobles et réguliers. Entièrement rasé, il por-

tait un monocle. Lentement, majestueusement, il passa. J'aurais voulu me lever, me découvrir devant lui, mais le regard de son œil bleu clair avait été si sévère et si aigu que je restai là, le cœur battant, tandis que Leconte de Lisle continuait sa route olympienne dans la lumière dorée qui poudroyait et qui me semblait l'envelopper d'une poussière divine...

Plus tard, j'ai eu l'honneur d'approcher le grand poète. J'ai monté l'escalier de son logis et sonné à sa porte. Attiré à lui par sa gloire, j'ai été séduit par sa grâce. J'ai connu un Leconte de Lisle familier, à la fois charmant et terrible, gai et sarcastique, hautain et tendre. J'ai vu le rire illuminer ses yeux bleus, faire tomber son monocle, l'épigramme contracter sa bouche sinueuse. J'ai gardé un souvenir charmé de sa haute politesse, de son esprit, de sa simplicité, de sa bonté; mais je n'ai jamais oublié cette première impression de respect ému et admiratif que j'avais éprouvée sur ce banc du vieux jardin d'où, à vingt ans, je l'avais aperçu pour la première fois et où, maintenant, je me détourne de mon chemin pour aller saluer son effigie, tandis qu'en ma mémoire chante quelqu'une des belles strophes où il a exprimé, en vers solides comme le bronze et harmonieux comme le marbre, sa souffrance, son amertume ou la tendresse secrète de son cœur.

1907.

GONCOURT

On s'agite assez, en ce moment, autour de deux de nos Académies, la plus ancienne et la plus récente. La première, en effet, celle des Quarante, va bientôt avoir à élire les deux membres nouveaux qui compléteront son nombre sacré, tandis que la seconde, celle des Dix, va procéder prochainement à l'attribution de son prix annuel.

A cette double fin, les candidats ne manquent point, mais les plus intéressants, il me semble pouvoir le dire, ne me paraissent pas ceux qui briguent l'accès des sièges vacants sous la coupole mazarine. Ceux-là sont des écrivains « arrivés ». Ils ont eu leur part de gloire et de succès, et c'est justement ce qui leur permet de souhaiter à leur renom déjà établi la consécration qu'ils recherchent; mais quelle que soit l'issue momentanée de leur candidature, sa réussite ou son échec ne modifiera pas beaucoup leur situation littéraire, acquise depuis longtemps et qui reste en dehors de l'événement dont ils courent la chance et dont

ils attendent le résultat avec, j'en suis sûr, plus de curiosité que d'émotion.

Il n'en est pas de même pour les jeunes auteurs qui sollicitent le prix que doit décerner à l'un d'eux l'Académie des Dix. Leur jeunesse même les rend particulièrement sympathiques. Pour eux, ce prix Goncourt, comme on l'appelle, est d'une singulière importance. D'abord, il leur apporte un secours matériel qui n'est pas à dédaigner, ensuite il leur prête un appui moral qui mérite considération.

Le choix de l'Académie des Dix — le fait s'est déjà produit — peut donner à un jeune homme, hier encore presque inconnu, une notoriété soudaine et faire de lui un auteur à succès. Il semble que le public, en effet, accorde une réelle valeur au jugement des dix artistes qui lui signalent ainsi, chaque année, une œuvre remarquable dont ils lui garantissent en quelque sorte le mérite littéraire.

Quel que soit l'ouvrage que distinguent les membres de l'Académie des Dix, on pourra, je pense, à son sujet, faire une remarque assez curieuse qui porte aussi sur les livres précédemment récompensés du prix Goncourt. Dans aucun des volumes auxquels il fut attribué, pas plus que dans celui, probablement, auquel il sera décerné

cette année, on ne trouverait l'influence des célèbres écrivains dont cette fondation littéraire porte le nom.

Il faut le constater, les lauréats du prix Goncourt ne sont pas des « Goncourtistes », j'entends par là que ni dans leur façon d'écrire, ni dans leur manière de composer, ni dans le style, ni dans le sujet, rien ne rappelle, chez eux, la méthode artistique des auteurs de *Madame Gervaisais*.

On la chercherait du reste en vain cette influence des Goncourt chez les jeunes romanciers d'aujourd'hui. Si, pour tous, les Goncourt demeurent des « maîtres », ils ne sont pour aucun « les maîtres ». Certes la jeunesse romancière d'à présent continue sans doute à admirer l'œuvre si volontaire, si originale et si personnelle des deux illustres frères, mais elle ne s'en inspire guère. Ce qui subsiste, dans le roman actuel, du naturalisme d'il y a trente ans, n'y vient pas des Goncourt. C'est bien plutôt d'Emile Zola ou d'Alphonse Daudet que relèvent les jeunes écrivains réalistes de l'heure présente, et encore même, leur réalisme, serait-ce plutôt dans Flaubert, dans Balzac et dans Stendhal qu'il en faudrait chercher les origines véritables, car c'est à ces trois grands auteurs que se rattache le mieux, si l'on veut lui trouver une filiation, le roman contemporain, en ses productions les plus récentes et en son esprit le plus nouveau.

Il ne faudrait pourtant pas conclure de cet état de chose à l'infériorité de l'œuvre des Goncourt. Servons-nous-en seulement pour mieux définir son caractère. Certains écrivains construisent leur monument au bord de ce qu'on pourrait appeler le grand chemin de la littérature; d'autres le placent à l'écart, au détour de quelque sentier moins fréquenté. C'est au bout de l'un d'eux que l'on aperçoit le logis des Goncourt. Quoique un peu isolé maintenant, il a bonne façon dans le paysage littéraire et plus d'un visiteur passe encore, chapeau bas, sous sa porte double et fraternelle.

J'ai gardé un souvenir charmé du seul des deux Goncourt que j'ai connu. Aussi, l'autre jour, ai-je éprouvé un vif plaisir à retrouver sa figure à la première page d'un catalogue de sa collection. Il est précieux, ce catalogue que je feuilletais chez une amie à qui il appartient, car le subtil dessinateur Paul Helleu n'y a pas seulement représenté, en un portait fidèle et vivant, le visage si expressivement inquiet et beau d'Edmond de Goncourt, mais il a illustré les marges du volume de nombreux croquis pris durant la vente : profils attentifs ou sérieux de belles acheteuses, silhouettes d'amateurs ou de marchands, attitudes et gestes saisis sur le vif et

qui rendent au naturel le mouvement d'une tête ou d'une main. Et chacune de ces esquisses me reportait au moment où tant d'admirables objets se dispersèrent, qui ornaient cette maison d'Auteuil dont je revoyais en esprit l'aspect d'autrefois.

Comme je me souviens nettement d'une dernière visite faite à Edmond de Goncourt, peu de temps avant sa mort! C'était une après-midi de printemps, une de ces après-midi tièdes et légères du printemps parisien. Malgré la belle journée, M. de Goncourt était chez lui, heureusement, car ce n'était pas son « jour ». La porte ouverte, la vieille servante nous introduisit dans le grand salon du rez-de-chaussée. Il était plein de soleil, calme et gai, avec ses murs où étaient pendus, en de vieux cadres dorés, ces beaux dessins du XVIIIe siècle, qui mettent partout où ils sont la joie de leur art élégant et voluptueux, avec ses vitrines de bibelots, avec son clair meuble de Beauvais où souriaient des fleurs tissées.

Ce fut là que nous attendîmes un moment. Enfin un pas lourd se fit entendre et M. de Goncourt parut, très droit, solide et robuste, en sa blanche vieillesse. Pendant qu'il nous parlait, je le regardais. Ses yeux, d'un noir singulier, animaient son visage très pâle sous la blancheur argentée des cheveux. J'avais plaisir à le voir ainsi, en sa vieillesse glorieuse, en cette charmante maison remplie des

objets chers à son goût, par cette après-midi ensoleillée, qui faisait voleter les oiseaux dans les arbres du petit jardin qu'on apercevait à travers les vitres et où il nous conduisit.

Nous nous y sommes promenés assez longtemps dans ce petit jardin d'Auteuil. L'allée en avait vite fait le tour. Des arbustes japonais aux feuilles vernies et toujours vertes la bordaient. Au bout de l'étroite pelouse, une rocaille dominait un bassin où rôdaient quelques cyprins en ombres pourpres et dorées. Au fond, un portique en treillage, enguirlandé de roses grimpantes, à la mode du XVIIIe siècle, semblait s'ouvrir sur le passé, ce passé de la vieille France où Edmond de Goncourt avait promené si souvent sa curiosité d'historien, d'érudit et d'artiste, où il avait trouvé ses heures les plus heureuses et où s'étaient satisfaits le plus délicatement ses yeux et son esprit.

C'est en ce jardin fleuri et en ce clair salon d'amateur que j'aime le mieux à me représenter Edmond de Goncourt, parmi ses dessins et ses bibelots et sous les roses de son treillage rustique, mais ce n'était pas là qu'on le rencontrait le plus souvent. D'ordinaire, pour le voir, il fallait monter au second étage de sa maison, dans ce grenier où il recevait

le dimanche, ses amis et ses admirateurs. Là il vous accueillait aussi avec sa même courtoisie un peu hautaine et réservée, mais ce n'était plus l'historien de Mme du Barry, le biographe d'Outamaro que l'on abordait, c'était le Goncourt romancier ou, pour parler plus exactement, le Goncourt homme de lettres.

Homme de lettres, il l'était terriblement, et s'il en avait la qualité suprême : l'amour exclusif et acharné de son art, il en avait aussi le défaut principal : la préoccupation trop passionnée de son œuvre. Cette œuvre — la sienne — son œil aigu scrutait sur les visages le degré d'admiration qu'on en pouvait avoir. Sa parole, son silence même revendiquaient pour elle. On le sentait tout entier, pris par ce souci douloureux, en proie à cette ambition inquiète qu'eût dû apaiser un juste sentiment de légitime orgueil. Célèbre, glorieux même entouré d'hommage et de respect, il eût voulu plus de célébrité, plus de gloire encore !

J'ai connu des personnes que cette âpreté presque maladive irritait et qui la lui reprochaient. Au contraire, quand j'en observais en lui quelque trait, j'en éprouvais une secrète tristesse. Pourquoi ces feux follets de vanité gâtaient-ils donc ainsi le soir de cette noble vie d'écrivain ? N'avait-il pas signé de son nom quelques-uns des beaux livres de notre temps ? Ce nom ne signifiait-il pas pour qui-

conque l'entendait : talent, probité, amour désintéressé des lettres ? Qu'importait donc le reste !

Une fois, j'étais assis à côté de lui, dans un salon ami. On parlait de Victor Hugo. Edmond de Goncourt écoutait nerveusement, visiblement agacé. Ses doigts longs et fins tortillaient sa moustache blanche. Soudain, il se pencha vers moi :

— Hugo, Hugo... mais moi aussi je m'appelle Hugo.

Et comme je le considérais avec un peu d'étonnement, il ajouta, faisant allusion à son nom patronymique :

— Eh bien oui Huot, Huot de Goncourt... Huot... Hugo, c'est la même chose.

1906.

HEREDIA

Deux fort beaux discours ont célébré à l'Académie la mémoire de José-Maria de Heredia. Il ne m'appartient pas de louer ici les nobles, subtiles, éloquentes et fortes paroles par lesquelles M. Maurice Barrès et M. le vicomte de Vogüé définirent, chacun à son tour, l'éclatant et sobre génie de l'illustre auteur des *Trophées*. De leur double et haut hommage, je ne veux retenir qu'un point parce que j'y trouve l'occasion d'insister sur un des traits caractéristiques d'une figure très complexe en son apparente simplicité.

« Vous n'accordez pas à José-Maria de Heredia sans quelques restrictions le sens des grâces purement françaises; vous vous demandez si certaines harmonies secrètes de notre sol avaient toute leur résonnance en cette âme acclimatée. » Ainsi s'exprime M. le vicomte de Vogüé, et l'argument qu'il oppose aux réserves de M. Maurice Barrès, il le tire de l'œuvre même du poète. N'est-elle pas, dit M. de Vogüé, apparentée par plus d'un point à celle des plus français de ses devanciers, du Ven-

dômois Pierre de Ronsard, de l'Angevin Joachim du Bellay ? Ne retrouvons-nous pas chez lui leurs façons de sentir ? Ne respirons-nous pas dans certains sonnets des *Trophées* « l'arome des jardins de Bourgueil ? » N'y entendons-nous pas comme un écho de la voix qui chantait à la Belle Viole la chanson du *Vanneur de blé ?*

Certes, la parenté poétique que signale si ingénieusement M. le vicomte de Vogüé est irrécusable. Je sens bien néanmoins que l'on y pourrait objecter que ce « sens des grâces purement françaises » a, chez José Maria de Heredia, une origine d'éducation et de culture, une origine littéraire et livresque si l'on veut, plutôt qu'il n'est dû, peut-être, à une disposition directe et naturelle. Il est possible, en effet, que l'admiration qu'éprouvait José-Maria de Heredia pour un Ronsard ou un du Bellay soit pour quelque chose dans leur communauté de sentiment, mais il est nécessaire d'ajouter que, l'influence en question admise, le jeune créole au nom sonore était singulièrement préparé, — par la part de sang français qui coulait en ses veines, et dont la source, en lui, était proche, — à comprendre et à distinguer, en leur résonnance la plus subtile, ces « harmonies secrètes de notre sol » dont parle M. de Vogüé.

On sait que les fils ressemblent à leurs mères et je ne serais pas éloigné de penser que l'empreinte

maternelle ait prédominé en José-Maria de Heredia d'une façon occulte peut-être, mais très sourdement puissante.

Le livre des *Trophées* lui-même ne nous donne-t-il pas comme un indice de cette superposition atavique? A relire les célèbres sonnets, on est frappé tout d'abord par ce qu'ils ont d'éclat, de couleur et de sonorité, mais, quand leur rumeur héroïque s'est apaisée, il me semble y entendre peu à peu une voix mélancolique et tendre. Leurs colorations vives et riches se nuancent de touches fines et sobres. A côté des concisions épiques se montrent des douceurs charmantes. Ce n'est pas seulement le palmier tropical qui ombrage au cimier le blason littéraire du fils des Conquistadors, une rose de France y fleurit aussi, odorante et délicate, dont les racines n'ont rien perdu de leur vertu à se nourrir à un terrain plus chaud et plus ardent.

José-Maria de Heredia n'aimait pas seulement notre pays pour ses traditions, sa culture et ses arts. Il l'aimait pour son sol même, ses aspects et ses paysages.

J'ai connu peu d'hommes qui fussent plus épris de nature et qui jouissent plus complètement des

choses. Un ciel, une eau, un arbre, une fleur l'enchantaient, et, de celles-là, non les plus rares, mais les plus simples et les plus communes. Il savait le nom de toutes celles de nos jardins, de nos prés et de nos bois, de nos bois, où il connaissait toutes les espèces et toutes les essences. Dans le jardinet de l'Arsenal, un rameau de lilas ou quelques plants d'hortensias poussés là, malgré les poussières parisiennes, au bruit des voitures et des tramways, le ravissaient pendant des heures, autant que l'eussent pu faire les arbustes les plus singuliers et les plus précieuses orchidées de l'île natale.

Il avait rapporté, néanmoins, de son séjour aux Antilles, d'éclatantes visions de lumière et de couleur, et il en décrivait merveilleusement les forêts inextricables, les rivières argentées et la mer étincelante ; mais cette nature luxuriante et excessive ne l'avait pas ébloui à jamais et ne l'avait pas rendu insensible à des beautés plus modérées et plus délicates, comme celles qu'offre le spectacle de nos paysages de France.

Pour ces derniers, José-Maria de Heredia ressentait une prédilection spéciale qui, du reste, n'était point sans comparaisons, car, dans sa jeunesse, il avait voyagé. S'il n'avait jamais visité la Grèce et l'Orient, il avait parcouru l'Italie à deux reprises. Il la connaissait presque tout entière et avait séjourné à Rome, à Florence et à Venise.

S'il avait conservé un vif et beau souvenir de la lagune vénitienne, de la campagne romaine et des collines toscanes, celui qu'il avait gardé de l'Espagne n'était pas, il me semble, très enthousiaste. Il avait traversé pourtant cette province d'Aragon, d'où son aventureux aïeul était parti jadis pour s'embarquer sur les caravelles des Conquérants, vers les prestiges du Nouveau-Monde ; mais les liens rompus jadis par l'ancestral Déraciné ne se renouèrent pas dans le cœur du Descendant. Le sol d'Espagne lui parla peu. Il préféra, à Madrid, écouter Velasquez et contempler à l'Armeria Real l'épée guerrière et pontificale du premier des Borgia qui devait lui inspirer le sonnet fameux :

Au pommeau de l'épée, on lit : Calixte, Pape...

Ces quelques excursions ramenèrent définitivement le poète aux paysages français dont il avait, dès son enfance, senti le charme. Senlis, où il fut élevé, et les doux sites du Valois eurent peut-être plus de puissance sur son esprit que ne semble le croire M. Maurice Barrès. Il en goûta pleinement « la mélancolie tendre et chantante » dont l'auteur des *Amitiés françaises* a exprimé tout l'attrait profond, à un émouvant passage de son beau discours où, en quelques phrases flexibles et balancées, il tresse une harmonieuse couronne à ces lieux illustres où naquit Gérard de Nerval, où reposa

Jean-Jacques Rousseau et où José-Maria de Heredia prit contact, de ses jeunes yeux étrangers, avec la terre maternelle.

Parmi les paysages de France, ceux que préféra José-Maria de Heredia furent certainement ceux de Bretagne. De bonne heure et toujours, il fut un familier de la lande et de la grève bretonnes. En ses années d'adolescence, il les avait parcourues, sac au dos, comme les jeunes peintres, ses camarades, qu'il y accompagnait. La bande joyeuse allait d'auberge en auberge. Les peintres plantaient leurs chevalets devant quelque beau site marin ou terrestre. Le poète rêvait. Quelques-uns de ces rêves sont devenus les magnifiques sonnets qui s'appellent *Armor*, *Mer montante* ou *Maris Stella*.

De ces courses juvéniles, la Bretagne était restée chère au poète. Elle lui rappelait aussi des amitiés : le paysagiste Lansyer, Jules Breton, qu'il avait connus au pays des ajoncs ; Leconte de Lisle, dont il avait été plus d'une fois le compagnon de bain et de promenade, et dont il vantait le jarret infatigable et les exploits de nageur. Souvent, José-Maria de Heredia allait passer l'été sur quelques-unes des plages que baigne « le flot kymrique » ; à Douarnenez, par exemple, dont il admirait pas-

sionnément la baie harmonieuse aussi belle, disait-il, que celle de Salamine, comme le lui avait affirmé, se plaisait-il à répéter, son ami Melchior de Vogüé.

J'ai pu juger par moi-même avec quel enthousiasme José-Maria de Heredia aimait cette pittoresque et mélancolique contrée. En 1892, il habitait au Croisic, sur le quai, devant le port, une vieille maison d'armateur. Avec quelle émotion je me souviens encore du cordial accueil fait au jeune visiteur ! A peine arrivé, on l'emmena voir le pays. De la Turballe à Piriac, du Pouliguen à Guérande, quelle voix éloquente et chaude m'en commenta le charme triste et bizarre, quel geste communicatif m'en fit admirer les marais qui le couvrent de leur damier d'eau miroitante que bordent les blanches pyramides du sel entassé !

Et cependant, cette Bretagne-là, ce n'était pas celle que préférait José-Maria de Heredia. Néanmoins, à défaut de l'autre, de la vraie, de celle des vastes landes, des grands rochers, des longues grèves, il y trouvait encore un attrait. Peut-être même pouvait-il mieux s'y recueillir et y travailler, car c'était pour travailler que le poète s'était retiré au bout de la solitaire presqu'île croisiquaise et pour y mettre la dernière main à ces *Trophées* qui devaient paraître l'hiver suivant et dont les larges feuilles, couvertes de la magnifique écriture, me semblaient

déjà palpiter d'un vent de gloire et d'immortalité.

Dix ans ont passé. Je revois José-Maria de Heredia au coin d'un de ces premiers feux d'automne qui égaient les soirées déjà longues et déjà refroidies. Nous sommes dans le salon d'une vieille maison qu'il a louée aux environs de Paris, à Montfort-l'Amaury, singulière petite ville dont les rues grimpent autour d'une église gothique et que domine la ruine de son château. Le poète a vieilli. Ses cheveux et sa barbe sont presque blancs. La maladie l'a touché. Il est souvent silencieux et absorbé. Il se chauffe et fume. Parfois, il prend sur la table un petit livre — *les Trophées* — en lit quelques pages, le repose et songe. Souvent, il parle de sa jeunesse et nous conte sa lointaine arrivée de petit créole dans la bonne cité de Senlis, où il devait apprendre le latin, l'histoire, les mathématiques — et la France, puis il se retire et va dormir, car, demain, il sera levé le premier.

La forêt de Rambouillet est à deux pas des dernières maisons de Montfort, et c'est elle qui attire le poète matinal. Il s'enfonce sous ses ombrages d'automne. Il sait où sont les plus beaux feuillages jaunissants et où croissent les plus beaux arbres. Il connaît toutes les routes, tous les détours, le che-

min des étangs, les sentes qui se perdent sous bois. Il connaît aussi la plaine, les villages, et il revient de ces courses comme égayé et rajeuni, ayant ajouté à ses souvenirs quelques aspects nouveaux de ces paysages français qu'il goûte tant et dont il sent si bien la grâce sobre et le charme mesuré.

Ce fut ainsi que nous allâmes un jour avec lui à ce château de Bourdonné, où il devait passer la dernière saison de sa vie. Il en aimait le beau parc aux allées ombreuses, les eaux vives qui reflétaient les murs de pierre et de brique, et la haute toiture d'ardoises de la vieille demeure. Il se sentait à l'aise dans ce décor d'ancienne France, comme il se plaisait dans l'antique logis de l'Arsenal. Il devait à ses aïeux normands cette compréhension de notre passé, cet amour de notre sol, et ce fut sans regret d'exilé que se fermèrent à notre lumière de France ses yeux qui s'étaient ouverts aux clartés éclatantes du ciel des Tropiques.

1907.

THÉOPHILE GAUTIER ET JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Un des plus fervents à fêter le centième anniversaire de la naissance de Théophile Gautier eût certes été José-Maria de Heredia. Parmi les grands poètes romantiques, l'auteur des *Trophées* avait une admiration particulière pour l'auteur des *Emaux et Camées*. Ajoutons qu'il se mêlait à cette admiration pour l'artiste une vive amitié pour l'homme et une profonde reconnaissance pour le maître bienveillant qui avait accueilli avec bonté ses débuts et qui, dans le *Rapport sur les progrès de la Poésie*, avait signé, si l'on peut dire, au jeune étranger ses lettres de naturalisation poétique.

J'ignore de quelle année datent les premières relations entre Théophile Gautier et José-Maria de Heredia, mais ce que je sais, c'est qu'elles furent rapidement cordiales et familières. Ce qui est probable aussi c'est que l'intermédiaire qui rapprocha les deux poètes fut sans doute Catulle Mendès qui, entre les divers collaborateurs du Parnasse, jouait

véritablement le rôle de Mercure. Quoi qu'il en ait été, il est certain qu'une intimité, respectueuse d'une part et de l'autre pleine de bonhomie, s'établit entre le maître glorieux et le débutant déjà remarqué. Le bon et charmant Gautier était un Olympien sans morgue et un Immortel de facile abord. Il y avait en lui quelque chose de paternel et d'indulgent. Ce hardi et ardent cavalier espagnol, qui domptait déjà Pégase d'une main sûre, dut lui plaire par son impétuosité et sa fière allure car, dès les premières paroles, Gautier lui demanda la permission de le tutoyer. Cette sympathie spontanée nous valut la phrase célèbre : « Heredia, je t'aime parce que tu fais des vers qui se recourbent comme des lambrequins héraldiques. »

Cette phrase, José-Maria de Heredia la répétait avec fierté et satisfaction quand il entamait ses souvenirs sur celui qu'il appelait volontiers, avec déférence et tendresse, « Monsieur Gautier ». Elle était le prélude d'anecdotes fort amusantes et fort pittoresques qu'il se plaisait à rapporter, de même qu'il aimait à raconter les circonstances de sa présentation à Victor Hugo.

Comme tous les jeunes poètes du temps, José-Maria de Heredia avait tenu à aller offrir ses hommages au « père de la poésie » contemporaine. Un ami le mena donc chez Hugo qui le reçut avec cette charmante et haute politesse dont témoignent tous

ceux qui eurent l'honneur d'approcher l'illustre écrivain. « Il y avait là un tas d'hommes politiques, racontait José-Maria de Heredia ; Hugo se détacha de leur groupe, vint à moi et me dit très aimablement : « Vous faites des vers, monsieur, et vous êtes Castillan. C'est fort bien, mais savez-vous quelle est la rime à « Espagnol » ? Je m'inclinai et je lui répondis par le mot « Cavagnol ». Hugo se mit à rire et me tendit la main. La connaissance était faite et nous causâmes longuement de poésie. »

Le goût de la rime rare, difficile, inattendue, implique chez un écrivain la possession d'un vocabulaire étendu. Celui dont pouvait disposer Victor Hngo était extrêmement considérable et infiniment varié. Hugo connaissait vraiment tout les mots de la langue française. Sur ce point, d'ailleurs, Théophile Gautier ne lui cédait guère. Il était fier de cette science des vocables et il disait volontiers que Hugo, Balzac et lui étaient seuls à ne rien ignorer du dictionnaire. En parlant ainsi, Gautier ne se vantait point. Son érudition verbale était, en effet, tout à fait remarquable et il l'avait nourrie d'une lecture très abondante et très diverse. Ces acquisitions lui étaient du reste facilitées par une mémoire excellente, et sa parfaite lucidité d'esprit lui per-

mettait de se servir avec une aisance surprenante des matériaux ainsi amassés. La phrase de Gautier s'inscrivait sur le papier presque sans ratures et il l'improvisait avec une singulière facilité. Si Hugo était parfois porté à abuser de ses magnifiques ressources verbales, Gautier n'usait des siennes qu'avec une savante modération. Chez lui, nulle surcharge, mais une heureuse précision. Les amplifications mêmes de Gautier sont toujours conduites avec un sens très sûr des proportions. Toujours il emploie l'expression exacte, le terme juste.

C'est ce souci de précision élégante et de scrupuleuse exactitude qu'admirait chez Théophile Gautier José-Maria de Heredia. Il prisait en lui une langue riche, mais toujours appropriée, il était fort sensible à cette qualité aussi bien de la prose que des vers de Gautier. C'est par là qu'il subit l'influence du poète des *Emaux et Camées* autant que par son don plastique et pittoresque. Certes, ce don, que José-Maria de Heredia possédait également à un haut degré, il l'appréciait chez Gautier, mais il le retrouvait aussi, plus conforme peut-être à ses aspirations personnelles, chez Hugo et chez Leconte de Lisle, même parfois chez Théodore de Banville. Par contre, l'exemple de Théophile Gautier lui offrait un autre enseignement qui correspondait à certaines tendances de son talent.

José-Maria de Heredia, en effet, dut être très

vivement frappé par l'effort que marquent les *Emaux et Camées* pour condenser, en une forme brève et solide, les idées et les images, pour les inscrire strictement dans les limites d'une strophe étroite et bien ajustée. Chacun des courts poèmes du célèbre recueil octosyllabique de Gautier est, en son ingéniosité madrigalesque ou son arabesque plastique, un sobre raccourci de pensées et de métaphores. En les écrivant, ne semble-t-il pas que Théophile Gautier faisait, à son insu peut-être, aussi bien acte de théoricien qu'œuvre d'artiste. Il remettait ainsi en honneur une certaine concision trop dédaignée par les romantiques et indiquait le retour à des procédés de composition plus stricts. A ce point de vue donc, il se pourrait fort bien que l'étude des *Emaux et Camées* n'ait pas été étrangère à l'adoption, à peu près exclusive par l'auteur des *Trophées*, de la forme forcément limitative du sonnet.

Ceci dit, je ne crois pas cependant que l'on doive attribuer une trop grande part à l'influence de Théophile Gautier, dans la vocation de sonnettiste de José-Maria de Heredia. D'autres éléments moins indirects contribuèrent à la déterminer, parmi lesquels il serait injuste d'omettre le petit livre d'Asselineau sur l'histoire du sonnet. Quant à José-Maria de Heredia, on sait qu'il reconnaissait que c'était une note d'André Chénier, où le poète parle

d'enfermer un sujet dans un petit « quadro », qui lui avait donné l'idée de chercher dans le sonnet ce cadre poétique souhaité par l'auteur des *Bucoliques*.

Comme André Chénier, José-Maria de Heredia était grand lecteur de l'Anthologie. Dans une très intéressante étude de la *Revue des cours et conférences*, M. Joseph Vianey, professeur à l'Université de Montpellier, nous montre comment José-Maria de Heredia utilisa pour la composition de ses sonnets grecs la mythologie hellénique et les textes des épigrammatistes de l'anthologie. Sur la façon dont l'auteur des *Trophées* interprète les mythes, tient compte de leurs origines naturalistes, en exprime le sens primitif ou les replace dans l'état d'esprit où ils ont pris naissance, le travail de M. Vianey est fort instructif et fort curieux. Il ne l'est pas moins quand il nous explique la manière dont l'ingénieux et subtil adaptateur que savait être José-Maria de Heredia tirait parti de la riche et souple matière anthologique pour la refondre dans sa strophe afin d'en composer les petits tableaux votifs, funéraires ou descriptifs qu'il excellait à animer en les dramatisant.

José-Maria de Heredia, en effet, n'était pas seu-

lement un poète original dont le vers a une sonorité, si l'on peut dire, personnelle, il était aussi le plus habile des artistes et le plus industrieux des ouvriers. Il ne dédaignait nullement de mêler à ses inspirations propres des emprunts faits à ses devanciers de l'Antiquité et de la Renaissance ou même aux poètes de son temps. Il va sans dire que ces emprunts n'excédaient jamais le droit qu'a tout écrivain de chercher derrière lui et autour de lui des appuis et des points de départ en des œuvres antérieures ou voisines.

C'est ainsi que M. Joseph Vianey relève pour certains sonnets des *Trophées* leurs sources contemporaines dans tels passages de Hugo ou de Leconte de Lisle. Je ne rapporterai pas les exemples que cite M. Vianey ni ceux où il montre que Théodore de Banville fut plus d'une fois mis à contribution par José-Maria de Heredia, et avec quel bonheur, notamment dans le sonnet de *Persée et Andromède*. Je me bornerai à signaler un fait analogue qui me semble ajouter Théophile Gautier au nombre des poètes inspirateurs de José-Maria de Heredia.

Il s'agit du poème intitulé *Portail* et qui sert comme de frontispice à *la Comédie de la Mort*, de Gautier. Gautier y évoque en ces tercets :

Les chevaliers couchés de leur long, les mains jointes,
Le regard sur la voûte et les deux pieds en pointes.

Et il ajoute, après avoir décrit les arabesques de pierre fleurie, qui enlacent les colonnettes des mausolées :

Aux reflets des vitraux, la tombe réjouie,
Sous cette floraison toujours épanouie,
D'un air doux et charmant sourit à la douleur.

Or, il me paraît bien que c'est comme un écho des tercets de Gautier que je retrouve dans le magnifique sonnet des *Trophées* intitulé *Vitrail* quand j'y lis :

Aujourd'hui, les seigneurs auprès des châtelaines,
Avec le lévrier à leurs longues poulaines
S'allongent aux carreaux de marbre blanc et noir.

Ils gisent là sans voix, sans geste, sans ouïe
Et, de leurs yeux de pierre, ils regardent sans voir
La rose du vitrail toujours épanouie.

Avec quelle beauté plus parfaite l' « indication » de Gautier ne s'est-elle pas, pour ainsi dire, « épanouie » et parachevée entre les mains du Sonnettiste « au nom sonore et dont les vers se recourbaient comme des lambrequins héraldiques ».

1911.

A PROPOS DE MALLARMÉ

L'hommage rendu à Stéphane Mallarmé, par l'apposition d'une plaque commémorative sur la maison de la rue de Rome, où il habita durant de longues années, a ramené l'attention sur le poète qui écrivit cet *Après-midi d'un Faune* si curieusement et si singulièrement transformé en pantomime musicale par les danseurs russes du Châtelet. Ces deux événements furent l'occasion, dans la presse, d'un assez grand nombre d'articles. En même temps que l'on y rendait justice à l'artiste audacieux, subtil et consciencieux, que fut Mallarmé, et que l'on reconnaissait avec quelle noble obstination, avec quel haut désintéressement il pratiqua son métier d'écrivain, on ne laissait pas d'y formuler de nouveau, à propos de son œuvre, ce même reproche d'obscurité qui fut si souvent adressé à l'auteur, je l'avoue, difficile et secret, d'*Hérodiade*, et de maints poèmes dont la lecture demande, en effet, un certain effort d'attention et certaines habitudes d'esprit auxquels notre public ne se prête pas très volontiers.

Il serait puéril de nier que les poésies de Mallarmé soient — selon que l'on voudra — « entachées » ou « environnées » d'obscurité. M. Victor Margueritte, dans la belle étude qu'il a publiée au *Figaro* sur le maître de Valvins, en convient avec bonne foi, et M. Léopold Dauphin, qui vient de nous donner, sur celui qui fut pour lui un ami très cher, de charmants et précieux souvenirs, le constate aussi. Stéphane Mallarmé fut donc bien un auteur obscur, encore qu'il soit bon de remarquer que cette obscurité eut des degrés. Entre les premières pièces publiées par *le Parnasse contemporain* et le mystérieux morceau intitulé *le Coup de dés*, qui fut, je crois, la suprême tentative du poète, et celle où le mena le plus loin son génie de l'ellipse, il y a un écart considérable. A mesure que Mallarmé exigeait plus de lui-même, il demandait davantage au lecteur. Cette collaboration intime était, d'ailleurs, un des principes sur lesquels reposait sa doctrine poétique. Le vers, ayant toujours été pour lui moins un moyen de s'exprimer qu'une façon de suggérer, ne prenait son sens véritable et toute sa portée que dans ce contact intellectuel qu'il créait.

Cette conception du vers n'était que l'une des conséquences de l'idée que Mallarmé se faisait de la poésie. Il y en avait d'autres, sur lesquelles il serait trop long d'insister, et qui sont l'honneur du poète qui les a provoquées, voulues,

qui les a subies et acceptées. En effet, Stéphane Mallarmé, en renonçant, par conviction, aux moyens usuels dont on s'était servi jusqu'à lui, et en s'inventant, à ses risques et périls, un art tout personnel, se résignait d'avance à ce grief d'obscurité dont on ne cessa de le poursuivre, et auquel il fit face avec la plus fière et la plus souriante dignité.

En souffrit-il ? je l'ignore, mais je pense qu'il était à ce sujet défendu de tout regret par le sentiment d'avoir obéi, en agissant ainsi, à l'ordre d'une logique intime devant laquelle il s'inclinait, ce qui ne l'empêchait pas cependant de protester parfois ironiquement contre le renom d'obscurité dont il était entouré : « X... est un charmant garçon, — lui ai-je entendu dire un jour — mais pourquoi explique-t-il mes vers : *cela tendrait à faire croire qu'ils sont obscurs.* »

Certes, et je le reconnais tout le premier, les vers de Stéphane Mallarmé sont souvent obscurs (quelles beautés dans leur ombre transparente !), mais ils ne sont jamais inintelligibles, aussi est-il singulier de constater qu'ils soulevèrent de véritables fureurs. Ceux qui furent mêlés au mouvement symboliste de 1885 n'ont pas oublié les

sarcasmes, les plaisanteries, les colères qui, dans la presse et dans le public, accueillaient les rares poèmes que publiait Mallarmé. On allait les chercher dans les petites revues d'alors où ils paraissaient et l'on s'égayait à leurs dépens. L'irritation qu'ils causaient s'en prenait à leur auteur. On eut ainsi ce spectacle singulier d'un homme discret et infiniment distingué, d'un artiste d'irrécusable probité et de haute valeur, vilipendé et outragé parce qu'il lui plaisait de composer à l'écart des poésies quelque peu énigmatiques et dont le sens, toujours subtil, précis et profond, ne se révélait pas à première vue.

Et notez que je n'exagère pas. Il serait à souhaiter que l'on réunît, un jour ou l'autre, les articles écrits sur Stéphane Mallarmé de 1885 à 1895. On y verrait le traitement infligé à un poète pour le seul fait qu'il lui ait convenu de dissimuler sa pensée sous les voiles du symbole, de la raffiner d'allusions, de la fortifier d'ellipses et de s'affranchir des procédés habituels d'expression, d'être, en un mot, un auteur obscur.

Que la clarté soit une des qualités les plus belles de notre littérature, une de celles qui font sa force traditionnelle et la parent d'un éclat précieux, je n'en disconviens nullement, mais il ne faut pas oublier non plus que les auteurs obscurs et difficiles ont une place importante et méritée dans nos let-

tres françaises. Quelques-uns même de nos plus grands écrivains n'échappent pas à ce reproche d'obscurité. Citerai-je Rabelais, dont l'œuvre encyclopédique n'est ni lisible, ni compréhensible sans une explication continuelle ? Citerai-je Ronsard, que ses contemporains eux-mêmes prirent soin d'éclaircir de commentaires ?

Mais, sans aller si haut, ne serait-il pas possible d'établir une liste d'écrivains dont les œuvres délicates et singulières forment dans la pénombre de notre littérature un groupe un peu à l'écart, et dont les écrits quelque peu exceptionnels attirent la curiosité justement parce qu'ils sont comme en dehors de la grande voie lumineuse d'où leurs auteurs se sont éloignés par raffinement, par souci d'un art plus subtil ou plus spécial, qui n'était pas d'écrire dans le goût de leur temps, et qui était le signe chez eux d'une disposition d'esprit particulièrement originale. A ceux-là, pourquoi leur reprocherions-nous des recherches plus hardies, des intentions plus aventureuses ? Pourquoi, en faveur de leur singularité, ne les dispenserions-nous pas des moyens ordinaires d'expression ? Pourquoi ne leur passerions-nous pas quelque manque de clarté ? Admettons qu'ils ne fassent pas partie de la grande architecture littéraire d'une époque, qu'ils ne lui soient pas indispensables, mais reconnaissons-leur, dans l'ensemble de la structure, une valeur d'ornemen-

tation. Vénérons leur chapelle discrète au flanc de la cathédrale. Elle y ajoute un retrait mystérieux dont l'obscurité s'illumine d'une petite flamme, d'autant plus attirante qu'elle luit derrière une grille étrangement contournée.

C'est à l'abri de cette grille imaginaire que je grouperais volontiers toute une série d'œuvres et d'écrivains dont la place me semble marquée ainsi dans une enceinte réservée qui a droit à nos respects parce qu'elle parachève le vaste édifice auquel ont contribué les forces diverses de la poésie française. Je ne nommerai pas, certes, tous les ouvriers qui ont apporté à la masse admirable de l'effort commun leur pierre plus ou moins étrangement taillée dans une matière plus ou moins translucide, mais il me semble, dans cet oratoire, y voir assemblés côte à côte un Nerval avec ses mystiques sonnets des *Chimères*, un Rimbaud avec ses surprenantes *Illuminations*, un Laforgue avec ses délicieuses *Moralités légendaires*, un Paul Claudel avec sa *Connaissance de l'Est*. Au milieu d'eux, je distingue Stéphane Mallarmé, en attendant qu'un jour peut-être il soit appelé dans le chœur où sa voix fine et haute se mêlera aux grandes orgues de la poésie.

RENTRÉES

Si les premiers jours du mois d'octobre sont pour les écoliers de France une date fatidique puisqu'elle met un terme à la douce liberté des vacances et qu'elle marque la reprise du travail scolaire, elle ne manque point non plus, pour les professeurs, d'une certaine mélancolie. Pour eux aussi, voici venus la fin de leur loisir et le recommencement de leur tâche laborieuse, et cette perspective n'a rien de bien réjouissant. Je crois même qu'elle est pire que celle qui attend leurs jeunes élèves et, des deux rentrées, c'est encore celle des maîtres qui me paraît le moins enviable.

Certes, l'écolier, transporté de l'atmosphère des champs dans celle de la classe, n'est point sans souffrir quelque peu du changement. A la libre disposition de ses heures, succède leur emploi régulier. Les jeunes imaginations, libérées depuis deux mois de toute contrainte et livrées à leurs fantaisies, ont à faire effort pour se plier à ce que l'on va exiger d'elles. On va faire appel chez l'enfant à ce qu'il donne le plus péniblement, je

veux dire son attention. Heureusement que, pour attirer et retenir cette attention, on a la ressource de mettre en jeu la curiosité. C'est, du reste, dans la mise en éveil de cette curiosité, dans son exercice et dans les satisfactions progressives qu'on lui donne, que réside peut-être le principal moyen d'action de l'éducateur.

Mais, par contre, cette curiosité juvénile qu'il est de son devoir de faire naître, de cultiver et de satisfaire, l'éducateur, lui, ne l'éprouve pas. Vis-à-vis de l'élève, il est en dépense continuelle et non en profit. A son contact, il ne s'augmente pas ; bien au contraire, il se disperse. En instruisant autrui il ne fait qu'utiliser des connaisances acquises sans trouver, en retour, aucune occasion de les étendre. Il distribue la rente de son apport intellectuel sans en accroître le capital. Aussi est-il naturel que son enseignement devienne vite tout machinal. Il ne saurait guère en être autrement.

Il est vrai, cependant, que ces connaissances, dont il fait part autour de lui, il les a, en somme, acquises dans ce but. Elles sont comme un dépôt dont il doit, annuellement, rendre compte et dont l'usufruit ne lui appartient pas. Mais il est possible aussi que l'éducateur, en acquérant les capacités qui lui sont nécessaires, y ait pris le goût du travail personnel. Dans ce cas, combien les heures de classe ne lui doivent-elles pas paraître employées

à ses dépens, des heures perdues, pour tout dire, et infructueuses au point de vue de son développement propre !

Ce sentiment me semble devoir être inhérent au professorat et en constituer une des plus lourdes peines. Elle a heureusement des compensations. Je les vois dans ce que le dur métier d'enseigner comporte de noble et de généreux. Une fois la part faite aux justes récriminations de l'égoïsme, l'éducateur n'est-il pas récompensé de son sacrifice quotidien par la conscience du rôle qu'il accomplit et de la mission qui lui est confiée ? En aidant de jeunes intelligences à se débrouiller, à se former, à s'éclairer, ce n'est pas seulement une tâche vénale dont il s'acquitte, mais une œuvre indispensable et féconde à laquelle il participe, celle de préparer l'avenir national et de collaborer aux destinées de la race. Et c'est cette haute persuasion qui, au jour de la rentrée, doit lui adoucir le regret qu'il peut avoir de mettre de côté, pendant des mois, ses aspirations secrètes et ses ambitions personnelles.

Certes, aucune des considérations que je viens d'esquisser ne dut être étrangère à un homme de haute et délicate conscience comme l'était le poète Stéphane Mallarmé, dont le hasard des circonstan-

ces fit, pendant trente ans, un professeur d'anglais ; mais il est hors de doute que cette longue pratique de l'enseignement, bien qu'il en eût accepté délibérément la charge, ne fut jamais pour lui qu'un fardeau imposé par la nécessité. Le très intéressant article publié dans le *Mercure de France* par M. Charles Chassé ne peut que nous confirmer dans cette opinion. M. Chassé nous y renseigne avec toute la précision désirable sur la « carrière » universitaire de l'auteur de *l'Après-Midi d'un Faune*. L'étude de M. Chassé est curieuse et nous apporte une utile contribution à la biographie de cet homme singulier, mystérieux et charmant que fut Mallarmé. A tous ceux qui fréquentèrent l'admirable et rare écrivain, le causeur incomparable et l'ami parfait, l'étude de M. Chassé apprendra surtout certains détails matériels que la discrétion du poète laissait volontiers dans l'ombre, ne fût-ce que la façon dont il débuta dans le professorat.

Ce fut en Angleterre, et comme maître de français, que débuta Stéphane Mallarmé. Sur ce séjour à Londres, les détails manquent. Tout ce que l'on sait, c'est que Mallarmé y fut fort malheureux. Il y souffrit de solitude et de mélancolie. C'est à cette souffrance que fait allusion le beau poème en prose, *la Pipe*, publié plus tard et tout imprégné de spleen et de brume londoniens. Cependant, de ce séjour, Mallarmé rapportait une connaissance suffisante de

l'anglais qui lui permit d'obtenir le brevet d'aptitude à l'enseignement de cette langue et, en 1863, il fut nommé suppléant et chargé de cours au lycée de Tournon, puis ensuite, après un bref passage à Besançon, en 1867, au lycée d'Avignon, qu'il quitta en 1871 pour le lycée Condorcet, à Paris, d'où, en 1884, il fut transféré au lycée Janson de Sailly, et, de là, au collège Rollin, où il prit sa retraite en 1894.

C'est durant son professorat au collège Rollin que j'ai connu Stéphane Mallarmé. Il ne parlait guère des diverses chaires qu'il avait occupées, mais le peu qu'il disait de la carrière universitaire ne pouvait pas laisser de doutes sur le manque de goût qu'il avait pour elle. Il en éprouvait un ennui incommensurable et résigné. Au fait, son entrée dans l'Université ne lui avait jamais représenté qu'un gagne-pain et il considérait le métier qu'il exerçait comme une des formes de l'esclavage. La seule compensation pour lui à cet esclavage était qu'il lui dût une demi-liberté et que, une fois la dîme scolaire payée de sa personne, il n'était point obligé, pour vivre, aux besognes de la littérature ou du journalisme. Mallarmé avait tenu, avant tout, à se réserver une parfaite indépendance intellectuelle, en vue de développer, hors de toute intrusion matérielle, l'étrange et beau don poétique qui était l'apanage de son singulier génie.

C'était, d'ailleurs, au nom d'un plus haut devoir de perfection spirituelle, et non par dédain et par sécheresse de cœur, que Mallarmé justifiait son indifférence et sa répugnance pour une profession dont il respectait les obligations, tout en les réduisant à leur minimum. N'était-il pas en droit de limiter autant que possible le dommage que lui causait la nécessité d'une besogne rudimentaire, conscient de l'ironie qu'il y avait à ce qu'un esprit comme le sien, apte aux plus abstraites spéculations de l'esthétique et de la poésie, s'employât à apprendre quelques vocables anglais à des galopins turbulents ou à de grands garçons distraits.

C'est aux souvenirs de ces « galopins » que M. Charles Chassé s'est adressé pour nous faire connaître la physionomie de Mallarmé, « professeur d'anglais ». Cette petite enquête auprès des anciens élèves du maître nous a valu plusieurs lettres intéressantes dont l'une, signée de M. Charles Seignobos, professeur à la Sorbonne, nous montre Mallarmé, à ses débuts à Tournon, installé tout d'abord dans une maison exposée au midi, « très chaude et pleine de cafards », puis ensuite « sur le quai du Rhône, en plein vent du Nord », dans un logis glacial en hiver. Au lycée, M. Seignobos

nous le représente « enseignant très mal, se fâchant en classe, irritable ».

Ce n'est point ce que nous dit M. Monestier, qui fut au lycée d'Avignon le collègue de Stéphane Mallarmé. Selon M. Monestier, au contraire, Mallarmé faisait sa classe avec soin. « Sa méthode devait être excellente, car ses élèves faisaient en anglais des progrès très sensibles, inconnus avant son arrivée au lycée. » Et M. Monestier ajoute que Mallarmé était très apprécié de ses collègues pour ses hautes qualités d'intelligence et pour le charme de sa conversation, mais qu'aucun d'eux ne se doutait qu'il pût être un jour un chef d'école littéraire. Ce témoignage de M. Monestier nous montre donc un Mallarmé très soucieux de ses devoirs professionnels, durant cette période avignonnaise de sa carrière ; mais il est probable que ce beau zèle momentané ne tarda pas à se ralentir. J'en vois la raison dans les préoccupations de plus en plus absorbantes du poète. Ses recherches poétiques lui font négliger sa classe. Stéphane Mallarmé, nommé à Paris, au lycée Condorcet, est de plus près mêlé au mouvement littéraire de son temps, et il en résulte chez lui une indifférence de plus en plus marquée pour la besogne universitaire.

C'est ce que nous apprend le poète André Fontainas qui fut, en 1876, élève de Mallarmé, à Condorcet. Mallarmé, s'étant aperçu qu'un de ses élè-

ves parlait la langue anglaise avec aisance, s'était déchargé sur lui du souci de tenir la classe et de la diriger, et il n'y intervenait guère que pour y maintenir l'ordre, et encore cet ordre était souvent troublé, au dire de M. Jacques-Emile Blanche, qui, lui aussi, à Condorcet, eut, pendant quelque temps, Mallarmé pour professeur, professeur d'ailleurs « insuffisant », constate M. Jacques Blanche, car Mallarmé « avait un détestable accent anglais », ce qui n'empêchait pas le jeune lettré qu'était déjà le futur peintre de tant de toiles élégantes et subtiles d'admirer passionnément les poèmes de « l'insuffisant ». Malgré cette « insuffisance », Mallarmé n'en était pas moins très aimé de ses élèves, ainsi que nous l'atteste M. Joseph Caillaux, ancien président du Conseil. M. Caillaux a gardé bon souvenir de ce maître « bienveillant et charmant » qui chargeait un des élèves de la comptabilité des pensums, rôle qui eût dû échoir à M. Caillaux, en tant que futur ministre des finances, mais dont s'acquittait un certain Tamburini, non sans une négligence volontaire à laquelle acquiesçait avec une parfaite indifférence le doux pédagogue qui ne demandait guère rien d'autre à ses élèves que de le laisser continuer, tant bien que mal, sous la toge et sous la toque, les rêveries délicieuses et difficiles auxquelles se plaisait son esprit subtil et quintessencié.

Que Stéphane Mallarmé enseignât et parlât assez mal la langue anglaise, cela ne l'empêchait pas de la bien connaître et de la posséder très complètement et très finement. Je n'en veux pour preuve que les belles et justes traductions qu'il a données des poèmes d'Edgar Poe, achevant ainsi l'œuvre que Baudelaire avait entreprise et avait bornée aux ouvrages en prose du célèbre conteur américain. Notons aussi, comme signe de sa compétence linguistique, *la Petite Philologie anglaise, à l'usage des classes et du monde*, qu'il publia en 1877, chez le libraire Truchy, et dont je possède un précieux exemplaire enrichi d'une dédicace de Stéphane Mallarmé à Paul Verlaine, exemplaire qu'il lui avait donné sans doute à titre d'ami et aussi à titre de collègue.

Car Paul Verlaine fut aussi professeur d'anglais. En effet, à une certaine époque de sa vie, Verlaine trouva dans l'enseignement de cette langue une ressource momentanée. Ce fut, je pense, durant la période troublée de son existence qui suivit les jours de la Commune, à laquelle il avait été mêlé Craignant d'être inquiété, Verlaine avait cherché un asile en Angleterre. A son retour en France, il chercha à tirer parti de ce qu'il avait appris d'an-

glais au cours de ses pérégrinations londoniennes. Seulement, comme son bagage de philologue était médiocre et qu'il était de tempérament humoristique, quoique saturnien, il avait résolu la difficulté d'enseigner ce qu'il ne savait guère en habituant ses élèves à imiter en français, de leur mieux, l'accent britannique, ce qui était une façon de laisser croire que son enseignement ne péchait pas, comme celui de Mallarmé, par « insuffisance », mais au contraire, par excès. Et l'Ardennais gouailleur qu'était Verlaine contait avec joie cet épisode professoral de sa vie !

Quant à Mallarmé, qui était d'esprit plus délicat et plus retenu que Verlaine, il n'avait point pour esquiver le métier qu'il exerçait de pareilles ressources. Il se bornait à être, le plus qu'il pouvait, absent en pensée de la classe et à y réduire le plus possible les occasions d'intervention personnelle. Ces subterfuges ne l'empêchaient pas de souffrir cruellement de l'obligation presque quotidienne où il se trouvait d'interrompre son travail de poète pour faire acte de présence au lycée. Il s'en plaignait parfois, mais discrètement. D'ailleurs, n'était-ce pas à la stoïque acceptation de ce labeur imposé qu'il devait l'indépendance de sa vie, toute dédiée aux expériences de l'esprit et aux jeux de la conjecture poétique.

Certes, notre cher et vénéré Stéphane Mallarmé

n'a peut-être pas été un professeur d'anglais éminent et un universitaire modèle, mais à ceux qui l'ont admiré et fréquenté, il a appris, par son exemple, comment on doit, aux dépens d'une part de soi-même, réserver à la conception et à la composition de l'œuvre d'art une atmosphère spirituelle, pure de toute promiscuité, la seule respirable à la fleur divine qu'est la poésie, et la seule dans laquelle elle puisse épanouir dignement, au-dessus de la tige épineuse de ses racines inférieures, son calice lumineux et parfumé.

1912

LECTURES D'ÉTÉ

J'ai lu, depuis quelques semaines, beaucoup de livres de vers. Les poètes, bien que notre époque ne les favorise pas d'une attention très encourageante, demeurent nombreux et se montrent d'une remarquable activité. Ils publient beaucoup et leur apport dans la production littéraire annuelle est considérable. Dans l'amas des volumes de toutes sortes, les leurs se recommandent par une coquetterie typographique particulière et se distinguent d'ordinaire par le soin avec lequel ils sont présentés. Parmi la banale et médiocre fabrication du livre moderne, les poètes font effort pour donner à leur œuvre un aspect avenant et agréable. Ils surveillent le choix du papier et des caractères. Les livres de vers conservent, pour la plupart, les bonnes traditions de la librairie.

J'aime beaucoup, chez les poètes, cette préoccupation et elle me touche même assez, surtout lorsque je me dis que la majorité de ces volumes, petits ou gros, très soignés et, par conséquent, coûteux, représentent pour l'auteur un sacrifice pécuniaire

souvent pesant. On sait, en effet, que les éditeurs n'accueillent pas très volontiers les ouvrages de poésie et que les poètes, au moins à leurs débuts, sont obligés de faire les frais de leurs premières publications. Or, cela représente pour eux une dépense quelquefois onéreuse, car tous les poètes ne sont pas riches et le recueil qu'ils mettent au jour est parfois le résultat de véritables privations.

C'est ce sentiment qui me fait toujours considérer avec une réelle sympathie et un certain respect, les épais volumes ou les minces plaquettes qui représentent, en même temps que tant d'espoirs, tant de difficultés surmontées. Aussi, parmi la marée de livres qui encombrent mon cabinet de travail, je fais toujours aux livres de vers une place à part. Je les dispose en bon ordre; je les regarde avec amitié et non sans quelque émotion. Parmi ces pages encore non coupées, quelles sont celles qui vont peut-être révéler quelque talent naissant, quelque génie inconnu? Quel est le nom, parmi tous ces noms, qui circulera un jour de bouche en bouche? On a hâte de connaître l'heureux survenant promis à la gloire et d'être le premier à le signaler.

Malheureusement, la bonne volonté ne suffit pas. Il faut du temps pour lire les poètes, et le temps, à Paris, est ce qui manque le plus. Aussi les mois passent et les volumes réservés restent toujours là. On attend le moment favorable pour faire connais-

sance avec ces visiteurs et l'on risquerait fort d'en rester sur cette intention si ne survenait enfin l'époque de l'année que nous appelons encore, par habitude, l'époque des vacances. Chacun s'arrange pour s'y ménager un peu de loisir et de liberté, et est-il de meilleur emploi de cette liberté et de ce loisir que de charger les poètes de les embellir de leurs rêves et de charmer notre repos de leurs nobles agitations et de leurs divines inquiétudes?

C'est ce que j'ai fait depuis quelques semaines. Je me suis confié aux poètes et j'ai eu grandement raison. Ils m'ont été d'une précieuse compagnie et d'un charmant secours. Sans eux, je n'aurais vu que le ciel pluvieux et gris de l'horrible été que nous traversons ; j'aurais gémi sur l'inclémence de la saison. Grâce à eux, je ne me suis pas trop aperçu de la disgrâce où nous vivons. Les poètes, en effet, sont tous chantres du soleil et de la lumière, et ce sont cette lumière et ce soleil qu'ils ont substitués pour moi à la terne réalité.

C'est là justement une des grandes et mystérieuses merveilles de la Poésie que de créer autour de nous une atmosphère dans laquelle elle nous isole. Par le mouvement de ses images, par l'incantation de son rythme, la Poésie nous berce et nous enlace en même temps qu'elle nous enivre. Elle nous entoure d'un cercle magique d'où tout nous apparaît sous un aspect particulier. Elle change en

prismes étincelants les plates couleurs de la réalité. De par son impérieuse et subtile influence, tous les sentiments humains s'enrichissent d'une plénitude de beauté. Elle crée avec la vie une vie différente, apparentée à celle qu'elle transforme, et qui lui ressemble comme la Bergère ressemble à la Princesse qu'elle est devenue.

Car c'est bien de la réalité que la poésie tire ses éléments, mais elle les transpose et leur donne un sens nouveau. C'est dans cette puissance de transmutation que réside le génie du poète. Il amasse autour de nous cette atmosphère d'isolement et de magie dont je parlais tout à l'heure et nous nous apparaissons à nous-mêmes selon les exigences de notre rêve. Cette illusion magnifique et séduisante que la Poésie nous donne est la source de son pouvoir, mais, comme tout philtre, celui qu'elle nous verse est constitué d'ingrédients plus ou moins secrets. Qu'importe, d'ailleurs, diront beaucoup, la recette selon laquelle est composé le breuvage souverain ! Ce que nous voulons, c'est qu'il y ait enchantement. C'est cela que nous demandons au poète. Pourquoi le chicaner sur les moyens par lesquels il a produit le miracle qui nous a charmés ?

Ce sentiment d'indifférence respectueuse est

assez fréquent chez les esprits les plus enclins au goût de la poésie, et ceux qui ont à en juger n'y échappent pas non plus. Aussi, rien n'est-il plus difficile que de faire la critique d'un poème. De deux choses l'une. Ou bien l'on est sensible à ce charme magique du vers, et alors on est assez peu porté à analyser le plaisir éprouvé, car il y a dans cette curiosité une sorte de profanation. Ou bien le sortilège n'a pas opéré, et alors tout l'intérêt se concentre sur le mécanisme technique de l'œuvre sans qu'on en ait saisi la véritable portée poétique.

Il m'a toujours paru résulter de cette constatation que le jugement à porter sur un ouvrage de poésie exigerait, pour être à la fois impartial et compétent, une espèce de dédoublement. Il faudrait en même temps que le critique ait subi ce charme mystérieux et ne l'ait pas subi au point de demeurer étranger aux artifices employés pour le faire naître. A ce compte, ce sont encore les poètes qui seraient les plus aptes à ce dédoublement critique, familiarisés qu'ils sont avec la double opération, incantatoire et prosodique, dont se constitue un poème. Mais les poètes, il faut bien le dire, n'ont pas grand goût à se critiquer les uns les autres, du moins de la façon que j'indique. Ils ne le font guère qu'occasionnellement et toujours il m'a semblé, avec l'arrière-pensée qu'ils sortent un peu de leur véritable rôle, qui est de poser le petit pro-

blème que je signale et non, après tout, de le résoudre.

Ce sentiment de condescendance amusée et de réserve un peu réticente, je le retrouve dans le livre posthume de Jean Moréas, intitulé : *Réflexions sur quelques poètes*. J'ai pris, l'autre jour, ce volume, paru il y a quelques mois, parmi les recueils de vers mis de côté pour mes lectures estivales. Il y était fort à sa place, car Moréas a mêlé à ses « réflexions » de nombreuses citations. Je relève ce fait qui marque assez bien le caractère de l'ouvrage de Moréas; ce n'est point à proprement parler un ouvrage de critique, mais bien plutôt une suite d'opinions et de remarques. Aussi l'auteur s'interrompt-il volontiers pour céder la parole à l'un des poètes dont il se plaît à nous entretenir, d'ailleurs fort agréablement et fort judicieusement.

Néanmoins je crois bien que ces « réflexions » n'ajouteront pas grand'chose à la gloire très solide et très méritée de Moréas. La renommée de l'auteur des *Cantilènes*, du *Pèlerin passionné* et des *Sylves* demeurera exclusivement une renommée de poète. Moréas occupe une très haute place dans la poésie contemporaine et son œuvre en résume

quelques-unes des aspirations les plus profondes. D'ailleurs, l'accord s'est fait, depuis longtemps déjà, sur son nom. Tout le monde sait que Moréas a laissé quelques vers admirables, dus à un génie minutieux et patient, très subtil et très volontaire.

De cette patience et de cette volonté, les *Réflexions sur quelques Poètes* nous apportent un témoignage indirect, mais précieux. Dès ses débuts, Moréas se montra un écrivain méticuleux et attentif. Certaines bizarreries que l'on peut relever dans *les Cantilènes* n'ont rien d'aventuré, pas plus que certains pédantismes que nous pouvons noter dans *le Pèlerin passionné*. Moréas ne hasarde jamais aucune audace qu'à bon escient. Son classicisme est aussi raisonné qne son symbolisme. Très adroit, très avisé, d'imagination brillante mais peu inventive, Moréas eut toujours le souci de chercher des points d'appui à son inspiration. Nul n'a des sources plus visibles que ne le sont les siennes. Aussi l'ai-je toujours connu grand lecteur de poètes et surtout de nos vieux poètes français, qu'il possédait bien et qu'il avait pénétrés à fond.

Cette fréquentation quotidienne des poètes, Moréas la pratiqua durant toute sa vie. Il y fut aidé par la préoccupation exclusive où il vivait de son art. N'étant pas très producteur, il satisfaisait son goût des vers avec ceux d'autrui et s'en assimilait la substance. C'est de cette docte habitude que sont

nées ces pages de critique que l'on a eu grandement raison de réunir. Elles sont fort agréables et fort curieuses et elles nous rendent assez bien le tour de la conversation de Moréas. J'y retrouve ses formules souvent heureuses, ses propos toujours sincères. Elles ont gardé je ne sais quoi de rapide et de lapidaire, de martelé et de brusque qui me rappelle bien le geste et la voix du poète. Il me semble encore l'entendre disserter, comme il aimait à le faire, de ses devanciers, et en disserter en profond lettré et en parfait connaisseur de poésie.

De ces devanciers, le plus récent dont s'occupe Moréas dans ce volume de *Réflexions* est Victor Hugo. Après y avoir plus ou moins longuement parlé de Pétrarque et de Ronsard, de Théophile de Viau et de Desportes, d'André Chénier et de Népomucène Lemercier, sans oublier Louise Labbé et Pernette du Guillet, Moréas consacre à Hugo quelques pages amusantes, mais qui sont loin de nous donner le jugement véritable que portait, sur l'auteur de *la Légende des Siècles*, l'auteur des *Sylves*. A vrai dire, ce silence n'est peut-être pas extrêmement regrettable. Moréas prisait assez peu les modernes, et Hugo ne l'enthousiasmait guère,

pas plus, il me semble bien, que les autres romantiques, encore qu'il leur rendît, en partie, justice, ainsi qu'à Leconte de Lisle et à Baudelaire. Mais ses sympathies s'arrêtaient là, et, pour le reste des rimeurs contemporains, il les enveloppait dans le même dédain souriant et brutal. Tout l'effort poétique de son temps lui était indifférent. Il le tenait pour non avenu, et la poésie actuelle lui paraissait suffisamment représentée par lui-même et par ses disciples.

Cette attitude, on en conviendra, eût dû lui valoir l'animosité de ses confrères. Eh bien! non, il n'en fut rien. Le désintérêt où il nous tenait était si franc, si naturel, si naïf que l'on ne pouvait vraiment pas lui en vouloir. On lui passait cette négation de tout talent, parce qu'il en avait lui-même beaucoup et parce qu'on lui était reconnaissant qu'il en eût autant. Et puis, nous avions de l'amitié et du respect pour cet Athénien qui avait délaissé les rives du Céphise pour les berges de la Seine et qui avait rendu un si noble hommage aux Muses françaises ! Qu'importaient alors les quelques boutades pittoresques où il exprimait énergiquement ses opinions dédaigneusement définitives.

De ces boutades de Moréas, on en a imprimé quelques-unes après sa mort. Les lecteurs qui en pourront être curieux les trouveront dans le volume où M. Louis Thomas a recueilli les meilleures.

J'ai l'honneur d'y figurer. « Régnier, disait Moréas, imite mes *Stances*, mais ce n'est pas cela du tout. » Le propos m'a toujours paru ambigu. Moréas voulait-il dire qu'en l'imitant je ne parvenais pas à l'égaler ou bien que mon imitation s'éloignait assez du modèle pour acquérir une qualité personnelle ? Je préfère naturellement attribuer au mot de Moréas ce second sens. En ce cas, je n'ai fait que le traiter comme un de ces classiques dont son inspiration s'est souvenue à maintes reprises et dont l'étude intelligente et féconde a fait de lui le haut poète qu'il est et que nous admirons sincèrement.

1912.

LUCIEN MUHLFELD

La publication, en une édition illustrée, du beau roman de Lucien Muhlfeld : *l'Associée*, n'a pas été seulement l'occasion de relire ce livre, de si juste et si émouvante observation, de si fine et si actuelle vérité, elle a, en même temps, ravivé pour le public le souvenir de la sympathique et élégante figure littéraire que fut l'auteur regretté du *Mauvais Désir* et de *la Carrière d'André Tourette*.

Lucien Mulhfeld, certes, n'était cependant pas plus un oublié qu'il ne fut un méconnu, et le mouvement d'intérêt qui vient de se produire dans la presse autour de son nom ne nous fait pas assister à l'une de ces réparations que rend nécessaires l'ingratitude des contemporains envers un talent maltraité. Non, le délicat médaillon que Lucien Muhlfed s'est sculpté dans les mémoires n'a jamais cessé d'être, par des mains chères et pieuses et par de vigilantes amitiés, paré de fraîches guirlandes. Le témoignage qui s'y ajoute aujourd'hui a donc un caractère qu'il est aisé de définir. Il prouve simplement que cette place brillante que Lucien Muhlfed

s'était acquise dans les lettres et à laquelle une mort cruellement prématurée l'a enlevé, il la conserve brillamment dans la postérité qui commence pour lui.

D'ailleurs, n'est-il pas logique qu'il en soit ainsi et que la mort même ait traité équitablement cet ingénieux et charmant écrivain à qui la vie avait offert ses plus souriantes faveurs? Il les accueillait avec joie et avec une discrète ironie, comme s'il devinait, à travers les bonheurs et les succès, le secret de sa destinée. Et pourtant, Lucien Muhlfeld n'avait rien, ni dans l'esprit, ni dans le visage, de ceux qui semblent nés pour disparaître trop tôt. Il n'avait ni la mélancolie fiévreuse, ni l'ardeur passionnée, ni la langueur inquiète des jeunesses condamnées. Il ne portait aucun de ces signes qui font présager une fin hâtive et une œuvre interrompue. Au contraire, il montrait je ne sais quoi de gai et d'assuré. L'existence s'ouvrait à lui par de belles perspectives et il paraissait apte à la vivre et à en goûter ce qu'elle lui promettait encore après lui avoir beaucoup donné.

Doué des plus heureuses qualités de l'esprit, secondé par les circonstances les plus propices, Lucien Muhlfeld eût pu ne demander au métier des lettres que les agréments qu'il comporte, mais il avait un sentiment trop vif et trop fin de la dignité de l'art pour ne le pas exercer dans toute sa rigueur et

toute sa conscience. Il savait que la plume n'est pas un instrument léger et frivole, complaisant aux ordres de la pensée, et qu'écrire est plus qu'un simple jeu et qu'un simple divertissement. Le dur labeur de l'écrivain ne l'effraya pas et il en acceptait les sévères obligations.

Lucien Muhlfeld eut l'amour du travail. Il y avait été préparé par une forte éducation, qu'il n'avait cessé de continuer par d'abondantes lectures. Chez lui, le talent du littérateur s'alliait au goût du lettré. Curieux des hommes et des choses, amusé par le spectacle de la vie, il subordonnait le plaisir qu'il trouvait à vivre à la tâche qu'il s'imposait volontairement et qu'il accomplissait avec le plus méticuleux scrupule. Il mettait une sorte de coquetterie fière à ne rien livrer au public qui n'eût la forme élégante et sprituelle qui lui était particulière. Que ce fût une rapide chronique ou un compte rendu théâtral forcément hâtif, il prenait le même soin de donner à sa pensée une expression exacte, nette et choisie.

C'est par la justesse de l'observation, par l'exactitude des analyses, par le choix ingénieux des sujets que valent si différemment les livres qui composent l'œuvre romanesque de Lucien Muhlfeld. Du

premier, *le Mauvais Désir*, au dernier, *l'Associée*, en passant par *la Carrière d'André Tourette*, nous voyons un progrès constant. *Le Mauvais Désir* est une sorte de paradoxe sentimental, âpre et ironique ; *la Carrière d'André Tourette* est une très curieuse étude de mœurs ; *l'Associée* est une peinture de caractère, sobre et forte et qui n'a rien perdu de ses qualités de mesure et de vigueur. Je viens de la relire, cette *Associée*, et je retrouve en la relisant mon impression de jadis. On se sentait en présence d'une œuvre durable et elle a duré. Elle était le signe indéniable d'une belle vocation de romancier.

C'est ce sentiment, hélas ! qui rend particulièrement mélancolique la lecture de ce beau livre, qui nous rappelle tant d'espoirs et renouvelle tant de regrets. Cependant *l'Associée* est l'histoire d'un homme heureux et dont le bonheur est fait, comme celui de la plupart des hommes, d'égoïsme et d'ingratitude ! Oui, c'est un homme heureux que le docteur Albert Tellier. N'a-t-il pas de la santé, de la bonne mine et de l'intelligence ! Il exerce une profession qui lui plaît et un art dont il sait ce qu'il en faut savoir. Ses maîtres l'estiment. Il a en médecine de l'expérience et des idées. Ses idées, il est capable de les répandre. Ses causeries médicales dans les journaux sont fort goûtées. Le succès lui vient. Tellier prend de l'importance. Il établit,

grâce à des libéralités amicales, un sanatorium modèle où il applique ses méthodes. Il est célèbre. Voici les honneurs, la gloire...

Il semble y avoir, entre la médecine et la politique, des affinités secrètes. Le corps social n'est-il point un organisme sujet à des maladies plus ou moins guérissables? Le docteur Tellier entre au Sénat. Il y fait voter une loi d'hygiène qui porte son nom. L'Académie lui ouvre ses portes. Il a cinquante ans. La vie lui a accordé ce qu'elle réserve aux plus favorisés. Il attribue ces faveurs à son mérite. Tout lui a réussi, même le mariage, car Tellier est marié.

Il est marié à une charmante femme qu'il a épousée, sinon par amour, du moins avec amour. Geneviève Tellier n'est pas seulement une épouse irréprochable, elle est une épouse utile. Elle a aidé à la brillante carrière du docteur, ingénieusement, discrètement. Elle y a pris une part adroite et délicate. Tellier estime les qualités de sa femme et il est persuadé qu'il l'a rendue parfaitement heureuse. Il se sent quitte vis-à-vis d'elle. N'est-elle point Mme Tellier, femme du docteur Tellier, sénateur, académicien et bel homme? Il partage gentiment avec elle les avantages de la haute situation où il est parvenu, sans s'apercevoir que cette collaboratrice dévouée a mis à son service les forces de son esprit, de son âme et de son cœur, que ce n'est

pas une épouse ordinaire qu'a rêvé d'être Geneviève Tellier, mais une « associée », et une associée qui souhaitait pour récompense, moins peut-être la réussite de l'œuvre entreprise que la reconnaissance de celui pour qui avait travaillé son amour.

C'est vers cet espoir et à cet échec que va, à travers l'émouvant, le tendre, l'ironique roman de Lucien Muhlfeld, cette charmante et courageuse Geneviève Tellier. C'est elle qui en est le personnage principal et sympathique et la figure de prédilection. Elle y est dessinée avec des nuances de psychologie très subtile et très délicate, avec tendresse, si l'on peut dire, dans les phases successives de son existence de femme. Nous la voyons, tour à tour, dans l'entrain hardi et joyeux des premières années de sa tâche d'associée, dans le plaisir des premiers succès, quand des espérances lui font signe et semblent l'appeler au bonheur. Puis la voici aux premières heures de découragement et de doute, lorsqu'elle s'aperçoit qu'il y a eu dans son jeu une erreur de calcul qui menace d'en fausser le résultat.

C'est à ce moment où elle a vécu tout ce que la vie peut lui permettre d'illusion que je la préfère,

cette attachante Geneviève, et c'est là que je goûte le mieux l'art mesuré du romancier. A ce point de son roman, il pouvait aisément le tourner au drame sentimental, et je lui sais gré de n'en avoir rien fait. Il eût pu alors nous montrer la revanche de Geneviève Tellier, mais il a mieux aimé conserver à son héroïne sa grâce touchante et sereine que de la parer d'un faux attrait de femme romanesque. L'ingratitude conjugale, l'égoïsme masculin de Tellier ne recevront pas la punition méritée.

Et pourtant la déception — et surtout la déception de cœur et de sentiment — est ce que supportent le plus difficilement les femmes, même les meilleures et les plus courageuses. Elles sont admirables devant le malheur et la catastrophe, tandis que le simple désappointement produit en elles des revirements soudains et de dangereuses amertumes. Elles pardonnent plus volontiers la douleur que le chagrin. Il leur faut parfois peu de chose, en ce dernier cas, pour qu'elles se démentent de ce qui semble leur caractère le plus assuré. La Geneviève Tellier, de Lucien Muhlfeld, est encore d'un âge et d'un visage à trouver des compensations, mais elle est d'âme sensible et forte, et ce sont ces âmes-là qui se résignent le mieux, parce que ce sont elles qui risqueraient le plus aux révoltes périlleuses. Geneviève Tellier l'a senti. Elle souffrira donc en silence.

Cette réserve, cette dignité ennoblissent d'un charme ému les dernières pages de ce beau roman. Tandis qu'à Paris le docteur Tellier soigne les intérêts de sa carrière et de sa gloire, Geneviève Tellier retourne, aux derniers beaux jours de l'automne, en cette jolie propriété de la Malaguette, où elle est venue si souvent jadis écouter la voix de ses espérances et de son amour. C'est là, maintenant, qu'elle promène ses tendres désillusions, qu'elle réfléchit au passé, qu'elle accepte le présent et l'avenir. Elle comprend la noble erreur de sa vie. Et son vieux parrain, le baron Heurtel, qui a suivi avec une amicale sollicitude l'entreprise sentimentale de son ambitieuse petite filleule, achève de l'éclairer sur elle-même par de sages paroles. Elles disent, ces paroles, que la femme doit être plutôt une compagne qu'une associée et constatent que le vrai chemin du bonheur n'est pas celui qu'a pris Geneviève Tellier. Quoi qu'il en soit, aimons-la, cette « associée », aimons-la parce qu'elle est une amoureuse et qu'elle rêve d'être, ce qu'il y a de plus rare au monde, une amoureuse raisonnable ?

Comme nous avons relu aujourd'hui *l'Associée* souhaitons de pouvoir relire un jour, réunies en volume, les chroniques dramatiques de Lucien

Muhlfeld. Elles sont excellentes et mériteraient d'être remises en lumière. Lucien Muhlfeld savait à merveille, du drame ou de la comédie auxquels il assistait, résumer le sujet et l'intrigue, apprécier finement le jeu des acteurs, noter l'impression produite sur le public. Il savait plus encore, il savait, dans une pièce, discerner ce qu'elle était de ce qu'elle semblait être. Rare et précieuse aptitude ! Le théâtre est le pays de l'illusion et il est difficile de n'en pas subir les mirages. Rien n'est plus délicat à sentir et à définir que la valeur exacte d'une œuvre dramatique.

Il y faut beaucoup de lucidité d'esprit et de prudence critique. Lucien Muhlfeld faisait preuve de l'une et de l'autre. Il joignait à la clairvoyance et à la sûreté de goût beaucoup d'indulgence, de malice et d'ironie, car il entendait bien garder le droit d'être sérieux sans dogmatisme et bienveillant sans adulation. C'est ce souci qui donnait à ses chroniques un si joli tour d'aisance et de justesse. Lucien Muhlfeld disait ce qu'il pensait, et si parfois il atténuait son opinion, c'était pour dire de la mauvaise pièce ou du four indéniable plus de bien et moins de mal qu'il eût été rigoureusement juste d'en dire.

Du reste, je suis bien persuadé que, de même qu'il avait abandonné la critique littéraire pour le roman, Lucien Muhlfeld aurait quitté la critique

dramatique pour le théâtre et je crois qu'il y eût brillamment réussi. Il avait dans l'esprit de la logique et de la vigueur en même temps que de la vivacité et de la grâce. C'étaient ces qualités qu'il admirait le plus chez les autres et qui, durant les longues heures où, du fond d'une loge, il écoutait dialoguer sur la scène les héros et les héroïnes trop souvent insipides de la comédie et du drame contemporains, l'intéressaient, à l'occasion, à un métier dont il supportait la fatigue consciencieusement et attentivement.

J'ai été souvent le compagnon de Lucien Muhlfeld à ces soirées de répétitions générales et de premières. Une scène ingénieuse, une réplique spirituelle, une situation forte ne le laissaient jamais indifférent et c'est dans leur attente qu'il venait chaque fois au théâtre et aussi parce qu'il l'aimait pour l'image qu'il présente de la vie, comme il aimait la vie même, dont il goûtait le spectacle divers et mouvant, cette vie qu'il observait en curieux, d'un œil perspicace et avisé, qu'il se plaisait à retrouver dans les livres qui la racontent et dans les pièces où l'on nous en offre les attitudes, les gestes, les figures tragiques, joyeuses ou pittoresques — et qui ne lui avait montré que le visage, souriant et beau, du bonheur.

1911.

PORTRAIT D'AMIE

Ainsi que presque chaque année, je viens de passer quelques semaines à Venise, et, encore une fois, en la quittant, j'ai éprouvé ce même regret que j'ai toujours ressenti au départ et dont la persistance finit par se changer ensuite en un vif et profond désir de reprendre, à la première occasion, le chemin de la Cité singulière et d'obéir de nouveau à l'attrait irrésistible qui m'y ramène périodiquement.

Il y a dans cette sorte de « folie vénitienne » un fait de séduction qui ne m'est pas particulier et que bien d'autres ont subi comme moi. Venise a ses habitués qui se livrent à ses délices de même que l'on s'adonne à l'opium ou au vin, mais l'ivresse qu'elle procure est sans remords. Aussi, j'avoue volontiers mon servage. Quand le Lion de Saint-Marc vous a une fois posé sur l'épaule sa griffe puissante et despotique, on en porte la marque durable. C'est ainsi, et cependant, par une manière d'hypocrisie inconsciente, je ne laisse pas de m'inventer des prétextes pour m'expliquer à

moi-même pourquoi j'abandonne si volontiers mes occupations les plus pressantes pour aller vivre quelques semaines, annuellement, de la molle et absorbante vie vénitienne.

Ces prétextes, d'ailleurs, ne manquent point. En est-il un plus plausible, par exemple, que de considérer Venise, tour à tour et selon l'occurrence, comme le lieu le plus vraiment propice au repos ou le plus véritablement favorable au travail ? Quelle détente, en effet, que cette ville de silence et de reflets, le balancement paresseux de ses gondoles, la savante lenteur qui y règle tous les actes de la vie ! Là, le son des cloches marque des heures lumineuses et calmes que distrait une flânerie interminable à travers des spectacles d'architecture et de couleur indéfiniment renouvelés. Mais, par contre, ce même silence, cette même lumière ne composent-ils pas une atmosphère admirablement appropriée aux exaltations de l'âme et aux recherches de l'esprit? Venise tout entière, avec son inextricable labyrinthe de canaux et de « calli »,ne semble-t-elle pas faite pour nous ramener continuellement en face de nous-mêmes et pour nous mettre en contact avec toutes nos ressources spirituelles ?

Néanmoins, ce n'est aucun de ces deux soucis qui m'y a conduit, cette année, mais plutôt un sentiment de curiosité et de gratitude. Ne devais-je pas à l'Enchanteresse d'aller saluer sur la Place

Saint-Marc son Campanile restauré ? Je voulais gravir de nouveau les pentes intérieures qui mènent à la plate-forme aérienne d'où tôute la Ville marine apparaît aux yeux émerveillés, posée et comme flottante sur la vaste étendue d'eau de sa lagune. Il me tardait d'entendre résonner, dans l'air si pur de ce ciel incomparable, la voix longtemps muette de la Marangona. Du moins, c'était cela que je me disais en reprenant, une fois de plus, la route si souvent parcourue.

Mais au fond, étaient-ce bien là les raisons qui me guidaient et n'eût-il pas été plus simple de reconnaître que j'obéissais, une fois encore, à l'attrait puissant et mystérieux dont j'ai parlé, à ce sortilège vénitien dont l'emblème me semble être cet anneau nuptial et symbolique que le Doge, jadis, jetait, en fiancé, dans la mer, au jour de ses noces adriatiques, et que Venise, maintenant, glisse en signe de servage au doigt des amoureux de sa beauté ?

Cette beauté de Venise, c'est au très remarquable et très regretté écrivain qui signait Laurent Evrard que j'en dois la révélation. Le hasard qui préside aux rencontres heureuses m'avait mis en relation, à une époque déjà lointaine, avec la comtesse de la Baume-Pluvinel, qui cachait sous ce

pseudonyme discret une des natures les plus élevées, les plus dignement modestes, les plus parfaitement hautes qu'il m'ait été donné d'apprécier. La comtesse de la Baume possédait toutes les distinctions du cœur et de l'esprit. C'était une femme de la plus rare intelligence, du goût le plus éclairé. Son amour des belles choses l'avait conduite à Venise, où elle habitait un des plus beaux palais du Grand Canal. A plusieurs reprises, je fus son hôte au Palais Dario.

Au temps du premier séjour que j'y fis, Laurent Evrard n'était encore que l'auteur d'un mince recueil de poésies intitulé *Fables et chansons*. Fables singulières et chansons déconcertantes ! Cette première œuvre de Laurent Evrard n'avait rien de ce qui caractérise d'ordinaire les poètes amateurs. Elles était plutôt d'une lecture difficile. Il s'y manifestait des recherches rythmiques fort intéressantes et hardies qui n'allaient pas sans quelque obscurité dans la pensée et dans l'expression. Mais bientôt le poète curieux et novateur qui était en Laurent Evrard se changeait en un conteur et un romancier chez qui se révélaient des dons surprenants d'analyse et d'observation, en même temps qu'un sens très aigu et très neuf du mystère.

C'est ce dont on s'aperçut, lorsque Laurent Evrard fit paraître son premier volume de nouvelles : *le*

Danger, et ce qui fut plus évident encore, lorsqu'elle donna, sous le titre de *Une leçon de vie*, l'un des romans les plus profonds et les plus personnels que l'on eût écrits depuis longtemps et auquel vient s'ajouter aujourd'hui le volume intitulé : *la Nuit*, et qui contient cinq nouvelles dont l'une, la première, est une sorte de chef-d'œuvre émouvant et tragique.

En ces divers ouvrages, Laurent Evrard m'apparaît avant tout, et c'est là son signe distinctif, comme un écrivain entièrement original, qui a des procédés de composition, de style, lui appartenant en propre et sans partage. Or une originalité si marquée est, chez ceux qui écrivent, un don très rare. Il n'est guère d'auteurs, même parmi les plus illustres, dont il ne soit assez facile d'établir les parentés et de fixer la filiation. On reconstitue aisément les influences qu'ils ont subies, même s'ils les ont vite éliminées ou habilement déguisées. Avec Laurent Evrard, cette opération de dosage semble presque impossible à accomplir. Sa formation intellectuelle et littéraire me demeure mystérieuse. Ses origines spirituelles sont obscures et indéfinissables. Quels furent ses maîtres et parrains ? Tout ce que je puis faire c'est de rattacher Laurent Evrard à certaines tendances générales, à un certain groupe d'esprits, mais sans pouvoir déterminer exactement les liens qu'elle eut

avec eux et sans pouvoir dire si elle emprunta au fonds commun ou si elle ne fit que contribuer à son enrichissement.

L'œuvre de Laurent Evrard me paraît, je le répète, tout à fait originale par le choix des sujets, par la façon dont ces sujets sont traités, par le genre d'émotion et de pensée qui s'en dégage.

Les conteurs et les romanciers me semblent se diviser assez bien en deux catégories distinctes. Pour les uns, le spectacle de la vie, quelles que soient les complications qu'ils y perçoivent, est régulier et naturel, et l'explication qu'ils proposent de l'existence repose sur une expérience traditionnelle à laquelle s'adjoint la leur propre. Pour eux, le jeu des caractères et des sentiments est un jeu logique dont les règles et les principes sont connus depuis longtemps et ont été observés avec exactitude. Ils adoptent des données psychologiques solidement établies. Ces écrivains sont des réalistes, des réalistes pour ainsi dire classiques.

A côté de ceux-là, je distingue une autre classe d'esprits. Pour eux, certes, les vérités psychologiques et sentimentales, dues à l'observation commune, demeurent valables. Elles servent à comprendre et à définir la vie en ce que l'on pourrait nommer sa réalité apparente, mais, pour ces derniers, au-dessous de cette première réalité, il en existe une autre, plus secrète, plus profonde, plus

mystérieuse, et c'est celle-là qu'ils s'appliquent à étudier. Ils cherchent aux actions humaines des mobiles plus particuliers, et analysent les caractères et les sentiments non plus seulement en anatomistes, mais en chimistes.

C'est parmi ces chercheurs minutieux que je rangerais volontiers Laurent Evrard. C'est à eux qu'elle se rattache par ses tendances et ses préoccupations. Certes, je le répète, la grande psychologie classique, en ses certitudes, ne lui est pas inconnue, mais elle en pratique aussi une autre plus hardie, plus aventureuse, dans laquelle la divination a sa part à côté de l'observation. Ce goût, très marqué chez Laurent Evrard, a pour conséquence une prédilection à mettre en scène des personnages un peu exceptionnels qui, par une certaine bizarrerie d'âme, se prêtent favorablement au genre d'analyse où excelle l'auteur de *la Nuit*. Ces personnages, Laurent Evrard dissimule assez ordinairement l'intérêt passionné qu'ils lui inspirent, en les traitant avec quelque ironie, mais cette ironie n'empêche nullement de ressentir le malaise très particulier qui se dégage des récits où ils sont engagés, généralement en des circonstances plus sourdement angoissantes que visiblement dramatiques.

Cet art du malaise, de l'angoisse, Laurent Evrard le posséda à un point extrêmement remarquable,

et je crois que cette impression est surtout produite dans ses livres par le don d'analyse suraiguë avec lequel elle nous montre les êtres en une sorte de réalité plus profonde que celle à laquelle nous sommes habitués, car elle ne recourt jamais aux moyens du fantastique ni du surnaturel. Lisez, en effet, les nouvelles qui composent *le Danger* et *la Nuit*. Ce sont toujours des événements strictement réels, par lesquels Laurent Evrard nous opprime et nous trouble.

Lisez aussi — ou plutôt relisez — l'admirable roman qui s'appelle *Une Leçon de Vie* et qui est l'œuvre la plus complète qu'ait signée Laurent Evrard. Là, événements, personnages sont même presque quelconques. Le sujet traité est celui de la jalousie, ce qui n'a rien de neuf, mais tel est le singulier génie de Laurent Evrard que, dès les premières pages, vous serez saisi d'un sentiment d'attente qui croîtra jusqu'à l'angoisse la plus intense, la plus nouvelle !

Il y a quelques semaines, pendant que m'attendait à Paris ce volume de *la Nuit*, où des mains pieuses ont réuni les trop rares écrits, trouvés après sa mort dans les papiers de la comtesse de La Baume, presque chaque jour, à Venise, je passais

devant ce beau palais Dario où tant d'heures aimées s'étaient écoulées en sa présence. Chaque jour, j'admirais l'étroite, élégante et somptueuse façade où, dans le marbre blanc, s'incrustent ces disques de serpentin dont le grand architecte Lombardo aimait à orner les demeures patriciennes qu'il construisait avec un art si noble et si charmant. Tantôt je l'apercevais, cette façade célèbre du palais Dario, dans la douce clarté du matin; tantôt dans l'opulente lumière du couchant ; tantôt à la lueur des étoiles, lorsque sa blancheur nocturne se décharne et devient presque spectrale. Et toujours ma pensée allait vers l'amie disparue dont le souvenir est précieux à mon cœur.

Et il me semblait la revoir, debout sur les marches de la porte marine, au seuil de cette demeure vénitienne dont elle était si humblement fière et dont elle s'occupait passionnément, sentant bien que le hasard avait placé entre ses mains une merveille fragile. D'ailleurs, Venise tout entière la passionnait également, et avec quelle joie elle savait nous faire aimer la Ville incomparable qu'elle connaissait en ses moindres pierres ! Et, au retour de quelque longue promenade en lagune ou d'une interminable rôderie à travers le labyrinthe des canaux, lorsque la gondole accostait aux marches de marbre, avec quel plaisir elle se retournait pour regarder, une fois encore, à travers l'arc de la

porte, miroiter l'eau crépusculaire du Grand Canal. Attitude familière où elle me réapparaît souvent, avec sa haute taille un peu penchée, son grave et doux visage prématurément vieilli...

Oui, j'ai souvent pensé à vous, Laurent Evrard, durant ces semaines de Venise. Ah! que la façade de votre palais Dario était donc belle ! Que son étroit jardin était donc embaumé! Ses roses dépassaient son mur de vieilles briques et les parfums de l'oléa-fragrans remplissaient l'air. Les cloches de la Salute sonnaient dans le soleil. Et je songeais aux jours passés, à ces jours qui ne passaient pas sans que vous sussiez en réserver une part au travail, car vous n'ignoriez pas que l'art d'écrire est un art difficile qui demande effort et labeur, quand il n'est pas un simple divertissement, et lorsqu'on veut, comme vous l'avez fait, exprimer, en des pages durables, des penseés originales.

1912.

UN ROMAN ET UN ROMANCIER

Si, comme l'affirme le vieux proverbe, les livres ont leur « destin », il semble bien qu'ils aient aussi leur saison, et le temps de l'année où nous sommes est singulièrement favorable à la végétation des couvertures jaunes, vertes, rouges ou blanches qui, à l'étalage des libraires, offrent, au vent de la fortune, leurs feuilles renaissantes et multicolores.

A ces moments où se manifeste la poussée annuelle de la sève littéraire contemporaine, l'antique sentence latine : *Habent sua fata libelli* me revient chaque fois à la pensée. Oui, les livres ont leurs destinées, et quelle sera celle de tous ces volumes qui sollicitent incessamment notre curiosité et ne requièrent rien moins que notre admiration? Qu'adviendra-t-il de ces milliers de pages imprimées où l'encre est encore à peine sèche et qui, chaque semaine, chaque jour, se présentent à la gloire ou à l'oubli ?

Certes il est assez difficile de savoir lesquelles choisira la postérité pour les conserver en sa mémoire et nul ne peut prédire le sort d'un livre.

Notre goût est mauvais juge. Il se prend souvent à des considérations momentanées et qui vaudront peu dans le classement définitif qu'opérera l'avenir. Surtout, s'il s'agit d'œuvres d'imagination, le cas que nous en faisons dépend de circonstances de sentiment et de sensibilité qui nous sont particulières et qui varieront après nous. Les meilleurs esprits sont dupes de ces illusions aussi bien que le commun des lecteurs. N'avons-nous même pas vu des critiques de profession, dont toute l'étude avait été dirigée vers le but d'acquérir une certitude de jugement à laquelle nous ne pouvons prétendre, commettre, en matière de prédictions littéraires, de graves erreurs d'évaluation ? Et cependant, malgré de pareils exemples, il n'est personne, devant un livre qu'il aime et qu'il admire, qui ne cède au plaisir de lui donner, au moins à part soi, cette place privilégiée qu'il lui assigne, à ses risques, parmi les œuvres d'exception et de durée.

Quelque audacieux et précaires que puissent paraître ces pronostics, il faut bien dire pourtant qu'ils ne reposent pas toujours sur une simple prédilection instinctive. Il y a certains livres qui semblent porter en eux l'assurance de leur « destin ». Ils ont, ces livres fortunés, on ne sait quoi qui les distingue ! On sent dans leur composition, dans leur style, quelque chose d'intérieurement indestructible. Et c'est justement cette impression que

j'ai éprouvée à la lecture du dernier roman de M. René Boylesve et qu'auront ressentie, j'en suis sûr, tous ceux qui ont lu ce délicat et subtil chef-d'œuvre qui s'appelle : *Mon amour*.

Mon amour est l'histoire d'un homme qui aime. Quoi de plus humain et de plus éternel que cette simple donnée? Elle a suffi à M. René Boylesve pour qu'il écrivît une œuvre d'émotion discrète et profonde, de vérité sobre, de perfection solide et nuancée, un vrai type d'œuvre française par ses qualités d'ordre, d'équilibre, de goût, et qui se rattache au meilleur de notre tradition nationale.

En effet, M. Boylesve est classique. Il l'est par son sentiment de l'ordonnance et de la mesure, en même temps qu'il est moderne par sa sensibilité aiguë et tourmentée. Mais cette sensibilité si moderne, il la traduit par le moyen d'une langue élégante et forte, sans contorsion et sans grossissement, exacte et souple dans l'analyse, juste et claire dans la description et qui, sans surcharge de couleur et d'expression, fait songer à ces paysages de la Touraine d'où M. Boylesve est originaire et dont elle a la grâce noble et l'harmonie heureuse, à cette Touraine où le héros de *Mon Amour* nous conduit un instant et dont il nous dit, en phrases délicieuses, le charme intime et familier.

Si M. René Boylesve sait rendre mieux que personne cette nature tourangelle qui lui est chère par souvenir et par affinité, il n'y a pas cependant borné son horizon. Sa jeunesse, comme cette *Belle Viole* qu'a chantée José-Maria de Heredia dans un sonnet des *Trophées*, ne s'est pas seulement accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin :

Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie.

M. René Boylesve a obéi à l'attrait lointain qui l'appelait vers d'autres paysages plus langoureux et plus riches, et c'est parmi eux qu'il a cherché un cadre à ses premières imaginations romanesques. Il les a entourées de ce beau décor italien qui fait si bien ressortir ce qu'on y évoque. Aussi est-ce sur le fond bleu du Lac Majeur et sous la lumière limpide du ciel florentin qu'il a dessiné les figures qui animent ses premiers romans; mais, si vivement que l'auteur de *Sainte Marie des Fleurs* et du *Parfum des Iles Borromées* ait subi le sortilège de la terre lombarde ou toscane, cette magnifique influence ne lui a pas fait oublier longtemps la beauté plus modeste du sol natal. De même que son presque compatriote Joachim du Bellay, M. René Boylesve a accompli le « beau voyage », et, de même que le poète angevin, il a pu répéter au retour le vers célèbre :

Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine.

C'est en effet ce goût pour « l'ardoise fine » qui nous a valu le meilleur de l'œuvre de M. René Boylesve, mais avant qu'il gravât sur la tablette polie les personnages de *la Becquée* et du *Bel Avenir*, il y devait esquisser les figurines de fantaisie de *la Leçon d'Amour dans un parc* et y entrelacer les guirlandes de ce galant et vif récit où revit, adoucie en une joyeuseté plus élégante et plus réservée, la verve tourangelle des Rabelais et des Beroalde et où l'on entend comme un écho des contes du grand Tourangeau Honoré de Balzac qui préludait, par leur parade drôlatique, au lever du rideau de sa Comédie humaine.

Si les premiers ouvrages de M. René Boylesve l'attestaient écrivain délicat et conteur ingénieux, ce furent *Mlle Clocque*, suivie bientôt de *la Becquée* et de *l'Enfant à la Balustrade*, qui affirmèrent et caractérisèrent son talent. La condition fondamentale en est avant tout une connaissance complète et profonde des milieux qu'il décrit. La vie de province — de sa province, j'entends, car M. Boylesve a trop le souci d'être vrai pour ne pas particulariser — lui est familière dans son mécanisme le plus intime. Pour nous la rendre compréhensible et visible, il n'a pas eu à l'étudier. Il la sait. Il en a

présent à l'esprit tout le détail, et sa mémoire lui fournit avec une abondance précise le trait nécessaire et typique.

Aussi, pour mettre en jeu le « petit monde » dont il possède toutes les attitudes et tous les mobiles, n'a-t-il pas besoin de personnages exceptionnels et d'événements compliqués. Une vieille demoiselle, dans *Mlle Clocque*, un enfant qui observe et qui rapporte ce qu'il a vu, dans *la Becquée* et dans *l'Enfant à la Balustrade*, lui suffisent à grouper une série de menus faits où se révèle, peu à peu, l'existence provinciale en ses habitudes, ses sentiments, ses préférences, ses intérêts. Et tout cela est si naturel, si exact qu'il nous semble que nous nous souvenions! Nous voilà à Tours, dans la maison de la rue de la Bourde ; à Beaumont, dans la maison Colivaut, nous voilà dans le beau domaine de Courance avec la tante Félicie, avec des gens qu'il nous semble avoir connus, tant la représentation que nous en donne M. Boylesve est véridique et vivante, et, pour tout dire en un mot, méticuleusement balzacienne!

Mais ce n'est pas seulement par la qualité de leur observation, par leur objectivité documentaire que valent les romans de M. René Boylesve, par ce qu'ils contiennent de précieux pour la connaissance des mœurs provinciales vers la fin du siècle dernier. M. Boylesve est un observateur avisé, certes,

et un psychologue subtil, mais il est aussi un conteur original et charmant. Il ne nous présente pas ses « histoires » avec indifférence et détachement. Il leur donne un tour et un accent personnels. En nous les exposant, il en ressent avec nous la mélancolie ou l'amusement, le comique ou la tristesse. Il nous communique discrètement ce qu'il en éprouve lui-même. Il nous aide de son attendrissement. Il nous assiste de son ironie.

L'ironie de M. René Boylesve n'est jamais âpre ni mordante. Elle est légère, voilée, pleine de tendresse et d'indulgence. M. Boylesve a le sens du comique, mais ce sens est trop fin en lui pour qu'il en cherche l'exercice dans la caricature ou la satire. A quelqu'un de doué comme il l'est de la faculté de saisir le ridicule en sa nuance la plus ténue, la vie, en son ordinaire, n'offre-t-elle point abondamment de quoi sourire à son spectacle. D'ailleurs, M. Boylesve a trop de goût pour se plaire à autre chose qu'à ce sourire averti et réservé.

Ainsi, dans *le Bel Avenir*, qui est un de ses romans dont le sujet eût prêté le mieux peut-être à un comique un peu plus marqué, souvenez-vous avec quel tact et quelle mesure il a mis en scène l'amusante rivalité des deux mères et l'opposition

de caractères des deux jeunes gens, et comme il en a maintenu spirituellement et joliment le ton de malicieuse comédie. Du reste, en pouvait-il être autrement et n'est-ce pas presque faire injure à M. Boylesve que d'avoir l'air de le louer de ce qui lui est naturel ? N'est-ce pas justement cette parfaite délicatesse d'esprit, cette minutieuse surveillance de soi-même qui sont sa qualité distinctive ? N'est-ce pas cette même discipline d'une âme noble et scrupuleuse, cette même probité d'art et de pensée que l'on retrouve dans tout ce qu'il écrit ?

A mesure que M. René Boylesve, par ce constant souci de perfection où il s'applique, atteint mieux ce qui est le fond de sa nature, le poète qui est en lui se découvre, si l'on peut dire, davantage. Déjà il apparaissait auparavant chez M. Boylesve pour imposer à son observation un choix toujours élégant et discret des réalités. Le voici maintenant qui semble se manifester plus librement, car c'est presque autant un poème qu'un roman, ce *Mon Amour* qu'il nous donne aujourd'hui, dont les pages passionnées et chastes, douloureuses et émues, ont des cadences de strophes et marquent dans l'œuvre de M. René Boylesve un moment nouveau de grave, profonde et mystérieuse beauté.

1908.

LE CHEMIN DE TOLÈDE

C'est avec joie que beaucoup des très nombreux admirateurs de M. Maurice Barrès l'ont vu, avec sa belle étude sur Greco, reprendre le chemin de Tolède. Ce retour vers les « ferventes Espagnes », ainsi que disait la poétesse Marcelline Desbordes-Valmore, fait chanter dans nos mémoires de précieux souvenirs. Telles images brûlantes et passionnées que nous goûtions jadis dans *Un amateur d'âmes* reparaissent à nos yeux, telles cadences fébriles et brusques que nous aimions naguère dans *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* résonnent de nouveau à nos oreilles. Et nous voici émus d'une admiration rajeunie! L'auteur de *la Mort de Venise* et du *Voyage de Sparte* rentre ainsi dans l'un de ses domaines privilégiés. Tolède n'est-elle pas une des villes inspiratrices de M. Maurice Barrès ? Sur quel fond, mieux que sur l'âpre et sobre décor tolédan, se détache sa figure hautaine et tourmentée, sa figure, pour ainsi dire, à la Greco ?

Ce sentiment que j'indique et que nous sommes plusieurs à éprouver, il ne faudrait pas qu'on le

dénaturât, en lui attribuant un sens qu'il n'a point. Il n'implique aucune restriction à la belle et vaillante œuvre de M. Maurice Barrès, si forte et si intéressante en ses développements successifs. Tout au plus pourrait-on y voir une légère préférence pour certaines parties de cette œuvre, et encore, cette préférence aurait-elle des raisons dont les barrésistes les plus déterminés ne seraient nullement en droit de s'alarmer ou de se chagriner. N'a-t-elle pas, en effet, pour cause, l'attrait particulier que nous éprouvons toujours à retrouver dans un écrivain les attitudes initiales qui nous le rendirent cher, à le rejoindre au moment où ses qualités originelles étaient le plus à vif, avant qu'il les eût endiguées et maîtrisées ?

C'est donc ce genre de satisfaction que nous ressentons à la lecture d'un livre, comme cet essai sur Greco, que vient de publier M. Barrès. En effet, c'est aux années de jeunesse de M. Barrès que remontent les fréquentations tolédanes où il fit la connaissance du peintre étrange dont il nous donne aujourd'hui une biographie enrichie d'un admirable commentaire. L'ouvrage date donc, en son projet et peut-être en ses premières esquisses, d'une période relativement éloignée, mais il semble bien que ce ne soit que récemment que M. Barrès ait condensé, sous une forme définitive, les idées que lui suggéraient, durant ses longues stations dans

les églises et dans les couvents de Tolède, les tableaux du maître de *l'Enterrement du comte d'Orgaz*. Aussi, cette forme, d'une savante et sobre maîtrise, a-t-elle bénéficié des méthodes que s'est imposées M. Barrès, tout en conservant l'accent et le ton des ouvrages antérieurs auxquels celui-ci se rattache par son sujet qui nous ramène au temps où M. Maurice Barrès, pour fuir « l'œil des Barbares », promenait, en dilettante mélancolique et en touriste désenchanté, à travers les paysages d'Italie et d'Espagne, ses méditations romantiques et ses romanesques exaltations.

Certes, le Maurice Barrès d'aujourd'hui, en sa vigilance lorraine, en ses préoccupations nationales, en son classicisme traditionnel, nous est aussi cher qu'à qui que ce soit, pour le bel effort qu il nous donne à admirer en lui de bon ordre spirituel et de volonté sentimentale. Nous sommes aussi sensible, je le répète, que quiconque au travail de surveillance, de pondération auquel M. Barrès s'est astreint sur lui-même, à la discipline où il a plié ses dons natifs et ses aspirations naturelles. M. Barrès a infléchi le jet primitif de son esprit selon la courbe d'un bel arc. Il a choisi ses flèches et sa cible, et l'archer est toujours demeuré sûr de son geste.

Un pareil souci mérite une estime particulière et

constitue un noble exemple. Ne lui devons-nous pas toute la partie la plus récente de l'œuvre de M. Barrès dont nous eussions été privés si M. Barrès s'en était tenu, vis-à-vis de lui-même, à l'emploi de ses qualités les plus instinctives, s'il se fût contenté de tirer parti du magnifique don romantique qui était en lui et qui, peu à peu, savamment amalgamé avec d'autres éléments, a fini par constituer l'originalité si particulière d'un des écrivains les plus étonnants et les plus personnels de notre temps ?

Car M. Maurice Barrès, si nous le considérons sous son premier aspect littéraire, nous apparaît comme un des héritiers du romantisme, tant, certaines des principales marques de l'esprit romantique, nous les trouvons chez lui. Elles sont à l'origine de son talent et à la clé de ses premiers accords. Maurice Barrès, à ses débuts, en présente des signes indéniables. Le « moi » dont M. Barrès institue le culte raisonné est un « moi » romantique. Ne nous offre-t-il pas un mélange d'exaltation et de mélancolie tout à fait significatif ? M. Barrès est romantique par son goût pour les sentiments exceptionnels, par son dédain pour la vie vulgaire, par son besoin d'isolement, par sa recherche du rare et du passionné, par son mépris pour les réalités ordinaires. Il a l'âpre et fervent désir de leur échapper. Aussi, comme tous les romantiques, M. Barrès est-il curieux de pittoresque psychologi-

que, autant que de pittoresque local. Comme eux, le paradoxe l'attire, l'exotisme le tente. C'est l'époque où M. Barrès fréquente l'Espagne et l'Italie, en quête d'émotions sentimentales. Ces pays de « la volupté et de la mort » exercent sur lui leurs ardentes et mornes séductions. Venise, au milieu de ses lagunes, Tolède, sur son dur rocher, les palais mauresques de Grenade, les langoureux jardins de Lombardie, telles sont les images préférées de sa rêverie juvénile.

Outre ces affinités morales, je constate chez M. Barrès encore d'autres attaches romantiques. Les trois écrivains dont M. Barrès subit le plus profondément l'influence littéraire et artistique, l'influence formelle, je veux dire Chateaubriand, Stendhal et Michelet, sont tous trois, à divers degrés, imbus de romantisme. Or, M. Barrès leur doit beaucoup. Aussi bien que des façons de penser, ils lui imposèrent des moyens d'expression. La phrase de M. Barrès, dérive par sa sonorité de celle de Chateaubriand ; si elle a parfois une concision ironique à la Stendhal, reconnaissons-lui également des mouvements, des détentes à la Michelet. C'est bien à cette triple école que se forma le style de M. Barrès. Sur ce point, comme sur l'autre, le romantisme peut revendiquer M. Barrès, puisque, avant de devenir l'auteur de *Colette Baudoche*, M. Barrès fut celui d'*Un Amateur d'âmes*.

Comment M. Maurice Barrès, de romantique qu'il fut donc à son heure, en vint-il à se déromantiser? Ce serait là le sujet d'une étude fort curieuse, mais qui dépasserait les limites d'un simple article. Bornons-nous à constater cette déromantisation et à remarquer que M. Barrès est arrivé à substituer, peu à peu, à son idéal de jeunesse, une doctrine de maturité assez différente. Son « égotisme » a fait place à un sentiment plus large de la vie. Or, cette transformation eut plusieurs causes qu'il ne serait pas impossible de déterminer, mais dont l'une fut certainement que M. Barrès, tout romantique qu'il fût d'instinct et de tendances, avait dans l'esprit un goût d'analyse, un don de clairvoyance, un désir de logique qui contrebalançaient ses qualités de lyrisme aigu et de pittoresque ardent. Il en résulta que M. Barrès ne se contenta pas, comme il arrive souvent, de développer ses dons. Il les raisonna, les pesa, leur fit subir sa critique. Son pessimisme romantique, son égotisme élégant en furent assez vite relégués au second plan. Il lui fallait d'autres raisons de vivre que celles que lui avait fournies le « culte du Moi ».

M. Maurice Barrès a trouvé les siennes, comme chacun sait, dans une acceptation plus souple et

plus sympathique des réalités, dans la participation volontaire aux sentiments et aux aspirations de notre temps, et même jusque dans l'action. Les circonstances qui déterminèrent l'évolution de M. Barrès sont trop connues pour qu'il soit utile de les indiquer. Désormais, M. Barrès, délaissant ses domaines d'Espagne et d'Italie, s'implantait définitivement en terre lorraine. De par cet enracinement, l'art de M. Barrès adoptait un point de vue nouveau. Ses semences romantiques allaient demander nourriture au sol classique.

Ce classicisme de M. Barrès, il importerait assez de le bien définir. Disons, tout d'abord, et c'est ce que nous en pourrons dire de mieux, qu'il n'est nullement factice et systématique. Le classicisme de M. Barrès est un classicisme d'expérience et qui n'a rien de contraint ni d'improvisé. Il ne consiste ni en pastiche, ni en imitation. Il n'inclut aucune renonciation, s'accommode d'éléments divers qu'il subordonne les uns aux autres. M. Barrès ne s'est pas interrompu brusquement; il s'est continué en s'utilisant tout entier.

Cette constance vis-à-vis de lui-même a porté M. Barrès à ne rien abandonner de son œuvre. Au contraire, il fut toujours soucieux de maintenir la liaison entre les ouvrages qui la composent. Il s'est toujours montré résolu à ne sacrifier aucune de ses ressources. Ce souci est conforme à l'idée

que M. Barrès se fait du classicisme. Cette idée, je la trouve exprimée dans une des pages de l'éloquent adieu que M. Barrès adressa à Jean Moréas. Dans une des dernières conversations que M. Barrès eut avec le poète mourant, où ils causèrent « de ce qui leur tenait le plus au cœur, de littérature », Moréas dit à son ami : « Il n'y a pas de classiques ni de romantiques », et M. Barrès ajoute : « Je suis de son avis; je crois qu'un sentiment romantique, s'il est mené à un degré supérieur de culture, prend un caractère classique. » A mon tour, j'acquiescerai volontiers aux paroles de M. Barrès. Romantisme et classicisme ne sont pas inconciliables, mais ils ne se concilient pas sans lutte secrète. Il y faut de l'application et de la discipline. N'est-ce pas le spectacle d'un débat de tendances analogues, bien que d'un tout autre ordre, que M. Barrès a voulu nous montrer dans son *Greco* ?

Lorsque M. Maurice Barrès, en ses années romantiques, s'arrêtait longuement à contempler sur le mur de l'église de San Thome, à Tolède, *l'Enterrement du Comte d'Orgaz*, peint par le Greco, il était frappé par le caractère double de cette œuvre étrangement suggestive. En bas du tableau, vingt

seigneurs tolédans, la golile au cou, assistent avec de hautes mines revêches et graves à la mise au linceul du feu Comte, tandis qu'au-dessus d'eux le cadavre nu du défunt reçoit audience de la Cour céleste. Quel contraste entre ces deux scènes, entre la belle peinture réaliste d'en bas et l'étrange vision qui la domine ! Et cette discordance se retrouve en maintes autres œuvres du peintre. Elle est la caractéritique de son génie ; elle en constitue l'énigme.

Cette énigme, plusieurs critiques ont trouvé sa solution en déclarant que Le Greco était fou, ce qui est un moyen facile d'expliquer tout artiste difficile. Laissons-les dire et suivons M. Barrès quand il nous montre le Crétois Théotocopuli, ayant passé par les écoles de peinture de Venise et de Rome et façonné à leurs magnificences de couleurs, prenant soudain contact avec un milieu nouveau pour lui et qui devait bientôt le dominer entièrement au point qu'il devint, comme le dit M. Barrès, « le peintre le plus profond des âmes castillanes ».

Pour cela, nous voyons Le Greco se soumettre aux influences de Tolède, renoncer à ses pratiques d'art précédentes, transformer sa palette, se faire l'interprète de ce que l'âme espagnole d'alors avait en même temps de réaliste et de visionnaire et qu'il traduit avec une intensité d'intérêt, une sincérité de moyens qui prouvent combien fut forte l'influence subie.

Aussi fut-ce Le Greco que M. Barrès rencontra, lorsqu'il s'exerçait à saisir ce qu'il a appelé « le secret de Tolède ». Ce secret, que lui a révélé le vieux maître tolédan, M. Maurice Barrès l'a exprimé en des pages admirables que je n'aurai pas l'impertinence de résumer. Elles nous conduisent dans les rues, dans les églises, dans les couvents de l'antique cité où se superposent mystérieusement les civilisations successives qui l'imprègnent d'une si étrange atmosphère de volupté et de mysticisme. Mais, si elles nous apprennent, ces pages, l'énigme du Greco et le secret de Tolède, elles nous renseignent aussi sur celui par lequel M. Barrès s'impose à notre admiration. M. Maurice Barrès est, avant tout et par-dessus tout, un merveilleux artiste et un incomparable écrivain. Peu nous importe qu'il mette en œuvre des sentiments romantiques ou des sentiments classiques, puisque, des uns comme des autres, il tire des résonances aiguës et profondes qu'il sait fondre en une harmonie où la virtuosité n'est que la servante de l'inspiration.

1912.

L'HOMME QUI A CRU VOLER

Maintenant que nous voyons les dirigeables et les aéroplanes évoluer avec aisance au ciel conquis, il semble que nous puissions considérer comme enfin réalisé un des plus vieux désirs de l'humanité.

Depuis le légendaire et fabuleux Icare, l'homme a toujours souhaité le pouvoir de s'élever dans les airs et de s'y mouvoir librement. Aussi le problème aérien a-t-il, pendant des siècles, occupé les esprits les plus divers. Que d'appareils plus ou moins baroques, de machines plus ou moins bizarres furent inventés et calculés pour doter notre espèce terrestre de la prodigieuse faculté que nous refusait notre pesanteur et que nous interdisait notre nature! Que de plans, de projets, de devis et d'essais qui n'aboutirent à rien d'autre, sinon que l'expérimentateur de leur système se rompît le plus souvent les os ! Ainsi en fut-il jusqu'au jour où, de l'humble montgolfière, gonflée d'air chaud, naquit le ballon à gaz, dont des améliorations successives firent le précurseur encore infirme du merveilleux engin

que nous admirons aujourd'hui et qui promène où il veut son essor puissant, sûr et volontaire, si bien que celui qui le monte et participe à son exploit peut se croire doué miraculeusement du privilège des oiseaux.

Bien plus, ce n'est pas seulement, comme je le disais plus haut, un de plus vieux désirs humains qui est en voie de s'accomplir, c'est aussi un des rêves les plus fréquents de l'homme. Qui de nous n'a senti, dans son sommeil, son corps s'alléger soudain et ses membres perdre leur poids ordinaire? Parmi les illusions que crée en nous le rêve — et dont il nous laisse, au réveil, un souvenir si exact qu'elles en gardent une sorte de réalité secondaire, — celle qu'il nous est, tout à coup, permis de planer dans l'espace n'est-elle pas une des plus familières et des plus agréables ? Je me rappelle, pour ma part, avoir goûté plus d'une fois ce sport de dormeur et en avoir savouré les légères délices. D'ailleurs, cette sensation n'a rien de rare. Que de personnes ont dû, comme moi, l'éprouver. Elle fait partie de ce qu'on pourrait appeler les événements du sommeil, qui sont aussi bien une imitation déformée de notre existence quotidienne et normale que des exceptions illusoires à ses nécessités et à ses règles.

★

C'est ainsi que le nombre des gens qui « ont cru voler » doit être considérable, mais ce qui l'est moins, sans doute, est celui des gens qui « croient avoir volé ». J'en ai connu un de cette sorte, et la singularité de son cas, c'est qu'il n'avait eu recours, pour atteindre ce résultat, à aucun instrument d'aviation ni à aucun sortilège de magie. Ce n'était, on en conviendra facilement avec moi, ni un mécanicien, ni un sorcier, que Leconte de Lisle, et c'est cependant de ce grand poète qu'il s'agit, car c'est de lui que je tiens le récit que je vais rapporter. J'en ai noté le détail à l'époque où il me le fit, et je crois n'y avoir rien retranché ni rien ajouté.

La conversation où Leconte de Lisle me raconta ce fait curieux date du printemps 1893. J'étais allé le voir, un jeudi, vers la fin de la journée. Je trouvai l'illustre auteur des *Poèmes Barbares* dans son cabinet de travail du boulevard Saint-Michel. Il y avait là un de ses amis et le mien, mort depuis. On causa de divers sujets, et on en vint à celui du surnaturel. Leconte de Lisle était sur ce point nettement positiviste. Il ne croyait pas au miracle. Son interlocuteur le pressait. N'avait-il donc jamais été témoin d'un de ces faits extraordinaires qui attestent, dans la nature et dans nous-mêmes, la

présence de forces occultes et mystérieuses? Leconte de Lisle s'était tû ; il semblait embarrassé. Enfin, il laissa tomber son monocle. Eh bien ! oui, une fois il avait été le jouet d'un phénomène inexplicable et il allait nous le raconter.

Cela remontait à fort loin, et Leconte de Lisle ne pouvait préciser l'année, mais toutes les circonstances de l'événement étaient demeurées fort nettes dans sa mémoire. Donc, il dînait chez des amis qui habitaient rue de Rohan, au coin de la rue de Rivoli. Une fois sorti de table, on était passé au salon pour y terminer la soirée. Au bout d'un moment, la causerie tomba sur un poème que Leconte de Lisle avait publié, quelques semaines auparavant, dans une revue. L'une des personnes présentes, qui ne connaissait pas la pièce, pria le poète de la réciter. Il s'excusa sur sa mauvaise mémoire. Ce fut alors que le maître de la maison, voyant que la personne en question semblait dépitée de ce refus, fit remarquer à son hôte que la soirée était peu avancée, qu'il faisait beau — on était en été — et qu'il aurait parfaitement le temps, tout en fumant son cigare, d'aller jusque chez lui chercher la brochure pour donner ensuite lecture du poème.

Il fallait s'exécuter. Voilà donc Leconte de Lisle dans la rue, d'assez méchante humeur. Justement on venait de clore les grilles des guichets du Carrousel, que l'on fermait pour la nuit à cette époque. Ce contretemps obligeait Leconte de Lisle à faire un détour pour gagner la rue des Beaux-Arts, où il habitait alors. Au lieu de prendre le pont des Saints-Pères, il faudrait passer le pont des Arts. Sa contrariété augmentait.

Ce fut à ce moment que se produisit le phénomène demeuré pour lui inexplicable et mystérieux. Soudain, il sentit que ses semelles quittaient le sol du trottoir. Rapidement son corps s'élevait dans l'air, où il était transporté par une force inconnue et surnaturelle. Au-dessous de lui, il apercevait les palais du Louvre et des Tuileries, la Seine, puis son vol s'abaissait et il se trouvait rue des Beaux-Arts, devant la fenêtre ouverte de son appartement. Sur un coin de la table était le numéro de la revue...

Maintenant il était de nouveau sur le trottoir de la rue de Rohan, il remontait l'escalier de la maison, il ouvrait la porte du salon. A sa vue, il y eut une exclamation de surprise. Des voix se croisèrent : « Comment, déjà vous ? Vous n'êtes pas resté cinq minutes !... Vous n'êtes donc pas allé chercher la revue?... Mais si, la voilà, il la tient à la main !... » Le maître de la maison lui frappait amicalement

sur l'épaule : « Ah ! ces poètes, tous les mêmes, ils se font prier. Ah ! farceur, vous l'aviez sur vous, cette revue, et, à présent, vous allez nous lire vos vers ! »

Leconte de Lisle n'ajoutait pas s'il avait laissé ses amis croire à une pose de sa part, ou s'il leur avait avoué par quel étrange chemin il s'était rendu de la rue de Rohan à la rue des Beaux-Arts, et la singulière hallucination à laquelle il avait été en proie, hallucination où s'ajoutait, du reste, une preuve matérielle, par quoi elle dépasse la portée des phénomènes analogues et qui en ferait plutôt un cas de lévitation d'une espèce très particulière, mais rentrant en somme dans un ordre de prodiges naturels, scientifiquement observés, tels que M. Jules Bois nous en a décrit plus d'un dans son bel ouvrage sur *le Miracle moderne*. Je ne sais, mais ce que je puis affirmer, c'est l'entière bonne foi du grand poète.

Je dois dire qu'il ne semblait pas avoir conservé un très agréable souvenir de son exploit icarien. Il en parlait avec un certain malaise et ne paraissait pas souhaiter que se renouvelât en lui cette faculté exceptionnelle. Que sa muse eût des ailes était tout ce qu'il désirait, et il n'en convoitait pas autant pour lui-même !

Un temps viendra, bientôt néanmoins où il faudra bien se conformer à l'usage commun. Ce qui, longtemps, fut un rêve deviendra une réalité. Chacun alors aura son *dirigeable* comme il possède actuellement son auto ou sa bicyclette, et l'on se croisera par les routes aériennes comme on se croise aujourd'hui sur les chemins terrestres, avec les mêmes plaisirs et avec les mêmes dangers.

LITTÉRATURE PATIBULAIRE

Je ne sais trop si nous verrons, de notre vivant, s'établir en France le régime du communisme ou si cette expérience sera réservée à nos arrière-neveux, mais il est certain que, quoi qu'il en doive être un jour, le sentiment de la propriété conserve encore parmi nous une faveur considérable. Elle a pour partisans, cette propriété depuis si longtemps menacée, tous ceux qui possèdent. S'il n'y a en cela rien que de naturel, ce qui peut paraître plus surprenant c'est qu'elle jouisse, au regard de ceux qui ne possèdent point, d'un attrait également indéniable.

Est-il besoin d'autre preuve de ce que j'avance, que la merveilleuse ingéniosité dont font montre certains de nos concitoyens pour acquérir le bien d'autrui et que la diligence qu'ils mettent à se l'approprier? Ils sacrifient à ce but leur temps et leur repos. Ils y aventurent leur liberté. Ils y risquent leur vie même. Ils exercent toute leur intelligence à trouver des moyens de s'emparer de ce qui appartient à d'autres. Pour y parvenir, ils inventent des

procédés, des stratagèmes. Ils combinent des expédients, quelquefois admirables, mais toujours dangereux pour leur sécurité. Ils en poursuivent l'exécution avec une hardiesse et une dextérité étonnantes. Leur imagination est constamment tendue vers la solution pratique du problème qu'ils ont entrepris de résoudre et dont aucune des difficultés ne les décourage ni ne les rebute.

Pour arriver à leurs fins, ces amateurs de propriété ne reculent pas plus devant l'escroquerie sournoise que devant le vol à main ouverte. Autour de la proie tentante et convoitée, ils rôdent, se concertent, s'évertuent. Tantôt ils agissent seuls, tantôt ils s'associent et se groupent. Les uns ne se fient qu'à eux-mêmes; les autres mettent en commun leur industrie et leurs ressources. Chacun a sa méthode pour couper une bourse ou pour forcer un coffre. Chacun y apporte ses talents personnels et y applique ses perfectionnements particuliers. Ils s'y montrent, les uns serviles, les autres originaux. A eux tous, ils forment un monde spécial qui a, comme tous les mondes, ses médiocres et ses heureux, ses ratés et ses héros.

Ainsi que toute action humaine, le vol peut donner la célébrité. Il y a des voleurs fameux. Ceux-là connaissent les douceurs de la renommée. Si tant de leurs humbles confrères, dont les exploits ne figurent qu'un instant aux faits-divers des journaux

ou aux colonnes des gazettes judiciaires, ne retiennent guère l'attention du public, eux, les grands voleurs, ont les honneurs de la première page et conservent une place dans la mémoire des hommes. Les magazines reproduisent leurs portraits et commentent leurs actions. Bien plus, leur heure d'actualité passée, ils entrent dans la biographie universelle et y peuvent tranquillement défier l'oubli.

Si je n'ai jamais lu, à mon grand regret, les *Vies des Gentilshommes de Grand Chemin,* que publia, à Londres, en 1719, le capitaine Alexandre Smith, non plus que l'*Histoire générale des plus fameux voleurs*, que mit au jour l'Anglais Johnson, il m'arrive parfois, lorsque je me sens en goût de ce que l'on pourrait appeler la « Littérature patibulaire », de feuilleter *l'Art de voler ses maîtres* de Swift, ou les aventures de cette géniale *Moll Flanders*, dont Daniel de Foë rédigea les confessions, si admirablement traduites en français par le regretté Marcel Schwob. Mais il est aussi un autre ouvrage du même genre que je me permets de recommander aux curieux, c'est un livre intitulé : *The Book of Scoundrels*, ce qui veut dire à peu près : le Livre des Scélérats. J'en possède un exemplaire. C'est un volume in-octavo, relié en basane

noire. Le titre y est surmonté d'une potence élégamment dessinée. L'auteur, M. Charles Whibley, est un écrivain de grand talent, un érudit et un ironiste. Aussi nous expose-t-il, d'un style sobre et concis, les vies de dix-sept voleurs ou scélérats de marque, tels que, par exemple, le capitaine Hild, Jonathan Wild, Ralph Buscœ, Gilderoy, Thomas Pureney, Jack Sheppard ou Deacon Brodie!

De chacun de ces dangereux et pittoresques personnages, M. Whibley nous trace un portrait très vivant et nous résume en quelques pages substantielles les principales actions. Avec un sérieux parfait, il accomplit ses devoirs de biographe. Il est impartial et renseigné. Mais il ne se plaît pas seulement à nous faire connaître ses héros, il nous aide à juger des qualités qu'ils ont déployées en leurs difficiles travaux. C'est pourquoi il prend soin d'accoupler ses notices et de les faire suivre de parallèles, à la façon de Plutarque, parallèles ingénieux où il s'attache à faire ressortir les différences de caractères et de méthodes de ces divers conquérants du bien d'autrui. Ce n'est point certes qu'il ne les blâme d'avoir adopté un métier que réprouve la morale, même la plus indulgente, mais il entend qu'on reconnaisse, une fois ce désaveu bien établi, les mérites techniques de ces ouvriers du grand chemin. Dans le vol, il y a la manière, et M. Whibley est fort sensible à la manière. Celle

surtout dont ces messieurs se comportent sur le gibet l'intéresse au plus haut point. C'est là, pour lui, l'instant culminant de leur carrière, et, pour ceux qui savent bien mourir, M. Whibley ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine estime. Il leur en fait une vertu professionnelle. Il les admire presque et, au fond, il est d'avis que, s'il importe de faire justice des voleurs, il est, après tout, juste aussi de la leur rendre !

C'est à ce sentiment qu'a obéi M. Frantz Funck-Brentano en nous donnant un très intéressant et très complet ouvrage sur le célèbre Mandrin, dont le nom, avec celui de Cartouche, est demeuré légendaire. Cartouche et Mandrin sont restés unis en une même gloire, mais il se trouve qu'en les accouplant ainsi l'un à l'autre dans son souvenir la postérité a fait tort à l'un des deux. Mandrin a fort à perdre en la compagnie où on le met d'ordinaire. C'est ce que nous montre M. Funck-Brentano, en nous exposant, en leurs détails les plus exacts et les plus circonstanciés, la vie et le rôle du fameux contrebandier.

En effet, si Louis-Dominique Cartouche fut simplement un voleur, Louis Mandrin fut, lui, tout bonnement un contrebandier, et même se pare-t-il

pompeusement du titre de « Capitaine général des contrebandiers de France ». Mandrin, donc, ne vole pas, il fraude. C'est à proprement parler un « *margandier* », selon le terme par lequel on désignait jadis les hardis compagnons qui faisaient passer la frontière aux marchandises prohibées.

Ce fut à ces pratiques, illicites, il est vrai, mais plus commerciales que spoliatrices, que s'adonna Mandrin. Il ne s'en prenait ni aux personnes, ni aux biens des particuliers. Il ne vidait ni leurs poches, ni leur coffre, et ce qu'il en tirait ne lui venait que de la bonne volonté publique. Il offrait aux gens, en échange de leurs écus, du tabac à meilleur compte, des étoffes à un prix raisonnable et des horlogeries avantageuses. Bien plus, pour rendre ce service, il affrontait mille peines, s'exposait aux incommodités des saisons. Avec de lourdes charges, à travers des routes difficiles, il parcourait le pays pour étaler sur les marchés sa pacotille tentante quoique frauduleuse. Son trafic exigeait de l'audace, de l'adresse, de la ruse, du sang-froid. Il lui fallait combiner ses expéditions et les mener à bien parmi toutes sortes d'embûches où il ne risquait, s'il était pris, rien moins que la roue, et, à chaque détour, l'embuscade des soldats du Roi ou des employés des Fermes.

L'employé des Fermes, le « gâpian », ainsi qu'on le nommait, était l'ennemi juré du « margandier ».

Au guet, à chaque passage de la frontière, le gâpian surveillait l'introduction de la contrebande. Il représentait la puissance tyrannique, et alors détestée, des Fermes Générales. C'était contre les Fermes que Mandrin se mettait en campagne et, ce faisant, il ne croyait pas déplaire au Roi. Le Roi ne pouvait trouver mauvais qu'on en fît voir de dures à la trop rigoureuse Compagnie dont les abus augmentaient la souffrance du peuple. En pensant ainsi, Mandrin était d'accord avec le sentiment populaire et c'est ce qui explique ses étonnantes randonnées en pays de France, telles que M. Funck-Brentano nous les conte, et qui menèrent six fois la bande, avec ses ballots, ses porteurs, ses cavaliers en armes, des frontières de Suisse et de Savoie, jusqu'au Puy-en-Velay et jusqu'à Mende-en-Languedoc, déjouant, grâce à la connivence tacite des populations, la poursuite aussi bien des argoulets de La Morlière que celles des chasseurs de Fischer, jusqu'au jour où, enlevé par un coup de main sur le territoire savoyard, Mandrin fut conduit à Valence pour y être jugé, et roué vif par sentence du tribunal qui y siégeait.

Ainsi finit, en effet, la « carrière » du fameux margandier, carrière violente, certes, et répréhensible, car de telles expéditions ne se font pas sans quelque rudesse et sans quelques excès. Mais il faut avouer néanmoins que Mandrin les conduisit

avec une audace et une habileté remarquables et qu'il s'y conduisit avec autant de modération que le comportait l'exercice d'un métier un peu exceptionnel et qui a des nécessités. De même, faut-il reconnaître que Mandrin y apporta un certain comique et un esprit de plaisanterie non sans verve.

N'était-ce point tout de même, un assez bon tour que, dans les villes où il entrait, le mousquet au poing, le pistolet à l'arçon, et le chapeau galonné en tête, de forcer les « Entreposeurs de tabac » à lui acheter le sien et de leur fournir quittance en due forme du prix qu'on lui comptait, de telle sorte qu'il faisait ainsi, des fonctionnaires du fisc, les meilleurs clients de sa contrebande ? Aussi, se peut-on demander, en fermant le livre où M. Funck-Brentano a évoqué si curieusement cette curieuse figure si, né en d'autres temps et placé dans d'autres circonstances, Mandrin n'eût pas trouvé un meilleur emploi à ses qualités de bravoure, d'audace et d'ironie, et ne semble-t-il pas un peu que, comme ce cheval pommelé qu'il montait en ses « campagnes » pour dérouter les gâpians, son destin tragique et malencontreux ait été, si l'on ose dire, ferré à rebours !

1908.

« SOUS LE MANTEAU VÉNITIEN »

C'est au son des cloches du Campanile relevé, dans quelque vieux et beau palais de Venise, à l'heure où le crépuscule rend plus mystérieux encore l'inextricable labyrinthe des « rii » et des « calli » de la ville mystérieuse, qu'il faudrait lire ce charmant petit livre qui, sous sa discrète couverture de papier gris, nous offre, en un délicat parfum de passé, quelques images et quelques figures de l'ancienne vie vénitienne, telle qu'on la vivait aux dernières années de la Sérénissime République.

L'auteur de ces pages amusantes et subtiles, intitulées : *Sous le manteau vénitien*, le prince Frédéric de Hohenlohe-Waldembourg nous a donné déjà, en trois brefs volumes de « notes » et « d'impressions », l'occasion d'apprécier sa parfaite connaissance de la Cité marine. Vénitien de cœur et d'esprit, fixé depuis longtemps à Venise, le prince Frédéric de Hohenlohe en sait tous les secrets. Il la possède en son détail le plus minutieux et en ses replis les plus cachés, en ses heures les plus

éclatantes et les plus nuancées, en ses couleurs les plus vives et les plus amorties. Il en a subi tous les charmes, il en a analysé tous les attraits. Il est le spectateur toujours émerveillé de ses enchantements d'architecture et de lumière aussi bien que le familier attentif de sa vie passée.

De ce passé, le prince Frédéric de Hohenlohe a réuni avec amour maintes reliques et maints vestiges, surtout ceux de l'époque qui lui est particulièrement chère, de ces suprêmes années d'élégance et de liberté où Venise, déjà déchue, mais plus séduisante encore, raffinait ses dernières grâces et ses dernières délicatesses. C'est de ces souvenirs d'autrefois qu'est parée cette « Casetta Rossa » où habite le prince de Hohenlohe et dont les passants du Grand Canal connaissent bien la rouge façade en retrait, au fond de son petit jardin tout fleuri de glycines et qui mire dans l'eau la balustrade de sa terrasse.

Là, une fois le seuil franchi, on peut se croire l'hôte de quelque patricien de jadis. Toute modernité est soigneusement bannie de la délicieuse demeure que s'est créée le prince Frédéric de Hohenlohe. Rien ne dépare l'ensemble de ce charmant décor, coquet et suranné. Aux murs, des toiles de Guardi ou de Longhi offrent à la vue des scènes de la vie vénitienne, et les personnages des tableaux, s'ils descendaient de leurs cadres,

retrouveraient autour deux les meubles, les objets, et jusqu'aux moindres brimborions qui leur furent familiers. Et même, leur prendrait-il fantaisie d'aller faire un tour sur le Piazzetta ou sous les arcades des Procuraties, ils n'auraient qu'à décrocher aux patères du vestibule un de ces amples manteaux qui y sont appendus, et qui composaient, avec le tricorne et le masque de carton blanc, le costume légendaire de l'ancienne Venise!

C'est de ce costume, dont on disait de qui le portait qu'il était en « tabaro et baüta », que nous entretient, tout d'abord, le prince Frédéric de Hohenlohe. Formé d'une large houppelande généralement noire, il se complétait d'une sorte de capuchon en soie, également. Sur ce capuchon ou « baüta » on posait le tricorne qui retenait le masque de carton traditionnel. Cet habillement, désigné souvent par le nom de « masque national », jouissait de privilèges spéciaux.

Le principal était que l'usage n'en était pas limité, comme celui des autres masques de Carnaval, du lendemain de l'Epiphanie au premier jour de Carême. Les « manteau et baüta » étaient autorisés à se montrer dès la fête de saint Etienne, le lendemain de Noël, ensuite, après la fête de l'Ascension,

pour une huitaine, puis pour une quinzaine de jours tant que durait la foire instituée en souvenir de la libération de la Dalmatie ; encore à partir du premier dimanche d'octobre jusqu'au commencement de l'Avent et enfin à l'occasion de toute fête nationale. Ainsi, pendant environ six mois de l'année, les Vénitiens pouvaient se promener « incognito » sous ce commode et discret attirail qui partout recevait un accueil particulièrement bienveillant.

En effet, tous les palais s'ouvraient aux porteurs de « baüte », même le Palais Ducal, tandis que les autres masques ne pouvaient qu'en traverser la cour. Les « baüte » y entraient librement et étaient admises en présence du Doge. Un certain nombre de places leur étaient réservées aux festins ducaux, ce qui était, ainsi que le remarque M. de Hohenlohe, une façon « d'assurer aux inférieurs un traitement de pair à pair auquel autrement ils n'auraient pu prétendre et que par conséquent ils appréciaient hautement ». Sous la « baüta », titre et rang étaient abolis, même à face découverte. On ne saluait plus M. le comte, M. le marquis, l'Excellence, le Procurateur que par l'appellatif « masque ». « Maschera ti saluto. » Il en résultait que le Doge lui-même, ainsi que les grands dignitaires, profitaient de ce costume pour circuler librement par la ville, le tricorne ne s'enlevant de la tête sous aucun prétexte, à aucune fête, à

aucun théâtre, devant aucun personnage quel qu'il fût.

Ce traitement de faveur accordé à la « baüta » avait du reste ses raisons d'être. Lui octroyait-on simplement ces libertés et ces privilèges pour mettre à leur aise les graves magistrats, les pompeux sénateurs et pour donner au peuple le plaisir de pouvoir impunément les coudoyer? M. de Hohenlohe voit dans la condescendance du gouvernement de Venise pour le « masque national » des motifs politiques, surtout à l'époque qui précéda la Révolution française, où le port de la « baüta » fut imposé par une loi à la noblesse vénitienne.

Durant cette période, en effet, les « idées françaises » avaient commencé à pénétrer à Venise avec les théories des Encyclopédistes. Elles y étaient accueillies avec empressement. Or, le gouvernement conservateur craignait et empêchait leur importation autant que possible, se rendant bien compte de l'effet funeste de cette propagande. Il la combattait de toute sa force, jusqu'à proscrire non seulement les écrits des philosophes, mais aussi l'habillement à la française. On peut donc supposer que les inquisiteurs, ne pouvant parvenir à abolir ces modes subversives, aient pensé les cacher en obligeant la noblesse à l'usage de la « baüta » traditionnelle.

L'observation de ces prescriptions n'allait pas,

naturellement, sans quelques résistances. Au théâtre, par exemple, où la « baüta » était obligatoire, les dames et les gentilshommes usaient de divers stratagèmes, comme de la porter « alla forestiera », c'est-à-dire, suivant l'exemple donné par des étrangères, d'en rabattre le capuchon sur les épaules, ce qui valait aux délinquants et aux délinquantes des arrêts à domicile.

Bien plus, la « baüta », en certains cas, obligatoire, en d'autres, privilégiée, était promue, en des occasions prévues, au rôle de costume officiel et cela dans les rapports entre les Ministres étrangers et les Patriciens. On sait combien la prudence du gouvernement rendait ces rapports difficiles. Dans certaines circonstances cependant, lorsqu'une entrevue de ce genre devenait nécessaire, elle devait avoir lieu en « manteau et masque ». De même, pour l'élection du doge, les diplomates étaient invités à adopter le tricorne et le loup. Ainsi, des plus hauts personnages jusqu'à la plèbe la plus infime, le port de la « baüta » était universel à Venise. Les prêtres, les moines, les religieuses, aussi bien que les courtisans et les ruffians, en usaient également. Ce fut sous ce costume que l'empereur Joseph II et que les comtes du Nord se promenèrent par la ville, et l'on vit le nonce du Pape lui-même recourir à cet énigmatique attirail de noir et de blanc qui assurait l'incognito le

plus complet à qui en endossait l'inviolable mystère. Car, ainsi que le constataient, en 1773, les sieurs de Rogissard et H*** en leurs *Délices de l'Italie* : « A Venise, le masque est sacré. »

C'est quelques-unes de ces silhouettes masquées qu'évoque, dans son délicat et spirituel volume, le prince Frédéric de Hohenlohe. Il nous y montre dans « une idylle entre Dilettanti » de curieuses figures d'autrefois. Avec lui, nous pénétrons dans les salles de jeu du Ridotto où la grande nouvelle du jour est le mariage célébré entre le noble Alvise Venier et la signora Teresa Ventura, mariage qui unissait le représentant d'une des plus illustres familles vénitiennes à la fille d'un charretier de Vicence.

Douée d'une voix admirable et d'étonnantes dispositions musicales aussi bien que d'un charmant visage, Teresa Ventura Venier fut célèbre par ses talents qui lui attirèrent de nombreux admirateurs, parmi lesquels ce singulier comte Pepoli, dont M. de Hohenlohe nous trace un si amusant portrait et qui, à la fois poète, danseur, musicien, cavalier, saltimbanque, escrimeur et rameur émérite, avait la manie de se travestir en arlequin et, au sortir du

Conseil, parcourait la ville en faisant toutes sortes de bouffonneries...

Malheureusement, l'idylle entre ce fou et cette charmeresse ne dura pas longtemps, car une cruelle maladie enleva Teresa « en la fleur de sa gloire ». Pepoli pour se consoler s'adonna plus activement à la littérature. Sa fertilité fut inépuisable. Il avait fondé, pour imprimer ses œuvres, une typographie qui portait son nom, et, pour les vendre, il avait ouvert deux boutiques dans la Merceria dell' Orologio, à l'enseigne de Pégase.

J'avoue que je n'ai pas lu les ouvrages du comte Pepoli, mais la figure de cet original revit plaisamment sous le crayon du prince Frédéric de Hohenlohe, qui sait mieux que personne les mélancoliques ou gais fantômes qui errent encore en « tabaro et baüta » à travers le dédale de la Ville enchantée.

1912

UN HOMME D'ORDRE

Je n'entends jamais parler, je l'avoue, sans quelque appréhension, des projets d'embellissement de Paris. Nous savons trop en quoi ils consistent d'ordinaire pour ne pas éprouver une secrète terreur du résultat qu'ils ne manquent guère d'avoir. Embellir Paris, cela signifie, le plus souvent, y détruire les derniers vestiges de pittoresque qui y subsistent, et même devons-nous nous féliciter quand le zèle des embellisseurs se contente de prolonger des rues, d'ouvrir des avenues, de pratiquer ce que l'on nomme des « percées », de créer ce que l'on appelle des « artères ». Il n'y a encore là que demi-mal. L'embellissement par destruction est moins redoutable que l'embellissement par construction.

Certes, je ne veux pas dire que nos architectes d'aujourd'hui manquent de science et de talent. Il y a parmi eux de très habiles gens et qui connaissent leur métier, mais l'époque ne leur est pas favorable. La grande architecture publique et monumentale n'est plus, pour l'instant, qu'un souvenir. Rési-

gnons-nous à cet état de choses et n'en rendons point nos architectes par trop responsables. Mais, au moins, que nos édiles ne leur donnent pas l'occasion d'aviver nos regrets. L'ère des cathédrales est close aussi bien que celle des palais et des châteaux. Bornons-nous à conserver ces reliques magnifiques, superbes ou charmantes, d'un art qui maintenant manque à la France et qu'elle retrouvera peut-être un jour. En attendant, tenons-nous sur la réserve et réduisons l'équerre à de plus humbles travaux de plaisance et d'utilité !

Si l'art de bâtir est, en France, dans une évidente décadence, celui de planter n'est pas dans un état beaucoup plus prospère. Je ne crois pas, pourtant, que les Français d'à présent soient insensibles à l'agrément des jardins, encore qu'à Paris, pour des raisons économiques, ce charmant luxe diminue de jour en jour. Malgré cela, le jardin est toujours en honneur chez nous et certaines initiatives privées en sont la preuve ; mais constatons aussi que, depuis cent ans, de même que les architectes auxquels ils sont apparentés, les jardiniers n'ont produit aucun ouvrage public considérable. A Paris, par exemple, on ne peut compter comme preuve valable de leur activité les parterres étriqués du

Trocadéro, l'aménagement banal du bois de Boulogne, le désordre prétentieux des Buttes-Chaumont ou les pelouses suburbaines du Parc Montsouris. Heureusement que Paris conserve encore de quoi nous montrer ce que fut l'art des jardins à la belle et grande époque, en son Luxembourg et en ses Tuileries. Mais c'est à Versailles qu'il faut aller pour saluer en toute sa beauté le noble spectacle qu'est, pour les yeux et pour l'esprit, un jardin à la française !

Celui-là est un ensemble incomparable de perspectives composées, d'ombrages et de parterres, d'allées et de ronds-points, d'eaux plates ou jaillissantes. Avec ses statues, ses fleurs et ses fontaines, que commande l'admirable Palais dont il est la parure, il présente le type accompli de ces jardins français que M. Lucien Corpechot, dans le beau livre qu'il leur a consacré, appelle fort justement : « Les jardins de l'intelligence. » Par eux, nous pouvons comprendre pleinement ce que fut, en France, l'art du jardin, à son apogée classique. Ils sont le témoignage d'une de nos aspirations nationales et l'une de ses plus parfaites réalisations.

C'est dans le jardin à la française tel que le conçut et l'exécuta à Versailles, aussi bien qu'en maints autres lieux, le grand André Le Nôtre, que s'exprime un des sentiments les plus person-

nels et les plus caractéristiques de notre race, je veux dire le goût de la mesure dans la grandeur, de l'ordre dans la hardiesse, de la perfection et de l'unité. Le jardin de Le Nôtre est donc la domination de l'intelligence sur la sensibilité, le triomphe de l'intelligible. Il a un sens en même temps qu'une beauté. Et c'est pourquoi le livre où M. Lucien Corpechot étudie son histoire et sa technique n'est pas tant un livre de pittoresque et de renseignement qu'un livre de philosophie.

Car cet ensemble merveilleux qu'est un jardin comme Versailles n'a pas seulement pour but ce « plaisir des yeux », dont parlait Fénelon, ce plaisir que la nature suffit à nous procurer avec des horizons, des ombrages, des fleurs et des eaux. Certes, c'est bien à ces éléments indispensables que recourt le jardinier, mais il leur demande de satisfaire l'esprit en même temps que le regard. Il leur ordonne de répondre à notre besoin de symétrie et de régularité. Un jardin doit être favorable non pas uniquement aux hasards de la rêverie, mais propice également à l'activité méthodique de la pensée. Il doit donner des idées de grandeur, de dignité et de raison. La nature utilisée et conduite doit inspirer à l'homme le sentiment de sa supériorité volontaire, de sa puissance ordonnatrice. C'est en cela qu'un jardin composé selon ces principes, par ce qu'il a d'intelligible, de noble, de

mesuré, peut être qualifié de classique à l'égal d'une tragédie de Racine ou d'une période de Bossuet. Tout s'y subordonne à un plan prémédité, tout y concorde à un but unique qu'il nous propose et auquel il nous oblige harmonieusement.

La création par Le Nôtre du jardin à la française ne fut pas spontanée, mais due à un heureux mélange de tradition et de génie. Je n'essaierai pas de résumer, même brièvement, par quelles transformations l'art des jardins aboutit à la conception toute intellectuelle de Le Nôtre, et il me semble préférable de renvoyer le lecteur, sur tous ces points, à l'excellent ouvrage de M. Lucien Corpechot et aux chapitres élégants et substantiels où il nous montre ce que fut, chez divers peuples de divers époques, le jeu magnifique et charmant qui consiste à disposer les arbres, les fleurs et les eaux en vue d'une satisfaction esthétique, aussi bien en Perse qu'à Rome ou à Byzance. Il nous mène ainsi, en passant par les préaux et les courtils de notre moyen-âge, jusqu'au temps de la Renaissance et à l'influence italienne qu'elle subit et qui faillit être néfaste à la tradition de discipline dont nos jardiniers français du quinzième siècle avaient établi les premiers éléments.

Le goût italien, imbu de maniérisme et de bizarrerie, apportait avec lui une recherche dangereuse de la singularité, mais heureusement cette tendance trouva un contrepoids dans les doctrines déjà clairvoyantes des prédécesseurs d'André Le Nôtre, les Claude Mollet, les Boyceau. Le terrain, si l'on peut dire, était préparé. Il ne manquait que des circonstances favorables pour y élever le bel édifice de logique et d'unité dont Le Nôtre détermina, avec une fermeté admirable, les proportions et le caractère.

Ce fut à Vaux que Le Nôtre exerça pour la première fois son génie sur un théâtre digne de lui. Les jardins de Vaux tiennent dans l'œuvre de Le Nôtre une place importante, encore qu'il y apparaisse, jusqu'à un certain point, tributaire de ses devanciers. Il s'applique moins à innover qu'à porter à leur perfection des pratiques en cours. Ce qu'il cherche surtout à Vaux c'est l'unité. De plus, Le Nôtre fait preuve, en cette première expérience, de ses merveilleuses aptitudes à vaincre les difficultés. Il donne la mesure de ses talents, c'est à Versailles qu'il donnera celle de son génie.

Il en fallait pour surmonter les obstacles accumulés comme à plaisir devant l'entreprise gigantesque où Le Nôtre se hasardait, mais, dans cette entreprise, il avait un allié puissant en la personne du Roi. Louis XIV aimait son jardinier et croyait en

lui. Les conceptions de Le Nôtre avaient quelque chose de royal, de là leur attrait pour l'esprit du monarque. Aussi, entre Louis XIV et Le Nôtre, l'accord fut-il parfait. L'harmonie qui en naquit est des plus nobles qu'on puisse rêver. Nous en sentons encore toute la grandeur lorsque, du parterre d'eau, nous considérons l'étendue de ces jardins de Versailles, où tout est ordre et magnificence. Nous subissons leur grave enchantement. Ils sont vraiment : *les Jardins de l'Intelligence*. C'est le titre que M. Lucien Corpechot a donné à son livre éloquent et sévère, où la forme s'adapte à la pensée et où la phrase a, comme dit M. Maurice Barrès, à qui l'ouvrage est dédié, des « cadences ». Il en fallait pour célébrer dignement celui qui fut l'Orphée de ce concert de lignes, d'ombrages et d'eaux.

Une des parties, et non la moins intéressante, du volume de M. Corpechot est celle où il nous conte la vie de l'Enchanteur. Elle mérite d'être méditée, car elle nous montre en Le Nôtre un beau naturel, soutenu par une forte tradition, ce qui est tout le secret de son génie. Les Le Nôtre furent jardiniers de père en fils. L'aïeul, Pierre, le fut de Marie de Médicis. Le père, Jean, du roi Louis XIII pour son jardin des Tuileries. Ce fut là que le jeune André

fit son apprentissage. Néanmoins, très doué pour le dessin et l'architecture, il ne vint pas tout de suite au métier de famille. Auparavant, il fréquenta l'atelier de Simon Vouet et peut-être celui de François Mansart ; mais tout le ramenait à la bêche et au cordeau. Aussi le voyons-nous, en 1637, obtenir la survivance de la charge paternelle. Il a renoncé à ses premières ambitions, mais son séjour aux ateliers ne lui aura pas été inutile, car, en 1643, la reine Anne d'Autriche le nomme « dessinateur des plans et parterres de tous les jardins ». C'était le premier échelon. « Le Nôtre, comme le constate M. Corpechot, sort de la condition de ses ancêtres, se fixe dans une profession dont il entrevoit la beauté et trouve l'emploi de son génie. » Trois années auparavant, il s'était marié. Il avait, à cette date, vingt-sept ans.

Il en avait quatre-vingts quand, en 1693, il se démit de ses charges, et quatre-vingt-sept en 1700, lorsqu'il mourut. Il avait régné soixante ans sur les jardins de France, car c'était une royauté qu'il avait exercée durant cette longue période. Dans ses états, Le Nôtre avait établi l'ordre et la discipline, la logique et l'unité. Il avait été, pendant plus d'un demi-siècle, le grand régulateur de la nature. Il avait commandé aux terrains, aux arbres et aux eaux, leur avait fait signifier de l'intelligible et leur avait imposé une rigoureuse éloquence. D'accord

avec l'esprit de son temps, il en avait obtenu l'estime et la considération.

Le Roi avait accordé à Le Nôtre des distinctions méritées. Il l'avait fait chevalier de Saint-Michel et l'avait anobli. Le Nôtre portait dans ses armoiries trois limaçons. Il possédait assez de biens et un logis aux Tuileries, situé devant le pavillon de Marsan. Il jouissait d'un jardin particulier. Sa maison était pourvue de bons meubles. Il avait formé une excellente galerie de tableaux, dont quelques-uns figurent actuellement au musée du Louvre, de même qu'un sarcophage égyptien qui lui appartint, car il prisait les objets rares et curieux. Il recherchait les coquillages et les papillons. J'aime ce goût. Il prouve que Le Nôtre n'était pas insensible aux caprices de la nature, à la délicatesse des couleurs et à la bizarrerie des formes, et que, chez lui, le triomphe de l'intelligence n'avait pas détruit les finesses de la sensibilité. Je mettrais volontiers ces papillons et ces coquillages en attribut au pied du beau portrait que nous a dessiné M. Lucien Corpechot de cet homme admirable et singulier, dont le nom même semble dire combien il fut l'expression profonde d'un sentiment qui nous est propre.

MON GRAND-PÈRE

C'est un souvenir d'enfance, et bien lointain, mais qui est demeuré, dans ma mémoire, d'une extrême précision. Je devais avoir huit ans et nous étions venus passer l'été dans une maison de campagne qui appartenait à un de mes oncles. Cette maison était bâtie à l'extrémité d'un petit village dont elle était, de beaucoup, l'habitation la plus considérable, ce qui lui valait dans le pays la qualification de château que lui méritaient également, plus que son importance et son ancienneté relatives, sa situation à l'écart et l'assez vaste enclos qui en dépendait. Cet enclos se composait d'un double potager, dont l'un en terrasses, d'un jardin d'agrément et d'un bois limité par le cours de la rivière et par un canal privé que cette rivière alimentait. Jadis, ce qu'on appelait le bois avait été un parc à l'anglaise. On distinguait encore vaguement dans les fourrés des traces de vallonnements. On disait même qu'à un endroit que l'on montrait s'était élevé autrefois un kiosque et un pont chinois, mais le dessin du parc avait disparu ; il ne restait plus

rien du kiosque et le pont chinois avait été remplacé par une passerelle rustique qu'il m'était expressément défendu de franchir seul, de même qu'il m'était recommandé de ne pas m'approcher sans surveillance de la rivière et du canal, ni des bassins superposés du potager, bien tentants cependant par la présence des grenouilles qui y montraient leur nez à fleur d'eau, parmi les lentilles vertes des conferves.

Malgré ces défenses, cette maison, ces jardins et ce bois étaient pour moi un séjour délicieux. J'étais fort gâté par les cousins, cousines, oncles, tantes qui se trouvaient là réunis. Grâce à leur complaisance, je m'amusais fort. Il y avait toujours quelqu'un d'entre eux disposé à me mener faire un tour dans le bois, ou manger des groseilles au groseillier. En passant, on s'arrêtait auprès du bassin aux grenouilles. Personne ne me refusait, de temps à autre, de m'accompagner à la pêche, et j'étais extrêmement fier de retirer, au crochet de mon hameçon, un goujon de la rivière ou une perche du canal.

Tout le monde s'intéressait à mes jeux, mais chacun avait sa spécialité. Je n'aimais vraiment jouer aux boules qu'avec celui-ci et faire des trous dans la terre qu'avec celui-là. Tel autre avait mes préférences pour la pêche ; mais, pour traverser la passerelle rustique qui était au bout du bois, je n'avais confiance que dans une de mes tantes. Jamais

je ne me serais hasardé là sans qu'elle me tînt par la main. Elle me la serrait avec vigueur, ce qui me rassurait en même temps que j'en prenais une haute idée de sa prudence et de sa sagesse.

Cette bonne tante était, de toutes les personnes présentes, celle que j'admirais le plus, d'abord pour sa façon de passer les ponts, ensuite pour les brillants travaux de tapisserie qu'elle exécutait, et enfin pour la dextérité avec laquelle, au moyen d'un peigne minuscule qui y était renfermé, elle refaisait les grosses papillotes en tire-bouchons qui ornaient chaque côté de son visage, dont un petit chignon gris et tassé, placé sur le sommet de la tête, complète dans mon souvenir l'aspect sympathique et lointain.

Si ma tante aux papillottes était la personne que j'admirais le plus, en cet été de ma huitième année, le personnage qui me paraissait le plus respectable était, sans conteste, un vieux monsieur à cheveux blancs pour qui tout le monde, dans la maison, éprouvait le même sentiment. Cette attitude de chacun envers lui me frappait beaucoup. A table, lorsqu'il parlait, on se taisait et on l'écoutait attentivement. A la promenade, c'était lui qui la dirigeait. Partout et en tout, on lui obéissait, et j'avais pris le même parti, d'autant que je savais ce qu'un enfant doit à son grand-père, et ce vieux monsieur était le mien !

Je le connaissais peu, car nous n'habitions pas la même ville, et c'était la première fois que je passais avec lui un aussi long temps. Cependant, je l'aimais beaucoup et, de plus, il m'intéressait infiniment. Je crois que je n'avais jamais vu quelqu'un aussi vieux que lui. Il était, en effet, fort âgé et avait, à cette époque plus de quatre-vingts ans, qu'il portait allègrement. De petite taille et un peu trapu, il avait la tête forte, les cheveux coupés ras, le nez aquilin et les yeux très bleus, avec, dans le regard, beaucoup de bonté, mais parfois quelque sévérité. Lorsqu'il fronçait le sourcil, ce regard se faisait dur et impérieux. La voix brève renforçait cet aspect d'autorité.

Les enfants sont singuliers. Au lieu de m'éloigner de lui, sa manière d'être, un peu froide, me donnait le désir de lui plaire, sans pour cela néanmoins me porter à être familier. Quand il m'appelait, j'accourais au plus vite. Le propos de lui désobéir en quoi que ce fût ne m'aurait jamais passé par la cervelle. Au contraire, j'aurais plutôt souhaité de devancer ses ordres, car son commandement m'intimidait. Certes, mon grand-père me faisait un peu peur, mais pas assez pour que j'évitasse qu'il s'occupât de moi. Je cherchais même des occasions d'attirer son attention. J'aurais voulu accomplir devant lui quelque action remarquable. Ce fut cette louable ambition qui me perdit.

Un jour que j'étais à jouer, je le vis venir de mon côté. Il marchait dans l'allée, sa canne à la main. Tout à coup l'idée me vint de signaler ma présence par quelque manifestation qui donnât la véritable mesure de mon mérite. J'hésitais entre une cabriole ou une culbute. J'avais des prétentions à l'acrobatie. Pour mon malheur, j'en avais aussi à la musique. Je savais toutes sortes de chansons et, en particulier, une que j'avais apprise récemment qui me parut propre à émerveiller mon grand'père et à lui donner bonne opinion de mes talents, et à toute voix, fièrement j'entonnai à tue-tête le refrain de la *Marseillaise!*

L'effet fut magique. En deux enjambées mon grand-père fut devant moi, et le refrain s'arrêta subitement dans mon gosier. Je ne suis pas bien sûr si mon grand-père avait levé sa canne, mais ce que je n'ai jamais oublié et ce que je revois encore c'est le regard courroucé et le geste de colère dont il me foudroya. J'aurais voulu rentrer en terre, fuir, m'envoler. Je me sentais coupable d'un affreux méfait, sans savoir en quoi il consistait. Néanmoins, ma faute devait être grave, puisqu'elle m'attirait cette apostrophe : « Petit malheureux! veux-tu bien te taire. Je te défends de jamais chanter de pareilles horreurs! »

Et tandis que mon grand-père tournait les talons, je demeurai penaud et abasourdi de l'algarade

incompréhensible qu'avait provoquée l'innocent et naïf étalage de ma virtuosité révolutionnaire. Ce ne fut que plus tard que je me rendis compte du scandale que mon exploit avait dû produire aux oreilles légitimistes d'un vieil Emigré !

Car mon grand-père en était un. Ce n'était pas cependant de lui-même qu'il avait pris ce parti. Né en 1789, il avait quatre ans lorsque l'événement eut lieu. A cette époque, son père, ancien capitaine au régiment de Royal-Dragon, retiré du service, vivait dans une petite gentilhommière qu'il possédait en Thiérache, près du bourg de Vigneux. De Vigneux, par Hirson, on était à peu de distance de la frontière, mais je ne pense pas que mon bisaïeul eût songé à s'expatrier, s'il n'y eût été forcé par une circonstance particulière. Certes, l'ancien capitaine du Royal-Dragon était bon royaliste et devait suivre avec tristesse et avec inquiétude les débuts du mouvement révolutionnaire, mais de là à quitter la France, il y avait un pas, et il ne le franchit que malgré lui. Ce ne fut donc pas par humeur qu'il émigra, mais par nécessité et voici comment cette détermination lui fut imposée.

Je crois assez aux physionomies et j'ai chez moi le portrait de cet arrière-grand-père. C'est une

toile assez médiocre, où il est représenté portant l'uniforme de son régiment. L'expression du visage est simple, ferme, franche et douce sous la perruque poudrée à catogan. Aussi, à le considérer, semble-t-il assez improbable que ce brave officier ait été grand oppresseur du pauvre peuple. Il n'a pas la mine de quelqu'un qui a dû beaucoup abuser des privilèges de sa qualité, mais il est à supposer que cette qualité seule suffit à ce que les patriotes de Vigneux lui en voulussent. Le fait est qu'un soir où il était en train de dîner en famille un coup de fusil fut tiré du dehors sur les convives. Personne ne fut atteint, ni par le projectile, ni par les éclats de vitre, mais l'attentat n'en était pas moins un avertissement. Le séjour du château devenait dangereux et il était urgent d'aviser. Aussi le départ fut-il décidé.

On part donc, un beau matin, comme pour la promenade, à pied, sans bagages, pour ne pas attirer les soupçons, et l'on prend le chemin de la Belgique. La troupe se compose de mon arrière-grand-père, de sa femme et de cinq enfants, dont l'aînée avait une dizaine d'années et la plus jeune quelques mois. On marche ainsi longtemps. Cependant, la nuit est venue et avec elle la fatigue. Il faut s'arrêter. Tout à coup, on entend un bruit de chevaux. O bonheur! on reconnaît les survenants! Ce sont des moines d'une abbaye voisine qui, eux

aussi, se dirigent vers la frontière. Ils y transportent nuitamment le trésor du monastère, mais ils ne refusent pas d'emmener avec eux les fugitifs, et la caravane se met en route. Bientôt, on est en sûreté, à l'abri des sans-culottes et des démagogues, mais on est en terre d'exil ! Pendant dix longues années ce sera la vie errante et difficile de l'émigration, les alternatives de détresse et d'espoir, le vagabondage mélancolique, des bords du Rhin, où se rassemble l'armée des Princes dans laquelle l'ancien dragon va prendre du service, jusqu'à Vienne en Autriche, où il finit par se réfugier et où il végète en taillant des sabots que l'on va vendre de porte en porte aux villageois des environs.

Ce fut de cette existence précaire et besogneuse que vécut mon grand-père. Le « petit émigré », devenu un homme et même un vieillard, en parlait volontiers, paraît-il. Comme je regrette de ne pas l'avoir entendu conter ces lointains souvenirs ! Ils ne devaient pas être sans amertume, si j'en crois la façon dont il accueillit mon inopportune *Marseillaise*. Parmi eux, il y en avait pourtant de comiques et de pittoresques, tel que celui, par exemple, de l'hospitalité offerte aux exilés par un grand

seigneur autrichien, qui avait épousé une amie de couvent de mon arrière-grand'mère.

Cette dame et son mari habitaient un fort beau château entouré de jardins magnifiques. La famille française y est reçue et hébergée. Tout est d'abord gâteries et prévenances. On donne même à mon grand-père un petit cheval pour qu'il le monte dans le parc. Jugez la joie d'un polisson de dix ans! Mais un beau jour, le petit cheval s'emballe. Son jeune cavalier est incapable de le maîtriser et c'est une course désordonnée et désastreuse, à travers les parterres du jardin, parmi des fleurs rares brisées. Hélas! ce bel exploit eut des suites fâcheuses, et on laissa entendre aux Français qu'ils feraient bien de chercher logis ailleurs. Ah! comme l'on dut regretter, ce jour-là, une fois de plus, la paisible gentilhommière de Thiérache, où l'on ne doit jamais rentrer, car elle est maintenant bien national!

Ce ne fut qu'en 1802 que mon arrière-grand-père obtint sa radiation de la liste des émigrés. Quant à mon grand-père, il précéda ses parents, en France, de quelques mois. Il partit le premier. On l'avait confié à deux personnes amies avec qui il devait faire le voyage. C'étaient, paraît-il, deux jeunes et jolies femmes, dont l'une portait un fort grand nom. Le retour eut lieu sans incidents, seulement comme elles n'étaient point trop rassurées la nuit, dans les auberges, les voyageuses couchaient

dans le même lit et y faisaient coucher aussi, entre elles deux, leur petit garde du corps.

Ainsi rentra en France, après dix ans d'émigration, mon grand-père, Henri-François-Charles de Régnier, que j'ai connu lorsque j'étais enfant !

1908.

POUR LES MOIS D'HIVER

DU PALAIS-ROYAL A LA PLACE SAINT-MARC

Si c'est à la fondation de la Société des « Amis du Louvre » que nous devons la naissance des « Amis de Versailles », c'est cette dernière qui nous aura valu l'association des « Amis de Paris ». Son but sera, comme pour sa sœur versaillaise, de veiller à la conservation et à l'entretien des monuments artistiques et historiques de Paris et de joindre, à cet effet, les ressources de l'initiative privée aux moyens dont disposent déjà les pouvoirs publics.

Sans savoir encore exactement les résultats pratiques que pourront donner ces groupements, on a pu constater déjà que des tentatives analogues ont exercé de salutaires influences. Plus d'une fois les vœux émis par la Société formée pour la « protection des sites et des paysages » ont été favorablement écoutés. De même, la Société du « Vieux Paris » a fait aussi, de son côté, œuvre utile. Quoi qu'il en soit, de semblables efforts méritent d'être encouragés. Ils marquent un état d'esprit qui, espé-

rons-le, se répandra de plus en plus. Ils dénotent une renaissance, chez les Français d'aujourd'hui, du respect que l'on doit aux beautés naturelles, pittoresques ou architecturales du pays de France.

De tout temps, leur ville a été chère aux Parisiens. Si Boileau se plaignait, en vers irrités, des « embarras de Paris », croyez bien que, pour rien au monde cependant, il ne fût allé vivre ailleurs, pas même à Versailles ! Paris exerce, sur ceux qui l'aiment, un attrait invincible. Nous avons tous connu de ces Parisiens endurcis qui éprouvent à s'éloigner de la capitale un véritable malaise. Ils préfèrent à tout ce séjour qui leur est indispensable. L'air seul de Paris leur semble propre à être respiré, et ils vous diraient presque que son eau, même malgré tous les invisibles monstres qu'elle contient, vaut, pour eux, les plus pures ondes de Jouvence !

Cependant, et le fait mérite d'être remarqué, la plupart de ces citadins fanatiques aiment Paris à leur façon, et qui ne laisse pas d'être assez particulière. Ce qu'ils goûtent et apprécient surtout de Paris, c'est la vie de Paris. Ce sont ses ressources en plaisir et en société, les spectacles toujours variés qu'il offre aux curiosités de l'esprit et des yeux, son atmosphère d'activité et de loisir. Ils aiment ses rues, ses théâtres, ses salons. Ils aiment Paris, mais ils sont assez indifférents à ses aspects, à tout ce qui constitue son décor. Ils sont plus

sensibles à l'existence qu'on y mène, en ce décor, au mouvement qui l'anime, qu'à ce qui en fait le caractère et la beauté.

Cette catégorie de Parisiens, pour être nombreuse, n'est pas aussi sans de fréquentes exceptions. Je connais beaucoup de gens qui étendent leur amour pour Paris à ce qui en forme le pittoresque et la noblesse, à ses perspectives, à ses monuments, à ses souvenirs. Ils sont soucieux de ses embellissements. Ils tiennent aux reliques de son passé. Ils en sont fiers. S'ils n'ignorent pas qu'une ville n'est point immuable, qu'elle change, ils voudraient, par contre, que ces changements inévitables laissent subsister d'autrefois ce qui mérite d'en être conservé et ne lèguent pas à l'avenir, par ce que le présent lui prépare, de quoi juger trop mal de nous d'après les témoignages qu'il lui transmettra de notre goût. Ce sont ces Parisiens qui composeront les Amis de Paris. Puisse leur intervention ne pas être trop inefficace, car ils savent que Paris a deux ennemis : la pioche du démolisseur et la truelle du maçon !

Les plus grands esprits ont eu le souci de ce qu'on appelle, de nos jours, un peu emphatiquement, « l'esthétique des villes ». Napoléon, pour n'en citer

qu'un. Paris ne lui doit-il pas le projet, au moins, de l'étoile d'avenues qui rayonne autour de l'Arc de Triomphe, et le temps seul ne lui manqua-t-il point pour ériger, sur la colline qui fait face au Champ de Mars et où est maintenant la mosquée-concert du Trocadéro, l'impérial palais du Roi de Rome ? Et Chateaubriand ! N'avons-nous pas aussi, de sa main, un plan d'embellissement de la place de la Concorde? Ne la voulait-il pas fermer, du côté des Champs-Elysées, par des portiques et des arcades ornés de statues ?

J'aime ce souci chez l'homme de Sainte-Hélène et chez l'homme du Grand-Bé. Ils sont les patrons de tant de plus humbles citoyens qui rêvent, eux aussi, du bien de la Cité et de sa beauté architecturale. Chacun d'eux a son projet avoué ou son plan secret. Chacun d'eux, en pensée, suppose, dispose et propose. Ils ont leur marotte. Tous, ils dirigent, en imagination, de grands travaux. Ils sont heureux. Paris est l'échiquier sur lequel ils jouent leur partie. Ils ont des journées d'Haussmann ou d'Alphand et des nuits de Piranesi !

J'ai pour ami un de ces rêveurs. C'est un homme charmant, intelligent et lettré, mais il a l'imagination architecturante. Lorsqu'on va le voir, on le trouve à sa table de travail ou, plus souvent, étendu à plat ventre sur le tapis. Devant lui sont déployés des plans de Paris et étalées de vastes

feuilles de papier couvertes de tracés. Il a le crayon à la main, l'œil attentif. Il mesure, il étudie. Paris est à lui, son Paris sur lequel il règne en maître. Quand, par hasard, il a découvert quelque combinaison, il la note. Il élargit les rues, arrondit les places, perce des boulevards, plante des squares...

Sa principale occupation, c'est la Seine. Ne croyez pas qu'il ombrage ou fleurisse ses bords, qu'il y jette des ponts. Non. Il fait plus, il fait mieux. Il change son cours. Il juge que la Seine coule mal. Aussi le voilà qui la prend à Neuilly — oh ! pas tout entière, une moitié lui suffit ! — et cette moitié du fleuve divisé, il la conduit par l'avenue de la Grande-Armée, la fait passer sous l'Arc de Triomphe, descendre les Champs-Elysées, traverser les Tuileries et s'arrêter dans la place du Carrousel, transformée en lac ! Après quoi, il la rend au reste d'elle-même. Qu'en dites-vous ? Paris aurait ainsi un Grand Canal, et qui vaudrait bien celui de Venise !

Si Paris n'a pas encore son Grand Canal que lui rêve mon ami, il a déjà presque sa place Saint-Marc. Cette place Saint-Marc de Paris, entourée comme la vénitienne de ses Procuraties, c'est notre jardin du Palais-Royal, avec les galeries couvertes qui l'en-

cadrent. La ressemblance est réelle par l'étendue et par la forme. La place et le jardin ont à peu près les mêmes dimensions. Tous deux, ils sont environnés de boutiques. A Paris, comme à Venise, des pigeons se posent et roucoulent sur les corniches. Mais que nos Procuraties parisiennes sont donc désertes et mélancoliques, comparées à celles de Venise, si vivantes et si fréquentées !

Qui se douterait, maintenant, que le Palais-Royal ait été un lieu à la mode ? On ne s'y hasarde point sans y éprouver une impression de solitude et d'abandon. Chaque année, cette décadence va s'accentuant. Peu à peu, les promeneurs se font plus rares, les magasins se ferment, les restaurants closent leurs portes. Le commerce déserte cet endroit qui fut un de ses centres les plus brillants. La chute date de loin, mais cependant, si je me souviens du Palais-Royal de mon enfance, je le revois encore avec ses étalages de victuailles, de poissons et de primeurs, avec ses devantures de joailliers étincelantes et luxueuses, avec ses vitrines de maroquineries élégantes et riches.

Il n'est plus le même à présent. Du commerce de luxe, il est tombé au commerce de pacotille et même à de pires industries. On y vend des choses cocasses et saugrenues et qui ne semblent avoir que de rares acheteurs. Pourtant, tout démodé et tout solitaire qu'il soit, le Palais-Royal a encore son

charme, un charme qu'il doit à sa disposition architecturale, à son abandon, à sa solitude même.

Plus d'une fois, on a cherché des explications à cette atrophie progressive et des moyens d'y remédier. Maints projets ont été élaborés. On a songé à rompre la clôture trop stricte qui isole ce coin de Paris et fait que la vie s'en est retirée. On a pensé à le percer d'une large voie qui le mettrait en communication plus directe avec les quartiers avoisinants et qui lui ramènerait un peu de son activité et de son mouvement d'autrefois. Aucun de ces projets n'a abouti et le vieux Palais-Royal continue à dépérir lentement.

Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'on arrive jamais à lui redonner son ancien éclat et son ancienne vogue. Malgré tout, le Palais-Royal ne redeviendra jamais ce qu'il a été. L'arbre de Cracovie est bien mort, ainsi que le marronnier de Camille Desmoulins. Le Palais-Royal a terminé irrémédiablement son existence de galanterie, de jeu, de politique, de frivolité. Il ne sera plus jamais le Palais-Royal de Restif de La Bretonne et de Louvet de Couvray, pas plus que celui que décrivait Balzac dans *la Peau de Chagrin;* cependant, y aurait-il peut-être moyen de lui rendre un peu de vie, non pas de vie bruyante et joyeuse, mais de vie calme et digne, en rapport avec la noblesse de son décor, en harmonie avec sa vieillesse.

★

Un des commerces les plus florissants à Paris est celui des antiquités ou, pour l'appeler d'un nom moins pompeux, celui du bric-à-brac. Ce commerce est, d'ailleurs, aussi une industrie, car les marchands de curiosités sont gens industrieux. Ils le sont même trop, mais cet excès vient peut-être des exigences du public. Le goût des « vieilleries » s'est tellement répandu que les antiquaires, pour y satisfaire, ont bien été un peu obligés d'aider à l'œuvre du temps. Quoi qu'il en soit, je ne connais rien de plus amusant que leurs magasins, en leur désordre de meubles, de tableaux, de bibelots, où s'entassent mille reliques du passé. Ils égayent la rue où ils se trouvent. Ils sont un plaisir pour les yeux. Ils retiennent le passant et ils attirent l'amateur.

Les antiquaires ont leurs quartiers de prédilection. Le quai Voltaire et le quai Malaquais, la rue des Saints-Pères, la rue de Rennes se partagent leurs faveurs avec la rue du Châteaudun et bien d'autres encore. C'est là que va les chercher une clientèle fidèle, patiente et nombreuse. Mais quel ne serait pas l'agrément des amateurs, s'ils trouvaient rassemblées à un même endroit leurs boutiques préférées ! Si toutes, au lieu de se disperser çà et là, elles occupaient, par exemple, sous

les galeries du Palais-Royal, des locaux qui semblent vraiment disposés à leur intention!

Oui, il m'a toujours paru que le Palais-Royal se prêterait à merveille à devenir une espèce de Palais de la Curiosité, de Cité du Bric-à-Brac. Quel bon effet y produiraient toutes ces vieilles choses, dans le jour discret des galeries couvertes, où elles seraient à l'abri des intempéries et où l'on pourrait les examiner à loisir tout en flânant! Comme elles s'accorderaient avec la désuétude du lieu! Comme elles l'orneraient agréablement! Qu'elles feraient bien dans son silence! Oui, c'est là qu'il faudrait installer le commerce du Passé. Le Palais-Royal ne trouverait-il pas là l'utilisation véritable et logique de sa situation à l'écart? N'est-il pas tout préparé à cette destination nouvelle? Sans rien perdre de son caractère vieillot et singulier, il deviendrait un pittoresque promenoir qui aurait vite ses habitués, venus là pour rendre leurs devoirs au dieu Bibelot, et, sous les quinconces, autour du bassin, on les verrait méditant sur quelque achat ou rêvant à la trouvaille merveilleuse qui hante l'esprit de tout amateur, tandis que les pigeons du jardin les feraient songer à l'arche où, en cas de déluge, ils entasseraient ce qu'ils ont de plus précieux, c'est-à-dire tous les objets inutiles, charmants et fragiles qui font, de leur vie, le tourment et le délice!

Un des plaisirs du retour à Paris, après l'absence annuelle de l'été, est d'en revoir certains aspects familiers et chers, certains coins préférés. Ce n'est que lorsqu'on leur a rendu visite que l'on se retrouve véritablement chez soi. Je connais des gens qui n'ont pas le sentiment d'être rentrés dans leurs habitudes et d'avoir repris leur existence ordinaire avant qu'ils aient remonté les Champs-Elysées ou parcouru les boulevards ou la rue de la Paix. Quant à moi, il ne me semble pas être revenu réellement à Paris tant que je n'ai pas vu se dresser dans le ciel parisien les deux tours de Notre-Dame et que je n'ai pas traversé la cour du vieux Louvre.

Si j'éprouve quelque prédilection pour ces deux points de notre ville, il n'en manque pas d'autres vers lesquels je dirige instinctivement mes pas, en ces premiers jours de flânerie, alors que l'on renouvelle connaissance avec le décor où l'on va vivre toute l'année. C'est ainsi qu'une de mes premières promenades d'octobre est presque toujours le jardin du Palais-Royal. Je l'aime, ce jardin, et je ne le revois jamais sans émotion surtout (j'ai dit pourquoi) quand je reviens de Venise.

C'est à l'un de ces retours, et après une de ces promenades de déférence et de bienvenue au Paris

d'automne retrouvé, qu'en sortant du Palais-Royal j'ai salué, pour la première fois, la statue qu'on a élevée à Alfred de Musset. Un poète, même en marbre, est toujours une heureuse rencontre, et celle d'Alfred de Musset me semblait d'autant plus naturelle que j'avais récemment beaucoup songé à lui.

Plus d'une fois, sur les canaux de Venise, d'où je venais, j'avais évoqué la figure du poète de *Portia*. En passant sur la Riva, devant l'hôtel Danieli, j'avais salué la vieille demeure où il a habité. J'avais retrouvé son souvenir à Saint-Blaise, à la « Zuecca » et même à « l'affreux Lido ». Et, plus d'une fois, j'avais pensé qu'il était singulier que, dans cette Venise où le goût épigraphique des Italiens se manifeste par de si nombreuses plaques commémoratives, aucune ne rappelât le séjour du poète dans l'hospitalière cité des Doges.

Il est vrai d'ajouter à leur décharge que les Vénitiens ne manquent pas de gloires nationales, mais s'ils ont placé des inscriptions sur les maisons où séjournèrent Dante, Cimarosa et Silvio Pellico, ils ont aussi donné cette preuve de mémoire à des renommées étrangères. C'est ainsi qu'au palais Vendramin un médaillon indique aux passants que Wagner y logea et y mourut. La présence de Gœthe, dans le palais qui est maintenant l'hôtel Victoria, est relatée également par

un avis mural. Dernièrement encore, on rendait le même hommage à l'esthéticien anglais John Ruskin. Pourquoi ne le rendrait-on pas aussi au poète français Alfred de Musset, qui, s'il n'a pas, comme Gœthe, écrit *les Epigrammes Vénitiennes* ou, comme Ruskin célébré *les Pierres de Venise*, n'en a pas moins vanté, en des strophes rapides et charmantes, la cité d'amour et de mélancolie, celle qu'il appelait, quoi qu'elle soit de toutes les couleurs de la lumière, « Venise la Rouge ».

Je les ai entendues retentir à Venise, par une belle nuit de la fin de septembre, ces strophes sur lesquelles Gounod a composé une harmonieuse mélodie. Elles montaient, légères et passionnées, dans l'air limpide et silencieux. L'ami qui les chantait, et qui est un musicien d'un talent charmant, les modulait délicieusement. Sa voix s'amplifiait de la sonorité d'un petit canal, entre les murs rapprochés de hautes maisons sombres. Parfois l'eau nocturne clapotait sous les gondoles arrêtées qui avaient suivi celle du chanteur jusqu'au lieu du concert improvisé. Les barques noires se heurtaient doucement et balançaient leurs fers de proue. Devant nous se courbait l'arche d'un pont où riaient des mascarons de comédie et au parapet duquel s'appuyait parfois, un instant, un passant furtif dont le pas s'éloignait en écho sur les dalles du quai étroit; et il me semblait dans chacun d'eux

reconnaître l'ombre errante du poète des *Nuits*, tandis que vibraient, une à une, dans la douce nuit vénitienne les strophes amoureuses de la ballade romantique !

Ce n'est pas seulement Venise qui m'a fait songer à Alfred de Musset. C'est en Orient même que je relisais, il y a quelques années, son conte oriental de *Namouna*. Comme presque tous les poètes de sa génération, Alfred de Musset subit le prestige de la terre de lumière et l'attrait de son exotisme pittoresque. Les minarets ont hanté la rêverie des romantiques presque autant que les clochers gothiques. Quelques-uns d'entre eux voulurent aller confronter leur rêve avec la réalité. La martine partit le premier et raconta son voyage souverain en une prose harmonieuse et flottante. Gérard de Nerval se hasarda plus humblement, le bâton à la main et la besace au dos. Théophile Gautier fixa en phrases solides et nettes ce qu'il avait vu.

Alfred de Musset, lui, pas plus que Victor Hugo ne crut bon de tenter l'expérience. Ils se contentèrent l'un et l'autre d'imaginer un Orient de fantaisie. Hugo, qui avait la fantaisie longue, écrivit *les Orientales*. Musset, qui l'avait brève et ca-

pricieuse, n'en écrivit qu'une, qui est justement son conte de *Namouna*.

Il est charmant et apocryphe cet Orient d'Alfred de Musset! Il tient dans une anecdote et dans deux ou trois tableaux succincts et gentiment conventionnels. Il y a juste, dans sa *Namouna*, de couleur locale, ce qui en suffisait aux conteurs du dix-huitième siècle pour donner à leurs récits galants cette apparence et ce caractère de turquerie qui plaisaient à cette époque où l'on aimait à affubler ses personnages d'un turban, et à étendre ses héroïnes sur la molle soie d'une ottomane ou d'un sopha. Musset est de leur avis. Il est plus proche parent, en orientalisme, de Voltaire que de Pierre Loti.

Ce n'est pas une « Désenchantée », en effet, que cette petite esclave Namouna, qui préfère à la liberté l'esclavage qui la rend à un maître adoré. C'est une « Enchantée », tout au contraire des Melek et des Djenane, dont l'auteur d'*Azyadé* nous a dit l'émouvante et pudique histoire, et qu'il a fait vivre à nos yeux dans l'admirable décor de cette Constantinople dont il sait toutes les couleurs et toutes les formes et à laquelle Musset n'avait emprunté qu'une vague toile de fond pour y dessiner, autour de son conte, les éloquentes arabesques de sa libre fantaisie!

TEMPS DE PAQUES

Le merveilleux temps d'avant Pâques dont nous avons goûté, cette année, l'exceptionnelle beauté a été l'occasion, pour des milliers de Parisiens, de quitter la ville pendant quelques jours et d'aller respirer au loin l'air printanier.

Ce n'est pas qu'à Paris même ces premières journées de renouveau n'aient leur charme particulier. Les bourgeons naissants et les jeunes feuilles de nos arbres citadins ont une grâce qui leur est propre. Néanmoins, on éprouve, à cette époque de l'année, le besoin de changer de place et de fêter par du mouvement la fin de l'hiver. C'est pourquoi les trains ont emporté tant de voyageurs, c'est pourquoi les routes de France ont retenti de la corne de tant d'automobiles.

Je les suivais en pensée, ces touristes pascaux. Les uns, les plus hardis, passent nos frontières et franchissent Alpes ou Pyrénées. Ils vont à Rome ou à Séville admirer les pittoresques spectacles de la Semaine Sainte espagnole ou les cérémonies imposantes des Fêtes romaines, et ils en rapportent

dans leur souvenir la vision du dôme de Saint-Pierre ou de la tour de la Giralda, du Tibre ou du Guadalquivir, des plaines andalouses ou des campagnes latines. Les autres gagnent Biarritz ou Monte-Carlo. Le rivage basque et la riviera provençale leur suffisent. N'y trouve-t-on pas du soleil, des fleurs, de l'air pur? Quelques-uns, plus modestes, se contentent de la Touraine. La silhouette de ses vieux châteaux de pierre ouvragée est douce sur le ciel déjà printanier. Certains s'arrêtent à Fontainebleau ou même ne vont pas plus loin que Versailles. Une belle journée dans son parc, auprès de ses bassins, dans son silence et sa solitude, n'est-ce pas un plaisir qui en vaut bien d'autres et qui a son prix?

C'est celui que je prenais justement par une de ces fines après-midi d'avant Pâques, si claires, si ensoleillées. Je ne me lassais pas de me promener dans ce noble décor. Il m'est familier, mais, si bien que j'en connaisse tous les aspects, il ne manque jamais de me ravir. J'en aime l'ordonnance symétrique, raisonnée et volontaire. Il est pour les yeux une joie rigoureuse et grave. Il compose un admirable ensemble dont la beauté est faite d'une savante combinaison de lignes, de formes et de matières. Le marbre, le bronze, l'eau, les feuillages contribuent à son ornement en des rapports magistralement calculés.

★

Si beau qu'ils fussent, ces jardins de Versailles ont connu cependant leurs heures d'abandon. Pendant longtemps le goût romantique leur reprocha leur régularité et leur artifice systématique, et s'éloigna d'eux. Il allait de préférence aux paysages et délaissait les perspectives. En son indépendance indisciplinée, il s'offensait qu'on eût fait obéir l'eau, la terre, la plante à certaines intentions voulues.

Ce n'est que de nos jours que le parc de Versailles a reconquis son prestige. Maintenant il jouit d'une admiration incontestée. Nous ne sommes sensibles qu'à sa magnificence et à sa grandeur. Nous ne voyons même plus ses défauts. Il en a pourtant, et, si nous ne les apercevons guère, ils n'échappèrent pas aux regards des contemporains du Grand Siècle.

Il y avait, en ce temps-là, un petit homme, fort homme d'esprit, et qui s'appelait le duc de Saint-Simon. Il nous raconte, dans un endroit de ses *Mémoires*, que l'allée qu'il fréquentait le plus volontiers, de toutes celles qui composaient le royal jardin, était celle qu'on nommait l'Allée des Philosophes à cause de bustes qui la bordaient et qui représentaient les principaux Sages de l'Antiquité.

M. le duc de Saint-Simon aimait leur compagnie, car il ne s'en jugeait pas indigne, se croyant doué, lui aussi, de quelque sagesse et de quelque philosophie. La sienne consistait principalement dans une haute idée de ses mérites. Si ce sentiment le rendait content de lui, il le faisait aussi mécontent des autres qui ne partageaient point assez, à son gré, l'opinion qu'il avait de sa valeur.

Cette situation lui mettait au cœur quelque amertume. Personne n'était à l'abri de sa censure. Le Roi lui-même en éprouvait les effets. Tout n'était pas admirable chez ce monarque orgueilleux, et M. de Saint-Simon ne se privait pas d'y rabaisser, à part soi, aussi bien l'homme d'Etat que l'homme de guerre. Ce Roi n'était pas si entièrement grand qu'il le paraissait. En plus d'une chose, il ne s'y entendait guère, et plus d'un lui en eût remontré, par exemple, en bâtiments et en jardins.

Ceux de Versailles étaient, au jugement de M. le duc de Saint-Simon, un modèle de déraison. Il blâmait le caprice qui les avait établis sur un terrain fort peu propre à les faire valoir et où il avait tout fallu apporter à grands frais, aussi bien les arbres que les eaux. Il réprouvait plus d'un de leurs ornements, et surtout il déplorait les sommes énormes qu'ils avaient coûté. Quand, en automne, les arbres jonchaient de leur dorure cette Allée des Philosophes qui était son promenoir habituel,

M. le duc de Saint-Simon en devait fouler d'un talon rageur le riche tapis de feuilles, et leur bruissement lui devait tinter aux oreilles comme si elles eussent été de ce métal précieux dont on avait fait tant de dépenses, desquelles il nous a laissé dans ses *Mémoires* le relevé hargneux et le compte désapprobateur.

Tels qu'ils sont, cependant, ces jardins de Versailles figurent parmi les plus beaux du monde, et M. le duc de Saint-Simon lui-même leur dut reconnaître quelque mérite lorsque, plus tard, envoyé par le Régent en ambassade à la cour d'Espagne, il les put comparer à ceux d'Aranjuez, qu'il visita durant son voyage. Je ne connais pas le Versailles espagnol, mais je doute qu'il vaille le nôtre. D'ailleurs, ce n'est pas vers lui que j'irais si je passais les monts. J'irais plus loin. Ce sont les rosiers du Généralife que je voudrais voir fleurir en leur beau décor mauresque et dont je voudrais respirer l'odeur sous le ciel ardent de Grenade...

Mais, hélas! je n'ai pas imité, cette année, les touristes pascaux. Nul train rapide, nulle automobile complaisante ne m'a emmené loin de Paris. Je ne suis pas allé vers les jardins andalous, ni vers ceux d'Italie. Ceux-là pourtant m'appelaient par de

bien doux et tendres souvenirs. Je me rappelle m'être promené, au printemps, sous les chênes rouvres de la villa Borghèse, et avoir écouté, accoudé aux terrasses de la villa d'Este, le murmure de ses fontaines. C'était en ce même temps de l'année où nous sommes. L'air romain vibrait encore des cloches de Pâques. Comme le Palatin était beau avec ses ruines et ses fleurs! L'ombre aiguë des cyprès s'allongeait au soleil. Des lézards couraient sur la pierre chaude. D'une vasque, tombait dans un bassin une nappe d'eau derrière laquelle un jardinier avait mis à rafraîchir un bouquet de roses, comme à l'abri d'un cristal mouvant...

J'y songeais en parcourant les allées de notre Versailles. Malgré le clair soleil de cette journée, il conservait encore son aspect d'hiver. Mais comment regretter réellement des ciels plus éclatants quand la lumière du nôtre sait être si délicate et si fine? Un beau jour est partout pareil à un beau jour, et je garde le souvenir de celui-là dans ma mémoire. Je le revois à travers les averses qui m'en séparent comme ces fleurs du Palatin derrière leur vitre d'eau transparente et mobile.

1907.

JOURS DE PLUIE

C'est en vain que j'ai essayé de la fuir, elle est venue jusqu'ici, la hideuse Pluie, elle qui a fait, cette année, de notre automne de France, d'ordinaire si grave et si tendre, si harmonieux et si noble, une saison de boue et de fange, sans lumière et sans beauté. Non seulement elle a été, comme elle l'est toujours et proverbialement, l'ennuyeuse Pluie, mais encore elle a presque pris la figure d'un fléau. Par elle, les rivières et les fleuves, grossis et débordés, ont inondé les campagnes, emporté des maisons, ravagé des provinces, entraîné dans leurs flots des cadavres d'hommes et d'animaux.

En lisant dans les gazettes les méfaits de cette vieille Ennemie, j'ai senti s'augmenter jusqu'à la haine l'hostilité que j'ai toujours eue pour elle, car je l'ai toujours détestée, même quand elle ne pousse pas aussi loin ses exploits et les borne à de supportables désagréments. Néanmoins, l'animosité que j'éprouve à son égard n'empêche pas qu'elle ne m'inspire une sorte d'intérêt malveillant, mais réel. Aussi, me suis-je souvent

demandé pourquoi l'on dit, d'une conversation sans grande importance, qu'il ne s'y est agi que de la « Pluie et du Beau Temps ».

J'en demande pardon aux gens sérieux, mais il me semble bien qu'il y a peu de sujets plus importants que celui-là ! Qu'il fasse beau ou qu'il fasse mauvais n'est pas du tout une circonstance indifférente. D'abord, elle intéresse notre agrément, ensuite elle n'est pas sans influence sur nos pensées. Notre joie et notre tristesse dépendent jusqu'à un certain point du temps qu'il fait. Le temps qu'il fera nous importe aussi bien que celui qu'il a fait. La lecture du Bulletin Météorologique est une lecture passionnante. Les faits atmosphériques en valent bien d'autres. Leur constatation est attachante et leur prévision aussi. Le « Vieux Major » est un de nos bons auteurs.

Il m'arrive parfois de le lire avec épouvante ; cependant j'accepte, avec stoïcisme, qu'il nous prédise des chaleurs torrides et des froids rigoureux. Je lui passe volontiers les orages et les ouragans. Je veux bien être cuit ou gelé, venté et même foudroyé, mais je ne veux pas être mouillé, et, quand il m'annonce la Pluie, la vraie, celle qui dure, persiste, s'acharne, j'éprouve une impression de dégoût et de détresse à laquelle se mêle un bizarre sentiment de révolte et d'irritation.

Serait-ce par quelque obscure et inconsciente ressouvenance du déluge, par une sorte de mémoire atavique et indistincte, ou plus simplement, comme je le crois, par analogie imitative, mais la Pluie me paraît, pour les hommes aussi bien que pour les choses, avoir le caractère d'un châtiment ou, tout au moins, d'une punition. Elle a, dans la façon dont elle tombe, dans la manière dont elle cingle et dont elle frappe, je ne sais quoi de rancunier, de méchant, de perfide et de satisfait. Regardez pleuvoir : cela redouble, s'irrite, s'acharne, s'ingénie. Il pleut avec minutie, avec aigreur, avec brutalité. La Pluie sait ce qu'elle fait et pourquoi elle le fait. Elle se sent chargée d'une mission mauvaise et elle y prend plaisir. Sa tâche l'amuse. Elle s'y applique et y excelle. Il y a en elle du bourreau. Elle en a le fouet et les verges.

On dirait que la nature s'aperçoit de ce qu'il y a, dans la Pluie, de disciplinaire et de vindicatif. Les choses la supportent avec ennui. Ecoutez la terre gronder sous la force de l'averse et rejaillir en mille larmes de boue ; écoutez gémir l'arbre tourmenté, la pierre geindre et ruisseler. A la Pluie, les choses répondent par un murmure ou un sanglot. Elle n'est pas seulement l'importune, elle est l'odieuse.

Son bruit même agace. Elle n'est pas, comme le vent, une voix rude et désespérée qui s'encolère ou se lamente. Elle parle par hoquets et par babillage. Elle est bavarde et stupide.

Je l'ai entendue, dernièrement, remplir la tranquille Venise de son intarissable papotage, et je l'ai vue lui infliger une cruelle correction bien appliquée. Aux coups de l'humide visiteuse, la charmante Ville avait perdu ses belles couleurs, tendait sa face de marbre sculpté, se ratatinait piteusement, mais l'impitoyable bourrelle serrait sa victime à la gorge. Pour mieux la saisir, elle l'avait prise dans les fines mailles d'un inextricable brouillard. Elle l'y tenait liée et captive et, dans cet air épais et mou, la pauvre Venise semblait d'avance suer d'angoisse, comme si elle eût senti l'approche de cette mégère détestée qui allait, tout à l'heure, déverser sur elle ses averses les plus cinglantes et ne plus lui montrer d'elle-même, au miroir troublé de ses canaux, qu'une image défigurée et mélancolique !

Autant, le dois-je dire, la Pluie m'a toujours semblé fâcheuse, autant, toujours, l'Eau m'a paru belle. Qu'elle soit mer, lac, fleuve, ruisseau, source, fontaine, partout elle apporte une grandeur,

une beauté, un charme. Un paysage sans eau est comme un paysage mort, il lui manque une âme. Un jardin dont les arbres ne se mirent pas dans quelque vasque, une ville que ne traverse pas quelque rivière sont pour moi sans attrait. Non que j'exige, comme dans une Amsterdam, une Venise, que l'eau soit l'intime parure de la Cité, mais, au moins, qu'elle en reflète quelque coin et qu'elle l'anime de sa mouvante présence.

C'était un bruyant et fougueux passant que l'Adige à Vérone. Sous cette même Pluie impitoyable que j'avais voulu fuir en quittant, pour quelques jours, Venise et que je retrouvais ici, il roulait une onde furieuse qui tourbillonnait en remous de bile et de fiel entre ses quais. Il heurtait avec une violence hargneuse les piles robustes du vieux pont crénelé des Scaliger, dont le rouge reflet semblait le sang de l'eau blessée au choc. Il grondait à l'obstacle, mécontent et comme endolori. Cette violence, cette ruée impétueuse du fleuve avaient une sorte d'harmonie avec cette farouche Vérone où tant d'âpres passions se sont jadis déchaînées et qui garde encore son aspect tragique et morose des anciens âges. Ah ! elle n'acceptait pas la pluie comme Venise, la fière Cité au fleuve tumultueux ! Elle ne semblait pas se soumettre sans force et sans révolte. C'était d'une mine renfrognée et arrogante qu'elle accueillait l'averse. Ses vieux palais rébar-

batifs grimaçaient rageusement. Vérone a je ne sais quoi de guerrier dans sa beauté, et elle faisait face à l'ondée, de toutes ses antiques pierres, stoïques et valeureuses.

Aussi, vers le soir, la Pluie se lassa-t-elle et cessa. Ce fut, je m'en souviens, une singulière impression de soulagement et de délivrance. Au ciel, se dispersaient lentement des nuées encore menaçantes. Profitant de cette accalmie, nous nous dirigeâmes vers les jardins Giusti. De la haute terrasse, à laquelle on monte par de verts chemins en lacets, le spectacle était admirable. Vérone, déjà mystérieuse et crépusculaire, s'étendait à nos pieds avec ses toits, ses dômes, ses campaniles. Tout à coup, dans l'air humide et transparent, les cloches se mirent à sonner. On eût dit qu'elles célébraient la défaite de la Pluie, tandis que, d'en bas, les grands cyprès du jardin dressaient fièrement leurs longues piques luisantes et qui, toutes ruisselantes d'eau, semblaient darder leurs pointes aiguës comme si ce fussent elles qui eussent déchiré les flancs des nuages en fuite...

Ce ne fut, hélas! qu'un court répit, mais il nous permit, le lendemain, de voir Mantoue par un jour de soleil. Etrange et curieuse petite

ville, quelle eût été sa tristesse sans ce rayon de lumière qui éclairait doucement sa mélancolie! Grâce à ce sourire du ciel humide, les fresques de Mantegna étaient visibles en leur grave et pittoresque beauté et montraient les nobles attitudes de leurs personnages. Ce sont d'altiers et de gracieux seigneurs, ces Gonzague que le grand peintre a représentés là. Leurs ombres vivantes nous accompagnent dans l'énorme palais qu'ils ont construit et qu'ont encore agrandi les Princes de la Maison d'Este; palais singulier où se juxtapose l'art d'époques diverses, tantôt délicat et raffiné, tantôt pompeux et baroque, qui va du minuscule au colossal; palais étrange en son luxe et en son délabrement, où contrastent des salles trop vastes avec des réduits étroits et qui contient de tout dans son labyrinthe disparate, aussi bien des appartements pour les nains que des manèges pour les chevaux, et dont le bizarre et charmant Palais du Té, avec ses stucs, ses trompe-l'œil et ses gigantomachies, complète l'impression de cocasserie hallucinante, de grandeur désolée et de fantasmagorie...

Ce n'est pas seulement pour ses fresques, ses palais, ses places, ses rues bordées d'arcades que Mantoue a besoin de soleil et de lumière, c'est pour le charmant paysage qui l'entoure, car Mantoue a, comme Venise, sa lagune, mais une lagune qui, elle, ne la pénètre pas de canaux innombrables,

et contre laquelle elle se défend. Au milieu des vastes étangs qui l'environnent et baignent ses vieux murs de leurs eaux unies, changeantes et fiévreuses, elle reste une Ville terrestre qui domine sa campagne lacustre. Et elle était délicieuse, ce jour-là, sous ce ciel éclairci et léger, avec ses étendues miroitantes et ses lointains vaporeux, cette campagne mantouane où est né Virgile, car c'est de ces bords que le Cygne de la Poésie latine a pris son vol éblouissant pour se poser sur la plus haute cime du Parnasse. Et nous pensions, tandis qu'en revenant vers Venise nous traversions, sous l'averse de nouveau furieuse, une contrée inondée, nous pensions que c'était à l'intervention mystérieuse et propice du chantre des *Géorgiques* que nous avions dû, peut-être, la belle journée inattendue dont nous nous rappelions avec délice le charme virgilien. Ne passais-tu pas, au moyen-âge, pour un sorcier puissant, maître des destins et des éléments, grand et doux Virgile, et n'avait-il pas fallu rien moins que ton magique pouvoir pour nous délivrer un instant du sortilège de la triste, maussade et haïssable Pluie ?

PROPOS D'AUTOMNE

Je ne suis pas collectionneur et j'en ai quelque regret, car c'est un agréable passe-temps que celui qui consiste à rassembler des miniatures persanes ou des estampes japonaises, des étoffes ou des armes, des poteries ou des meubles, voire des timbres-poste ou des cartes postales. J'avouerais même assez volontiers que, si la Providence m'avait donné les loisirs nécessaires aux occupations que je viens de dire, c'est vers cette dernière spécialité que je me serais peut-être tourné le plus aisément.

Je m'en suis aperçu, l'autre jour, en essayant de mettre de l'ordre à de vieilles lettres, car il faut bien, à l'occasion, opérer un de ces triages indispensables, mais toujours différés. Or, nulle époque n'est plus propice à ce travail que les premières semaines qui suivent la rentrée. L'existence n'a pas encore repris toute son activité. Les obligations y sont moins nombreuses et moins pressantes, et les heures y sont moins disputées par toutes les distractions et tous les devoirs entre lesquels nous

les partageons d'ordinaire. Le moment est favorable pour se ménager quelque après-midi de liberté et pour ouvrir les tiroirs où nous renfermons les mille petits bouts de papier que la poste nous distribue au cours de l'année et qui sont si vite devenus du passé.

Les voici, en leur diversité d'écritures et de formats, et, tout d'abord, ne suggèrent-ils pas la réflexion que rien n'est plus vain que le soin qui nous les a fait conserver et mettre à part ? N'est-ce pas bien inutilement que nous croyons, au moyen de ces témoignages de notre vie d'hier, en prolonger le souvenir ? En gardant ces minces feuillets, nous obéissons à une espèce de fétichisme égoïste, en même temps que nous voulons rendre un hommage de reconnaissance aux sentiments d'amitié ou de sympathie qu'ils nous exprimèrent. Mais ce procédé ne contient-il pas comme un manque de confiance envers nous-mêmes ? Notre mémoire ne suffirait-elle donc pas à nous garantir d'être ingrats ? A quoi bon, en ce cas, cette manière d'assurance contre l'oubli ? Et, du reste, quoi de plus illusoire que cette précaution ? Qui donc relit jamais les « vieilles lettres » ? Pour ma part, je trouve leur sort misérable. Pourquoi les laisser jaunir dans quelque coin, et ne vaut-il pas mieux en alimenter, chaque année, la première flambée d'automne ?

Certes, oui, mais qui peut se vanter d'être tout à fait logique et qui donc se résoudrait à détruire ainsi ces menues reliques de la vie d'hier? Personne ne se détermine à brûler toutes ses « vieilles lettres » et le plus convaincu de l'inutilité qu'il y a à les conserver hésite à ce sacrifice. Tout au plus, pouvons-nous nous décider à faire un choix parmi elles et à nous débarrasser du plus gros de leur amas. C'est à cela que se borne le plus courageux et c'est à ce parti que je m'arrête, non sans peine, d'ailleurs, tout en en reconnaissant la légitimité et la sagesse.

Mais, l'avouerai-je, si je me sens assez insensible envers les pauvres lettres de l'an dernier, ma décision se ralentit à l'égard des cartes postales qui s'y trouvent mêlées. Il m'en coûte de détruire les images pittoresques ou curieuses qu'elles représentent. Elles me montrent des paysages ou des villes, des sites ou des monuments, mille aspects familiers ou inconnus. J'aime les belles églises ou les beaux châteaux qu'elles me font voir ou revoir. Elles me rappellent des voyages accomplis ou me donnent l'envie d'aller visiter les pays d'où elles sont venues. Et voilà qu'au lieu de les déchirer, je souhaiterais plutôt de les placer dans un album ou de les lier en paquets. Hélas! je ne suis pas collectionneur. Elles partageront le sort de leurs sœurs, les lettres d'antan, mais, avant de me sé-

parer d'elles, il y en aura plus d'une sur laquelle j'aurai longtemps rêvé !

Celle que je tiens entre mes doigts m'est arrivée, il y a quelques semaines, d'Italie. On y voit une petite place, moitié dallée, moitié pavée de cailloutis, que borne, au fond, une maison à toit plat, avec un balcon, et que domine, à droite, le mur d'une église dont on aperçoit le campanile. Sur cette étroite place s'élèvent deux étranges monuments enfermés dans une grille de fer. Chacun d'eux consiste en un baldaquin gothique, orné de clochetons sculptés, recouvrant un sarcophage entouré de statues et portant à son sommet l'effigie équestre d'un chevalier en armure, le heaume en tête et la lance à la main. L'église s'appelle Santa-Maria-Anticha, les tombeaux sont ceux des Scaliger : de Mastino della Scala et de Can Signorio della Scala. Celui de Can Grande est placé au-dessus de la porte de l'église. Il ne figure pas sur la carte, mais je me souviens de lui, comme je me rappelle ce sonnet qu'une main amie a transcrit au revers de l'image qu'il commente :

Ils dorment dans l'armure et couchés sur le dos.
Leurs mains jointes, pourtant, ont l'air prêtes encore
A l'épée, et leurs yeux que l'ombre eut peine à clore
Goûtent sournoisement un sommeil sans repos.

Et, celui-là, debout, équestre, tout en haut
Du pinacle ouvragé que son aspect décore
Semble guetter au loin quelque tragique aurore
Que l'Adige au pont rouge annonce dans ses eaux.

La vie a si longtemps, furieuse et farouche,
Menacé par leur geste et crié par leur bouche
Que l'écho vibre encore du nom de Scaliger ;

Et, pour que de la mort ils ne reviennent plus
Fouler tes dalles, ô Vérone, il a fallu
Entourer leurs tombeaux d'une grille de fer !

Cette image, je l'ai regardée longtemps, en me répétant les vers qu'elle m'avait apportés et que j'avais composés, il y a maintenant une dizaine d'années, lors d'un premier séjour à Vérone. Et avec elle, et avec eux, me sont revenues à la mémoire les impressions ressenties à diverses reprises dans la pittoresque et curieuse cité où je me trouvais encore l'an dernier, presque à pareille époque. J'y goûtais la riche beauté de l'automne italien. Chaque jour, dans mes promenades, je passais devant ces tombes singulières, captives derrière leurs grillages. Je ne me lassais pas de parcourir Vérone en tous sens, du Dôme à San Zeno, de San Fermo Maggiore au Castel Vecchio. Je jouissais paresseusement du charme de ses vieilles rues, au bout desquelles on finit toujours par retrouver l'Adige tortueux qui enserre la ville de sa courbe torrentueuse et que j'apercevais de ma fenêtre, coulant entre ses quais

et faisant tourner les moulins flottants dont les roues utilisent son cours rapide. Et pourtant rien de tout cela n'était nouveau pour moi. Je ne découvrais pas Vérone, je la retrouvais et m'y retrouvais. J'y réalisais un désir formé depuis longtemps déjà, celui de la pratiquer longuement et familièrement, mieux qu'en touriste pressé, comme je l'avais fait jusqu'alors, mais en promeneur attentif et patient qui savoure la joie de s'y laisser vivre et de s'y attarder à loisir...

Certes, du collier des villes d'Italie, Vérone n'est pas la gemme la plus éclatante et la plus rare. Si Venise en est l'opale, Florence le diamant, Rome le rubis, Naples le saphir, Vérone en est la topaze. Elle en a la couleur fauve et safranée, avec ses Arènes rousses, ses façades jaunes, son fleuve aux eaux fielleuses, avec son passé de haines seigneuriales, ses légendes de bile et de sang. Vérone n'est ni molle, ni plaisante. Elle est âpre et guerrière. Son vieux château massif et orgueilleux commande encore son pont crénelé. Mais la sévérité de Vérone n'est pas sans grâce et sans élégance. Sa Place aux Herbes, où le marché se tient dans une enceinte de palais et de hautes maisons peintes, où les grands parasols des marchands se tendent au soleil, où

murmure une fontaine, sa Place aux Herbes où les fruits et les légumes s'amoncellent sur la dalle, a une sorte de bonhomie rustique et citadine, de même que sa Place des Seigneurs est d'une sobre beauté civique. Là, le pas résonne noblement. On y parlerait volontiers à voix basse des secrets de l'Etat et des destinées de la patrie.

C'est ainsi qu'elle m'apparut, la première fois où je la vis, et chaque fois où je m'y arrêtai, le plus souvent pour quelques heures seulement, car Vérone, il faut bien le dire, est une ville où l'on passe plus volontiers que l'on n'y séjourne. Elle est sur le chemin de Venise et elle vous en montre déjà l'emblème. Le Lion de Saint-Marc y éploie ses ailes au haut de la colonne qui se dresse sur la Place aux Herbes, et, quand on l'a vu, on se sent pris d'impatience, on a hâte d'aller saluer le monstre ailé au bord de la lagune qu'il domine et dans la cité qui lui appartient. En vain, Vérone vous offre ses beautés, on les dédaigne presque. On abrège volontiers le temps qu'elles mériteraient. On se contente de jeter un coup d'œil à ses Arènes, à son San Zeno, à son pont féodal, à son musée, et l'on part.

L'on part en emportant le souvenir du rude Adige torrentueux, en emportant dans sa mémoire des images d'églises, de palais, de jardins et de tombeaux, pour aller chercher plus loin, vers la mer, quelque cité plus surprenante et plus voluptueuse.

Et cependant, Vérone n'est-elle pas illustre à jamais par une des plus passionnées légendes d'amour? En parcourant ses vieilles rues, qui n'y a évoqué les ombres tragiques et gracieuses de ses célèbres Amants? Qui n'a cru apercevoir, au coin de quelque ruelle nocturne, leurs blancs fantômes immortellement enlacés? Qui n'a prononcé tout bas les noms de Juliette Capulet et de Roméo Montagu? Noms charmants et malheureux, qu'accompagnent en sourdine les vers de Shakespeare et la musique de Berlioz! Dans les Arènes, qui n'a songé, comme dans l'admirable roman de Gabriele d'Annunzio, à voir s'incarner l'héroïne véronaise sous les traits de la tragédienne Foscarina? Mais a-t-elle besoin de ces résurrections, la tendre fille des Capulet? N'est-elle pas si réelle que l'imagination populaire lui a inventé sa maison et son tombeau?

Aucune des deux attributions, en effet, ne semble exacte, pas plus celle qui fait de la maison de la via Cappello la demeure des parents de Juliette, que celle qui veut que le sarcophage que l'on montre au Campo di Fiera, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Franciscains, ait contenu la dépouille mortelle de l'amante de Roméo. D'ailleurs, ce tombeau de Juliette, jamais je ne suis, pour ma part, allé le visiter, dans mes longues flâneries à travers Vérone. J'aime mieux, quand je veux penser à son amoureuse et touchante destinée, aller voir

finir le jour parmi les cyprès du jardin Giusti.

C'est pour goûter à loisir le charme mélancolique et grave de ce beau jardin que j'ai voulu, l'an dernier, passer toute une semaine à Vérone. Certes, j'étais désireux aussi de revoir plus à fond certains monuments et certains aspects de la ville entrevus à de précédents voyages. Certes, le Crivelli du Musée, le Mantegna de San Zeno, le Pisanello de Santa Anastasia et le Véronèse de San Giorgio in Braïda m'attiraient. Maints coins charmants et pittoresques me sollicitaient. J'avais envie de visiter, un à un, les palais qui attestent encore la splendeur de l'antique cité. Je rôdais longtemps à leur recherche, car quelques-uns se dissimulent comme celui, par exemple, qui, dans la via San Cosimo, montre une si curieuse façade sculptée de cariatides et de figures représentant des Barbaresques avec leurs mines farouches et leurs gros turbans. D'autres, par contre, sont mieux en vue, comme le Bevilacquà, le Canossa, le Portalupi et ce Palazzo Orti, en sa magnifique et misérable décrépitude, avec sa cour transformée en jardinets et son atelier de menuiserie qui l'emplit du bruit des marteaux et du grincement des varlopes...

Certes, tout cela suffisait à l'emploi de la journée,

mais le vrai but en était la promenade quotidienne au jardin Giusti. Nous le réservions pour l'heure où le soleil décline. Nous y arrivions parfois de loin, en nous hâtant, dans la crainte de rien perdre du spectacle qui nous attendait, et, chaque fois, nous éprouvions le même plaisir, lorsque le jardinier nous ouvrait la lourde porte grillée en nous saluant d'un air de connaissance. Le brave homme avait le tact de nous laisser seuls et il nous regardait sans méfiance nous éloigner par l'allée de cyprès qui conduit aux terrasses.

Ils sont bien beaux les cyprès du jardin Giusti et leur ombre est noble et vénérable, mais c'est quand on a gravi le chemin en pente par lequel on gagne le petit belvéder ménagé sur l'une des terrasses que l'on s'aperçoit de toute leur beauté. Ils s'élèvent droits dans le silence où murmure sourdement la plainte des fontaines. Ils semblent s'étirer comme pour tâcher de voir, par-dessus le mur qui les enclôt, Vérone étalée au loin, avec ses toits fauves, ses campaniles hardis et ses tours massives, sur lesquels s'étend un ciel, de minute en minute, diversement lumineux, qui flambe, s'empourpre, se nuance de violet et de jaune et, peu à peu, s'obscurcit de crépuscule.

Et c'est ce crépuscule que nous venions, chaque jour, attendre de la plus haute balustrade du noble jardin. Nous y demeurions accoudés jusqu'à la nuit,

après avoir entendu les cloches de Vérone vibrer dans l'air étonnamment sonore, jusqu'à ce que la lune se levât au-dessus des cyprès, jusqu'à ce que quelque brusque chauve-souris nous frolât de son vol qui semblait mettre comme le parafe de sa signature nocturne au tableau que nous venions d'admirer. Le hasard d'une image, retrouvée parmi de vieilles lettres, l'a rappelé si vivement à mon souvenir que je me suis laissé aller au plaisir d'évoquer avec lui la ville lointaine, au nom d'automne et aux couleurs de topaze brûlée, où chantaient pour nous, l'autre année, en un jardin crépusculaire, propice aux ombres amoureuses, des fontaines que l'on ne voyait plus et d'où semblait monter dans la nuit le jet immobile de noirs cyprès !

GŒTHE A MESSINE

Ce fut le 3 septembre 1786 que Gœthe partit pour l'Italie. De Carlsbad, où ses amis avaient célébré « avec empressement et gracieuseté » l'anniversaire de sa naissance, il se jeta furtivement, à trois heures du matin, dans une chaise de poste. A sept heures et demie, par une matinée belle mais nébuleuse — qui lui permettait de bien augurer de l'automne — il était à Zwota. A midi, il arrivait à Eger, le lendemain matin à Ratisbonne, ayant fait cinquante et une lieues en trente-neuf heures. Le 11 septembre au soir, il quittait Trente, et, à Roveredo, il entendait enfin résonner à ses oreilles la langue italienne. Il avait faussé compagnie définitivement à ses amis de Carlsbad, qui le croyaient parti pour une petite excursion de montagne et à qui il avait caché son « grand projet ».

Il y a certes de la jeunesse dans cette fugue de Gœthe et dans son départ secret, et cependant ce n'était pas la juvénile ardeur de voir du pays qui le faisait rompre avec ses habitudes, en somme assez sédentaires. Gœthe avait trente-sept ans et

n'était plus un étourdi, s'il en avait jamais été un. Ce voyage n'était pas un caprice et une fantaisie. Il n'y cherchait pas un loisir bien gagné après ses labeurs d'écrivain. Il n'était pas venu prendre en Italie un bain de lumière et de soleil. Son entreprise était une entreprise méthodique et calculée. Il accomplissait une des étapes de son apprentissage intellectuel et il espérait en revenir plus complet et comme enrichi de connaissances nouvelles. Il devait y acquérir cette maîtrise de soi-même qui est la caractéristique de son génie.

C'est bien ce Gœthe-là que nous trouvons dans les pages de son *Voyage en Italie*, et c'est d'y surprendre, çà et là, le travail de ce grand esprit qui nous les rend précieuses. Nous assistons à quelques-uns des instants où se forment en lui, au spectacle des choses qu'il contemple, des idées dont il tirera parti ensuite. C'est un haut plaisir que d'entrer ainsi dans l'intimité la plus noble de sa pensée, mais nous prenons aussi, il faut l'avouer, en sa compagnie quotidienne, des divertissements plus malicieux. Il n'inspire pas toujours l'admiration, et l'on se pardonne le sentiment d'irrévérence que l'on éprouve à sa fréquentation familière. Gœthe, en voyage, nous apparaît, plus d'une fois, un personnage assez comique. Tout en rendant justice au sérieux de ses réflexions, à son généreux besoin de tout sentir, de tout comprendre, nous ne pouvons

nous empêcher d'être sensibles à ses côtés de solennité un peu niaise, à sa lourdeur germanique, à sa vanité de bel homme et d'auteur célèbre.

Car il est vaniteux, notre Gœthe! S'il a caché si soigneusement son départ à ses amis, c'est qu'il a craint qu'ils ne le retinssent auprès d'eux ! Si, à Rome, il garde si soigneusement l'incognito, c'est qu'il redoute qu'on ne le mèle aux cabales qui divisent les auteurs romains. « Il ne tiendrait qu'à moi, consigne-t-il dans ses notes, de jouer un grand rôle dans les petits cercles littéraires d'ici ! » Et cependant il ne peut se dispenser d'écouter une lecture de l'*Aristodème* de l'abbé Monti, mais avec quelle complaisance il se loue de l'attitude qu'il a observée avec l'abbé ! Et, quand la fille du prétendant au trône d'Angleterre demande à voir « l'animal étranger appelé Gœthe », comme il s'y refuse « positivement », ainsi qu'il nous le dit avec fierté ! Car il a le sentiment de son importance, aussi note-t-il avec le même soin les faveurs qu'il refuse à une importunité même illustre et flatteuse et le plaisir qu'il prend à manger un fruit, à faire telle promenade, à voir tel tableau ou telle statue, à être lui-même en un mot, et c'est qu'il le soit avec un égoïsme si naïf, avec une candeur si pesante, qui nous amuse, et qu'il nous en ait laissé un témoignage si peu dissimulé et si véridique.

★

Quoi qu'il en soit de ces faiblesses, Gœthe néanmoins, ne nous en paraît pas moins grand. Sa gloire existe en elle-même. Bien plus, elle demeure comme séparée des ouvrages dont le renom la constitua. Gœthe est plus que leur auteur : il est Gœthe.

Il est probable que son temps dut l'admirer autrement, d'une façon moins distante, moins abstraite. Son œuvre fut vivante, discutée ; elle passionna, émut et charma. Actuellement, notre admiration va plutôt à l'esprit qui l'a conçue. Nous pourrions oublier ce qu'elle est que nous n'en admirerions pas moins, par ouï-dire, l'architecte. De là, la situation inattaquable de Gœthe. Il se domine lui-même, si l'on peut dire. Il échappe à tout, même à Eckermann, car la compagnie d'un sot est un danger. Le pamphlet reste contre lui inefficace, aussi bien que le dithyrambe. Pourtant, cette gloire étonne un peu, si l'on en examine la base, car l'œuvre de Gœthe est en grande partie, au moins pour nous, illisible.

On objectera les traductions ; mais Shakespeare, traduit, reste admirable. Le dur verbe de Dante bossue et martèle la prose qui le travestit. Le marbre d'Homère garde sa forme sous le plâtre du moulage, tandis que les chefs-d'œuvre de Gœthe sont fastidieux. Combien de ses poésies lyriques décon-

certent par leur niaiserie ! *Hermann* et *Dorothée* ennuient. *Werther* pâlit en face d'*Adolphe*. *Wilhelm Meister* mélange à de réelles beautés un fatras inepte. *Les Affinités électives* découragent. Qui songerait à rouvrir les tombes où dorment les œuvres dramatiques du dieu de Weimar, si son nom illustre ne les préservait d'un oubli total ? C'est à peine si l'on feuilletterait les quelques belles scènes de *Gœtz de Berlichingen* ou si l'on s'arrêterait aux quelques situations intéressantes de *Stella*. A relire *Clavijo*, *le Grand Cophte*, *le Général Citoyen*, *le Triomphe de la Sensibilité*, on s'étonnerait de leur médiocrité. Seule, *Iphigénie en Tauride* se dresse sur ces décombres en sa froide perfection marmoréenne. Le premier *Faust* pourrait être de Schiller et certaines parties du second semblent les rêveries d'un symboliste de Nuremberg, et cependant un prestige s'échappe de toute cette grise poussière. On dirait que la surnaturelle Hélène qu'évoqua le poète a touché toute cette cendre de son pied nu. L'orteil divin la divinise et l'on entend dans l'ombre le pas de la Beauté. Une invincible magie émane de ces ruines et la gloire de Gœthe sort intacte des fumées qui eussent dû l'ennuager.

Et sa vie, avec quelle patience d'investigation et quelle minutie acharnée n'en a-t-on pas scruté à fond les dessous moraux et sentimentaux ! Les

écrits du temps, les correspondances intimes en ont éclairci, point par point, le détail. Son caractère est apparu en sa vérité. Nul ne doute plus que le héros n'ait été égoïste, sensuel, dur, oublieux. La vanité et l'orgueil se partagèrent cette âme. Ce poète fut un courtisan, cet olympien fut aulique, mais comme la petite réalité de sa vie se perd dans la haute réalité de son attitude spirituelle et comme rien ne peut nous empêcher d'admirer l'activité impérieuse de cette pensée ! Par lui, un type unique d'équilibre mental s'offre à l'admiration humaine. Michel-Ange, pour sculpter son *Penseur*, prit le modèle d'un vivant. Qu'importe l'adolescent florentin dont le geste transfiguré fixa au poing de Persée la tête serpenteuse de Méduse !

Il fallut à Gœthe cinq jours de navigation pour se rendre de Naples à Palerme, où il débarqua le 3 avril, après une traversée qui lui offrit en raccourci « la plupart des aventures qui font les voyages de mer si désagréables ». Les vents contraires, le calme plat et la tempête se succédèrent, et il ne nous cache pas qu'il souffrit assez cruellement de la nausée marine, mais la beauté de Palerme le récompensa de ses peines. Ce n'est pas que la ville même l'enchanta. Il trouva que les monuments et

les édifices publics manquaient de goût, que les églises étaient d'une magnificence outrée et les rues remplies de boue et de poussière, mais la grotte de Sainte-Rosalie, avec la statue de la sainte, le bruit de l'eau qui filtrait de la voûte, la propreté de cette « sauvage caverne », l'étrangeté du lieu le plongèrent dans une agréable rêverie, de même qu'il fut sensible aux prévenances du vice-roi et à son invitation à dîner, et s'amusa aux extravagantes décorations des jardins et de la villa du prince Pallagonia, où l'on voyait, taillés dans la pierre brute, des bergers et des bergères, des mendiants, des cavaliers, des Espagnols, des Turcs, des animaux de toute espèce avec des têtes, des pieds et des mains d'hommes, des femmes à queues de serpents et autres monstruosités semblables, ainsi qu'une fontaine sans eau, et des sièges de hauteur disproportionnée, de façon à ce que personne ne pût s'y tenir assis.

Néanmoins, après une visite à la mère et à la sœur du célèbre aventurier Cagliostro, il se décide à poursuivre sa route et, par Alcamo, Segeste, Castel-Vetrano, à gagner Girgenti pour en admirer les temples antiques, d'où il revient à Catane, et, par Taormina, se dirige vers Messine.

C'était dans une Messine en ruines qu'arrivait Gœthe, le 12 mai 1787. Les désastres du tremblement de terre de 1783 n'étaient pas encore réparés.

Aussi, en sortant de la mauvaise auberge où il avait passé la nuit, Gœthe se trouve-t-il au milieu des décombres qui lui donnent une juste idée de la dévastation de cette malheureuse cité. La promenade qu'il y fait, en compagnie du consul, est lamentable. Ce ne sont que maisons, palais et édifices renversés. Les habitants échappés à la mort occupent des baraques en planches. Ce tableau lugubre n'est pas du goût de Gœthe. Aussi prend-il la résolution de s'en retourner à Naples le plus tôt qu'il pourra, non sans pourtant avoir, là encore, dîné chez le vice-roi, vieillard bizarre qui entend que l'on ne néglige pas ses invitations, car Gœthe ayant manqué à s'y rendre. il l'envoie quérir à l'auberge par un de ses domestiques. C'est un personnage avec qui il ne faut pas badiner, ce vice-roi de Messine! Il est capricieux, colérique et tourmenté par des accès de bile qui le rendent très défiant et lui font voir des espions partout, et particulièrement dans tous les voyageurs. Heureusement que les francs-maçons veillent sur Gœthe. Ils l'invitent même à assister à une de leurs réunions secrètes: mais Gœthe, en surhomme prudent, n'a aucune envie de s'exposer à de grands dangers. D'ailleurs, le but des maçons de Sicile n'a rien de commun, comme il le dit, « avec ses manières de voir », et il quitte Messine sans regrets, après avoir constaté que les tentatives des hommes sont vaines « pour

se garantir contre les violences de la nature ». Vérité dont il va faire en mer, pour la seconde fois, la triste expérience, car, à peine embarqué, il souffre de vertiges que lui cause le vent contraire et dont il n'augure « rien de bon ».

Je me souviens d'avoir assisté, l'an dernier, à un spectacle charmant. Devant un public choisi, au fond du vaste atelier d'un de nos peintres les plus brillamment célèbres, un ingénieux petit théâtre était dressé, avec sa scène, sa rampe, son rideau. Le maître du logis en avait dirigé lui-même l'agencement et il n'avait pas dédaigné d'en brosser les décors et de dessiner les costumes des jeunes acteurs que nous nous préparions à applaudir, d'abord parce qn'ils ne pouvaient manquer de jouer en perfection, et ensuite parce qu'ils avaient eu le bon goût de choisir, pour notre divertissement et pour le leur, au lieu de quelque insipide saynète de salon, une des plus jolies pièces de notre répertoire classique.

N'est-elle pas, en effet, délicieusement pittoresque, cette petite comédie de Molière qui s'appelle *le Sicilien ou l'Amour peintre ?* Elle est gaie, tendre, facile, délicate, hardie et poétique. Elle est pleine de masques, de sérénades, d'aveux, de ga-

lanteries et de stratagèmes. On y échange des soufflets à la lueur des flambeaux et d'amoureux propos à l'abri d'un chevalet. On y voit un jaloux, une coquette et un galant. On y voit des esclaves turcs, des danseuses mauresques et un sénateur messinois qui s'occupe de mascarades. On voit des femmes voilées et des gens vêtus à l'orientale, et le ciel s'y habille lui-même en Scaramouche. On s'y nomme Don Pèdre, Adraste, Isidore, Hali. Ah! la charmante farce que cette aventure sicilienne qui donne l'occasion de porter la perruque à l'espagnole et d'arborer le turban à la musulmane, qui prétexte la longue robe ou le bel habit à basques, permet de tirer l'épée ou de manier le pinceau, de se parer d'aigrettes et de sequins et de débiter ces belles tirades langoureuses ou facétieuses que Molière prête à ses personnages et dont la prose, solide et vive, est toute pailletée et comme étincelante de vers épars.

Car c'est une œuvre de poète que ce *Sicilien* et du poète si libre et si savoureux qu'est Molière, lorsque, cessant d'être l'observateur profond, sévère et exact des mœurs de son temps, le portraitiste des grands caractères et des grandes figures de son théâtre, il s'abandonne à sa verve et à sa fantaisie ; lorsque, en souvenir de sa jeunesse errante, il retourne un instant à ces canevas de la Comédie italienne où il a pris le sujet

de ses premières improvisations et qu'il leur redemande leurs barbons ridicules, leurs héroïnes rusées et leurs valets fripons, et que, pour se reposer des imposteurs, des libertins, des avares, des misanthropes, des pédants, des médecins et des marquis, il s'adresse à la troupe jargonnante et bariolée des Mascarille, des Scapin et des Sbrigani, à toute cette divertissante canaille d'outre-monts venue de Naples ou de Messine.

C'est à Messine, en effet, que se passe l'action du *Sicilien*, comme s'y passait celle de *l'Etourdi*. Aussi est-ce un coin de Messine qu'Albert Besnard avait figuré sur la toile du décor. Il y avait peint des roses, un cyprès, une maison blanche et un ciel bleu, ce même ciel bleu qu'avait admiré Gœthe jadis, au-dessus de Messine une première fois détruite, ce même ciel sous lequel se dresseront, de nouveau, un jour, ses églises et ses palais, lorsque la cité tragique se relèvera de nouveau de ses ruines, comme pour attester orgueilleusement que la volonté de l'homme est plus forte que la brutalité des éléments.

DÉPLACEMENT

J'ai bien regretté de ne pouvoir accomplir le déplacement auquel Mme Leblanc-Maeterlinck a convié les amateurs d'art dramatique, en leur offrant, dans son domaine normand de l'Abbaye de Saint-Wandrille, un spectacle d'un rare intérêt artistique; mais, si je n'ai pu assister à cette représentation exceptionnelle du *Macbeth* de Shakespeare, les journaux nous en ont appris assez le caractère particulier pour qu'il soit permis à ce sujet certaines réflexions.

Et, tout d'abord, ce n'est pas la première fois qu'un drame ou qu'une comédie de Shakespeare quitte l'atmosphère factice de la salle de théâtre pour le plein air. Avant que le fait se fût produit, à plusieurs reprises, m'a-t-on dit, en Angleterre, il avait été prévu par Théophile Gautier dans un délicieux chapitre de *Mademoiselle de Maupin*. Le romancier nous y décrit une représentation forestière de *Comme il vous plaira*, où la romanesque fiction du poète anglais trouve pour cadre et pour décor des arbres et des feuillages.

Ce n'est donc pas dans ce « déplacement » que consiste l'originalité de la tentative de Mme Leblanc-Maeterlinck. Ce qui en fait la nouveauté, c'est qu'il n'a pas suffi à Mme Leblanc que *Macbeth* fût transporté de la scène artificielle sur une scène plus naturelle. Profitant d'un aspect de lieux en accord général avec la donnée du drame, elle en a fait se dérouler les diverses péripéties, chacune dans un décor approprié, non par l'industrie des toiles peintes, mais par une mystérieuse coïncidence de la réalité locale, de façon à former une succession de tableaux où les personnages de l'œuvre ont pour fond l'aspect de nature ou d'architecture qui convient à leur action, ce qui nécessite, aussi bien que le « déplacement » des acteurs, celui des spectateurs et qui est le point où le curieux essai en question me semble exceptionnel et par où il paraît constituer une fantaisie ingénieuse et toute accidentelle, dont le paradoxe est, il faut bien le dire, quelque peu contraire à l'essence même du théâtre.

Si nous examinons avec quelque attention la tentative de Mme Leblanc-Maeterlinck, nous voyons qu'elle est d'un sens tout réaliste, car elle cherche à donner au drame, non seulement un décor

vraisemblable, mais un décor matériellement vrai. Or, le théâtre est, avant tout, un art de convention. Il est même conventionnel dans l'expression des sentiments les plus humains et des passions les plus vivantes qu'il traduit dans un langage transposé et par un discours stylisé. A cette convention s'ajoute également celle du jeu des acteurs. Le geste, la mimique, la parole y ont leur manière d'être vrais. Or, ne serait-il pas à craindre que cet ensemble conventionnel se trouvât rompu par le caractère de réalité excessive provenant de ses éléments muets qui sont les décors ? Et l'impression de vérité dramatique ne risquerait-elle pas d'être diminuée par sa présence dans un milieu qui en ferait peut-être sentir, trop et à son désavantage, la qualité de fiction ?

Admettons, cependant, qu'il n'en soit rien et que l'effet que je signale comme possible ne se produise pas, on peut se demander alors pourquoi s'en tenir là, sur la voie du réalisme, et pourquoi se contenter d'une vérité approximative ? Pourquoi ne pas identifier complètement le drame à ses décors historiques ou légendaires et ne pas chercher à atteindre une localisation plus parfaite encore ? Ce ne sera donc plus à Saint-Wandrille que je voudrais voir jouer *Macbeth*, mais dans quelque antique château d'Ecosse. A défaut de manoir authentique, je réclame la bruyère même où le Thane

de Glammis fut salué Roi par les Sorcières. Il me faut le paysage, la saison, l'heure, le ciel. Je veux entendre crier les hirondelles du porche, non pas celles de Saint-Wandrille, mais celles d'Inverness! Ces exigences sont logiques, après tout, mais elles conduiraient loin.

On peut le dire, d'autant mieux qu'elles auraient pour conséquence bien d'autres déplacements encore que celui auquel nous a invités Mme Leblanc-Maeterlinck. De même qu'il y eut jadis des troupes de comédiens ambulants, il y aurait à l'avenir des groupes de spectateurs nomades. Voyez-les parcourir le monde à la suite de Shakespeare, en pèlerinage dramatique vers les lieux qu'a choisis son génie vagabond pour y situer les mille épisodes de son théâtre universel. Les voici à Vienne avec *Mesure pour Mesure* et à Ephèse avec *la Comédie des Erreurs*, à Athènes avec *le Songe d'une nuit d'été*, à Troie avec *Troilus et Cressida*, en Illyrie avec *la Douzième Nuit* et en Sicile avec *le Conte d'hiver*, à Rome, en Bohême, en Egypte, que sais-je encore ? Sans compter la Forêt des Ardennes et l'île de Prospero. J'allais oublier Venise avec son Marchand et son More !...

On ne va guère à Venise sans y lire *Othello*... Le farouche Jaloux est une des ombres fameuses

dont la Ville des Eaux et des Palais évoque le mieux le souvenir. Sa face bronzée y promène son masque tragique, et le soleil couchant l'empourpre d'une ardeur africaine. On croit encore, sur la dalle des quais, entendre sonner son talon guerrier et traîner les plis de son ample manteau de brocart. Au coin d'un rio, on vous montre presque sa maison, et Desdémone a son palais sur le Grand Canal. Il est petit, fragile et délicieux. Sa façade étroite est d'une grâce toute féminine.

Et Desdémone et Othello ne sont pas seulement des ombres à Venise.

Ne nous apparaissent-ils pas vivants de par la magie shakespearienne ? De plus, ne s'ajoute-t-il pas, à l'existence qu'ils doivent au génie qui a immortalisé leur histoire, la circonstance que le décor où s'accomplit leur tragique aventure subsiste, du moins en partie ? Venise a conservé beaucoup de l'aspect qu'elle avait au temps de ces amants illustres et malheureux, et le drame qui les met en scène y trouve son cadre presque intact. N'y a-il pas là de quoi tenter les amateurs qui auront goûté l'essai de Mme Leblanc-Maeterlinck, et pourquoi ce qu'elle a tenté avec *Macbeth* ne le point renouveler avec *Othello* ? Venise ne prêterait-elle pas son décor, comme Saint-Wandrille a fourni le sien, à cette résurrection dramatique ? Ne serait-il pas facile de retrouver la rue où conversent Iago et

Roderigo, le palais à la fenêtre duquel se montre Brabantio? La salle du Conseil, au Palais Ducal, où le Doge et le Sénat, assis autour d'une table, délibèrent sur les nouvelles que leur apportent les messagers venus de Chypre, n'existe-t-elle pas toujours prête à recevoir le vieux Sénateur demandant justice de l'outrage fait à son honneur, en la personne de sa fille, par le More impudent qui a osé unir en secret son sang aventureux à celui d'une patricienne de la Sérénissime République, et n'est-ce pas en ce lieu même qu'Othello et Desdémone viennent se justifier, lui d'avoir employé pour se faire aimer d'autres sortilèges que sa vaillance et sa gloire, elle d'avoir préféré son amour à ses devoirs de fille et d'avoir disposé de son cœur sans le consentement d'un père ombrageux ?

Si c'est à Venise que commencerait la représentation réaliste d'*Othello*, c'est dans l'île de Chypre qu'il la faudrait continuer, car, dès le second acte de la pièce, comme on sait, le spectateur est transporté dans un port de mer cypriote, dont Shakespeare ne nous dit pas le nom, mais qui ne peut être autre que cette Famagouste qui était le boulevard de la domination vénitienne dans l'île lointaine. Le déplacement, cette fois, est d'importance et il serait

à craindre qu'il décourageât même les plus fervents amateurs de vérité décorative. Cependant, si Venise est la ville d'Othello, Famagouste l'est bien davantage encore. C'est là que les perfides insinuations de Iago accomplirent leur œuvre néfaste dans l'esprit du More. C'est là qu'il sentit naître et grandir en lui le doute et le soupçon, qu'il éprouva toutes les fureurs de la jalousie. C'est là qu'il commit son affreux et misérable forfait et que la douce et tendre Desdémone expira entre les mains brutales de son mari africain.

Certes, on ne trouverait pas à Famagouste cette « chambre dans le château » où brûlait une lumière, auprès de Desdémone endormie ! Mais le « quai » où aborda Othello, au milieu des acclamations et des sonneries de trompettes, borde toujours le port où s'ancrèrent les galères et que dominent les hautes et massives murailles de l'antique forteresse. Au-dessus de la porte, le Lion de Saint-Marc, sculpté dans le marbre, ouvre toujours des ailes effritées, et c'est par cette porte que passa Desdémone, quand elle vint au-devant de son époux, et comme il faisait chaud, elle séchait sans doute son visage avec le fin mouchoir brodé, talisman léger de son bonheur !

C'est par cette porte que l'on pénètre encore

aujourd'hui dans Famagouste et je me souviens avec émotion de l'avoir franchie un jour. C'était au cours d'un voyage en Méditerranée. Depuis le matin, le bateau qui nous avait amenés à Chypre était ancré dans la baie. Du pont, on apercevait la ligne formidable et rébarbative des hauts murs crénelés, leurs tours, leurs bastions, que surpassaient les panaches de quelques palmiers et que dominait la masse imposante d'une antique église. Et rien n'était plus singulier, sous ce ciel d'Orient, qui devenait, d'heure en heure, d'un éclat plus intense et plus brûlant, que ces murailles féodales et cette nef gothique qui faisaient songer, en ce décor d'outre-mer, à quelque ancienne cité forte de notre province française !

Ce ne fut que vers le soir que nous descendîmes à terre. Les dalles du quai où nous prîmes pied étaient brûlantes, ainsi que l'épaisse poussière où nous marchions, une fois la porte franchie, et où l'on enfonçait jusqu'à la cheville. Elle remplissait, cette poussière, toute la vaste enceinte de ce qui avait été Famagouste, la Famagouste des Croisés et des Vénitiens, dont ne demeuraient debout que les deux églises à demi ruinées, les débris du palais construit par ce Bragadin, qui défendit héroïquement contre les Turcs la ville maintenant morte, et qui fut écorché vif par les vainqueurs, et l'inébranlable et massive ceinture de vieux remparts dressant au-

tour de cette ardente et morne solitude leur défense guerrière qui ne protégeait plus que de l'abandon et du silence.

Car il y faisait un silence étonnant, en cette Famagouste déserte et aride. Parfois, le vent de la mer agitait les palmes sèches d'un palmier au tronc écailleux ou le feuillage de quelque poivrier poudreux. Çà et là quelques pauvres maisons qui semblaient inhabitées. Dans ce qui avait été le palais de Bragadin, et dont ne subsistaient plus que quelques pans de mur et quelques colonnes de la façade, de gros boulets de pierre s'entassaient, comme un souvenir des sièges de jadis où les mortiers de bronze les lançaient sur l'assaillant ; mais à présent le silence avait succédé à tous ces bruits héroïques et Famagouste n'était plus que le muet sépulcre d'un glorieux passé.

C'est lui que nous retrouvions dans l'église où nous étions entrés. En vain le badigeon turc en avait fait une mosquée où le Mirhab remplaçait l'autel. Aux longues fenêtres du chœur, des treillages de bois tenaient lieu des vitraux de couleur, mais, malgré ces transformations, le vieil édifice conservait son aspect chrétien. Il attestait, par ses proportions majestueuses, l'ancienne splendeur de la cité

morte, évanouie et tombée en ruine, et il en exprimait, de même que ses remparts énormes et robustes, la double signification militaire et religieuse.

Nous nous y sommes promenés longtemps, sur ces murailles de Famagouste, et nous sommes montés sur une de leurs tours, Du sommet, on se rendait compte exactement de la force de ces défenses. Elles formaient une double enceinte protégée par un double fossé. Le soleil s'était couché. Le crépuscule rendait la poussière toute blanche comme si la lune l'eût éclairée déjà. L'antique église, au loin, semblait s'être comme décharnée. En passant, nous avons dérangé un groupe de femmes turques assises et voilées. Leurs visages secrets m'ont fait songer au More jaloux. Vous n'étiez pas né, sombre Othello, pour notre Occident ! Votre amour oriental eût dû enfermer Desdémone derrière les grilles de quelque harem. Vous eussiez été mieux fait pour le service du Grand Seigneur que pour celui de la Sérénissime République, et n'est-ce pas un peu la faute de cette brûlante Chypre si votre sang, vicié par le soupçon, y a retrouvé ses ardeurs natales et le geste barbare de vos aïeux africains ?

RAPPROCHEMENTS

Si, comme il a été dit, S. M. l'Empereur d'Allemagne est fort au courant des « choses de France » il ne se peut qu'il ignore les belles œuvres de notre littérature nationale. Aussi j'imagine que, durant les loisirs que lui donnent ses séjours à Corfou, son premier soin est de relire les pages fameuses que M. Maurice Barrès a consacrées à l'*Achilléion* (qui est maintenant la propriété du monarque allemand), et à cette Elisabeth de Bavière que l'auteur d'*Amori et Dolori sacrum* a si poétiquement appelée « l'Impératrice de la Solitude ».

Nul doute, en effet, que, par quelque radieuse matinée de ce printemps corfiote, d'une grâce toute hellénique, l'empereur Guillaume, un livre sous le bras, ne sorte de sa villa pour entrer dans les jardins qui l'entourent et en sont la splendide beauté. Il me semble le voir marcher seul sur le sable fin des terrasses qui dominent les admirables paysages de l'Ile fortunée. Il y respire l'air limpide et léger que parfume l'odeur des roses proches et qu'aromatise la senteur des lauriers voisins, mais

le livre qu'il porte avec lui lui rappelle qu'il y a, là-bas, un banc de marbre blanc, et c'est sur ce banc qu'il va s'asseoir. Une fois là, il ouvre le volume français. Il lit. La noble prose, si gravement et si mollement cadencée, où M. Maurice Barrès évoque la figure déjà lointaine et légendaire de l'Impériale Désespérée, chante son thème mélancolique et funéraire. Ample et concise, la phrase se déroule et suit pas à pas la tragique destinée qu'elle commente et célèbre. L'Empereur lit ; et ne dirait-on pas qu'en s'associant à l'hommage rendu par l'écrivain à la Niobé de l'*Achilléion*, le nouveau maître du lieu veuille apaiser l'Ombre troublée de Celle dont il est venu habiter la demeure déserte et respirer les solitaires jardins ?

Certes, je suis loin de vouloir laisser entendre qu'il y ait aucune profanation dans le fait que l'*Achilléion* soit restitué à la vie. Son possesseur actuel y saura respecter le passé, et sa présence n'a rien qui choque. Du moment que le domaine impérial devait être aliéné, il ne pouvait tomber en de meilleures mains. Même se parachève mieux ainsi le destin de l'errante Elisabeth de Bavière. Elle qui, vivante, ne put se fixer nulle part, n'aura même pas trouvé une retraite pour son Ombre fugitive. Elle semblait lui avoir choisi celle-là, et voici qu'elle en est, pour ainsi dire, dépossédée. Pas plus qu'elle n'a pu retenir aucun des bonheurs

de ce monde, elle n'a pu garder à elle cet *Achilléion* dont elle avait composé pour sa mémoire le poétique décor. Sans doute, la blanche villa est toujours debout sur le promontoire embaumé qu'elle couronne de ses sombres bosquets et de ses terrasses fleuries ; sans doute, les blanches statues des Muses ornent encore ses jardins, mais ils ont perdu leur charme mélancolique et l'on n'y pourra plus venir évoquer le souvenir de celle qui fut un des plus parfaits exemples de l'acharnement du Sort et de l'infortune humaine.

J'ai visité l'*Achilléion*, il y a quelques années, par un beau jour de fin d'été. Nous avions quitté la petite ville de Corfou, plus italienne que grecque, avec ses rues étroites, ses boutiques de fruits, son port, sa vieille citadelle. La voiture qui nous menait soulevait la poussière sur la route blanche, entre des haies de figuiers aux raquettes épineuses où luisaient les figues saignantes. Peu à peu, les maisons s'étaient espacées. Nous étions parvenus en pleine campagne. Une lumière douce baignait les champs d'oliviers dont les feuilles s'argentaient dans l'air limpide. Le chemin s'était mis à monter. Le paysage s'agrandissait et apparaissait en sa noble et gracieuse ampleur. Au loin, des monta-

gnes boisées bornaient l'horizon, pas très hautes, mais d'une belle forme souple, aux lignes déjà helléniques.

C'est l'une de ces montagnes qui supporte l'*Achilléion*. Le gardien qui nous précédait nous fit pénétrer dans la villa. Hélas! le peu qu'on en montre aux visiteurs ne permet guère de désirer en voir davantage, tant la décoration intérieure en est, il faut l'avouer, d'un goût plus bizarre qu'heureux avec ses peintures mythologiques et ses arabesques pompéiennes! Même peut-être sourirait-on ailleurs de ces peinturlurages de casino héroïque, si la gravité d'un grand souvenir ne commandait le respect. Ici, on se contente de constater que ce n'est ni à son architecture, ni à sa décoration que l'*Achilléion* doit sa renommée de beauté, mais à sa situation admirable et à ses jardins qui, de terrasse en terrasse, descendent jusqu'à la mer.

Ce sont eux, qui font le charme de cette retraite. Lorsque le gardien vous en a fait parcourir les détours et admirer les trop nombreuses statues, quand il vous a montré l'*Achille blessé* qui expire immortellement en son marbre déclamatoire et qu'il vous laisse enfin seul et libre d'errer parmi les lauriers et les cyprès qui bordent les allées ombreuses de ce beau lieu, c'est alors qu'on en comprend l'attrait paisible et mélancolique, c'est alors que l'on sent combien il est propice aux longues rêveries,

et comment, par sa solitude, son silence, il devait plaire à celle qui aimait parfois à y méditer le passé, à y songer l'avenir et à y soupeser en ses mains impériales la cendre amère qu'y avaient laissée les fruits les plus dorés de la vie !

Je crains bien que ceux qui visiteront maintenant les jardins de l'*Achilléion* et qui s'assoieront sur leurs bancs de marbre pour y relire l'harmonieuse Elégie de Maurice Barrès n'y retrouvent plus l'ombre tragique qui les hantait. Les allées où glissait son pas invisible retentiront d'un autre pas, du pas éperonné de leur nouveau Maître. Certes, il est probable que l'Empereur allemand aura respecté l'aspect de ce beau promenoir, mais l'âme en sera changée. Lui aussi y cherchera le silence et le repos, lui aussi y goûtera la limpidité de l'air, la pureté et la richesse de la lumière, lui aussi en respirera les odeurs balsamiques mêlées aux brises marines, lui aussi s'accoudera aux balustrades des terrasses, mais les pensées qu'il y poursuivra seront bien différentes de celles où se consumait, en proie à un sombre destin, la Niobé bavaroise qui avait vu s'accumuler autour d'elle tant de drames et tant de désastres.

L'*Achilléion* ne sera plus le séjour d'une femme

désespérée, courbée sous la menace du sort, mais celui d'un homme dans toute la force de sa destinée et dans tout l'aplomb de sa stature. Souverain, actif et puissant, d'un grand empire, père d'une nombreuse et saine famille, tête solide et nette, l'Empereur Guillaume n'a rien d'un Hamlet couronné. Il n'y a pas de spectres dans ses rêves, et les réalités seules le préoccupent. C'est à elles qu'il viendra songer dans la paix lumineuse des jardins d'Achille. C'est à ses projets d'ambition et de gloire qu'ils prêteront leur silence parfumé. A ces lieux qui furent l'asile d'une existence dévastée, il rendra la vie et l'animation, mais avec lui disparaîtra ce qui en faisait l'attrait mystérieux et ce qui donnait à leur abandon son caractère particulier.

Parcourons-les donc, en esprit, une dernière fois, ces bosquets étagés de l'*Achilléion*, car qui sait si, plus tard, au cas où le hasard nous y ramènerait, nous les reverrions tels que nous les avons vus, encore tout émouvants d'une tragique présence ; qui sait, même, si nous y retrouverions cet *Achille blessé* qui y meurt en face de la mer ! J'imagine que le nouveau maître se plaira peu à ce symbole et qu'il n'en tolérera point le fâcheux augure. C'est debout, en sa hardiesse guerrière, qu'il voudra contempler le héros grec, et il chargera sans doute quelque sculpteur germain d'en dresser l'image orgueilleuse et nouvelle sur la plus haute terrasse

de son palais de Corfou, en la blancheur d'un marbre neuf, parmi les lauriers toujours verts.

Ce fut au retour d'une croisière d'été en Méditerranée, que je quittai Corfou après avoir visité l'*Achilléion*. Le yacht ami, qui nous avait portés pendant deux mois éblouissants et qui nous avait promenés du Bosphore en Syrie, nous ramenait vers Venise, au terme de notre voyage. Ces derniers jours de navigation avaient comme un charme particulier, celui que nous ressentons à un grand plaisir dont la fin est proche. Que ne pouvions-nous prolonger ces belles heures de vie errante et pittoresque ! Cependant le navire longeait lentement la côte adriatique, et ce fut ainsi que nous arrivâmes aux Bouches de Cattaro. Par leurs calmes golfes successifs, nous pénétrâmes jusqu'au fond de l'étrange labyrinthe marin que dominent les montagnes monténégrines. Nous eussions voulu n'en plus sortir, mais il fallait pourtant gagner la dernière escale, et nous comptions celles qui nous en séparaient avant de voir surgir de la lagune les dômes et les campaniles vénitiens.

Il y a déjà un peu de Venise à Raguse. Le lion de Saint-Marc ouvre ses ailes sculptées dans la pierre des palais dalmates, mais nous fûmes bien-

tôt las de la pourtant si curieuse petite ville, aux rues étroites, aux églises rococo, qu'enserre son vieux rempart et que défendent, du côté de la mer, les bastions de sa citadelle, et, après y avoir flâné quelques heures, nous prîmes le parti d'aller achever la journée à l'Ile Lacroma.

L'Ile Lacroma! De Raguse on l'aperçoit à courte distance et la rame suffit pour nous y mener. Certes, nous avions vu, durant le voyage, de plus belles îles que cet îlot Lacroma. La Marmara nous avait offert ses Iles des Princes que baignait son flot de saphir et qu'enrichissait la lumière éclatante de l'été oriental. Nous avions salué en passant Délos, Ténédos, Lesbos et Amorgo, où naquit le poète Simonide qui devint aveugle pour avoir mal parlé, dans ses ïambes, d'Hélène de Troie ! Nous avions visité la chevaleresque Rhodes et la grande Chypre où Famagouste dresse entre ses murs formidables sa massive cathédrale gothique, et pourtant, cette petite Ile Lacroma tentait notre curiosité, élevant au-dessus de l'eau sa côte rocheuse, couronnée de belles verdures et découpant sur l'horizon marin sa silhouette anguleuse et pittoresque. Aussi, fût-ce avec plaisir que nous abordâmes dans l'étroite baie qui lui sert de port naturel et d'où nous partîmes à la découverte de ce minuscule Nouveau-Monde.

★

Il n'y a pas grand'chose à découvrir dans l'Ile Lacroma, sinon qu'elle est plantée de pins.

Comme le cyprès est l'arbre des collines dont il rompt, par son svelte élan, les courbes onduleuses, comme le peuplier est l'arbre des rivières dont il accompagne le murmure, du bruissement fluide de ses feuilles, le pin est, par excellence, l'arbre des sites maritimes. Il leur convient par d'évidentes analogies. Son feuillage métallique, son tronc rocheux s'apparient aux nuances minérales des granits. Il tapisse le sol où il pousse d'un sable d'aiguilles et y laisse tomber ses pommes écailleuses qui ressemblent à des coquillages végétaux. Le vent fait gronder et gémir dans ses cimes flexibles toutes les rumeurs de la mer. Comme elle, il est paré d'éternelle verdure !

Ce sont les pins qui donnent à l'Ile Lacroma sa beauté. Ils y poussent nombreux et pressés. Ils font son ombrage et son odeur. Ils la parfument de leurs résines vivifiantes et la couvrent de leurs branches protectrices. Ils prêtent une voix à sa solitude, car elle est merveilleusement solitaire, l'Ile Lacroma. On peut errer librement par ses sentiers, s'étendre sur ses mousses, s'attarder en ses clairières, sans y rencontrer âme qui vive. Et pour-

tant, elle est habitée, mais ses habitants ne sortent pas de la haute retraite qu'ils y occupent. Il faut aller à eux, car ils ne viennent pas à vous, tout en vous accueillant gracieusement, si vous frappez à leur porte.

Ce fut ce qui nous arriva, quand nous nous présentâmes à l'huis du couvent qui se dresse au centre de l'île et en domine les vertes cimes.

Le jeune moine qui nous reçut portait la robe de bure des Franciscains. On eût dit la brune étoffe dont elle était faite tissée avec les aiguilles des beaux pins dont nous foulions tout à l'heure l'épais feutre monacal. Notre hôte semblait ainsi être vêtu de la dépouille même des arbres parmi lesquels il avait trouvé un asile de paix et de repos.

En effet, quel plus parfait lieu de méditation que ce silencieux monastère de Lacroma ! Il couvre le sommet de l'île de ses constructions à l'italienne qui entourent un cloître délicieux et qu'environnent de riants jardins dont les religieux entretiennent avec soin les parterres délicats. Mais ils ne sont pas là seulement, les pieux jardiniers, pour y cultiver les «fioretti » chères au bon saint François, ils y sont aussi pour y cueillir les fleurs épineuses de la pénitence et pour en tresser à leur front la couronne immarcescible des élus.

Et ce n'est point tout encore ! Un autre devoir leur incombe, ainsi que nous l'apprit le jeune moine

qui guidait notre visite. Ses frères et lui sont les gardiens d'un souvenir, car c'est en mémoire d'un tragique événement qu'ils furent appelés à Lacroma. Lacroma appartenait à l'archiduc Rodolphe. A la mort de son fils, l'empereur d'Autriche fit don du domaine archiducal aux Franciscains et ce fut eux qu'il chargea d'y conserver à jamais la solitude et le silence.

Nous avions fini de parcourir les jardins et nous nous étions accoudés à une terrasse d'où la vue s'étend, aussi bien que sur toute l'île, sur le rivage dalmate et ses montagnes sévèrement dénudées. A leur pied, Raguse apparaissait toute dorée aux rayons du soleil couchant, tandis qu'au-dessous de nous Lacroma étalait sa verdure cuivrée. Soudain, dans l'air immobile, une détonation retentit, suivie d'une autre et d'une autre encore. Le canon tonnait aux forts de la côte. Le jeune moine, les yeux baissés, écoutait avec indifférence ces vains bruits d'un monde qui n'était plus le sien, quand l'un de nous se souvint qu'on lui avait dit à Raguse que l'on attendait aujourd'hui la venue d'un archiduc. Et c'était cette venue que saluait la salve sonore.

L'archiduc ! Et nous songions à celui que devaient jadis accueillir les mêmes salves, quand il se rendait à son Ile Lacroma, à ce Rodolphe de Habsbourg qui trouva dans le pavillon forestier de

Mayerling une mort mystérieuse et brutale, une mort qui enfonça au cœur de sa mère, l'Impératrice des Sept Douleurs, sa pointe cruelle, en attendant que le fer de l'anarchiste Lucheni y achevât matériellement l'œuvre féroce de la Destinée !

Il m'est revenu à l'esprit, ce souvenir de l'Ile Lacroma, en errant aujourd'hui dans un des bois de pins qui environnent le point de la côte méditerranéenne où j'écris ces lignes. Certes, ils n'ont point la beauté de ceux de là-bas, mais néanmoins ils ont leur charme et leur grâce sauvages. Entre leurs troncs, j'aperçois la rade de Toulon qui étale ses eaux calmes. Au loin résonne le canon assourdi des forts. Les batteries se répondent, et l'air vibre de leur bruit guerrier. Auprès de moi, un oiseau chante sur un arbre en fleurs, et je marche en me répétant ces vers que j'avais composés jadis en l'honneur de la petite île, maintenant lointaine :

Sous la lumière d'or que le soleil tiédit
Et qui brille, s'épand, se disperse et ruisselle
Sur la mer dont, au loin, l'azur lisse étincelle,
L'île, en un clair sommeil, doucement s'engourdit.

Silence. Pas un vol dans le ciel de midi
Ni dans le bois obscur où ne bat aucune aile.
Le temps semble immobile en une heure éternelle
Qui brûle, se consume et toujours resplendit.

Pieuse et verte, auprès du rivage dalmate,
Où, comme un fruit, Raguse, en ses vieux murs, éclate,
Elle étage ses pins autour de son couvent ;

Et, dans l'air pur qu'imprègne un parfum balsamique,
Cime à cime, parfois, d'un frisson, on l'entend
Palpiter tout entière au souffle adriatique.

HUMBLE SPORT

Sans être particulièrement homme de sport, il n'est néanmoins presque personne qui n'en ait, à l'occasion, pratiqué quelques-uns et qui ne garde bon souvenir de l'agrément, même passager, qu'il y a pris. Qui donc, en effet, peut prétendre n'avoir, une fois dans sa vie, lancé le ballon, à défaut de l'avoir monté ? Qui n'a, par passe-temps de jeunesse, chaussé le patin ou manié la raquette ? Est-il beaucoup de gens qui n'aient jamais épaulé un fusil, tiré du pistolet ou joué du fleuret, qui n'aient essayé d'abattre au vol quelque gibier, de mettre quelques balles dans les cercles d'un carton ou dans la silhouette d'un mannequin, qui n'aient tenté de s'assouplir au jeu des armes et de réduire, un instant, à la longueur et à la largeur de la planche, l'univers qu'ils contemplaient momentanément à travers la grille du masque d'escrime ?

Je veux bien qu'en ces tentatives il y ait eu plus d'instinct d'imitation que de goût personnel, plus d'entraînement que de vocation, et la preuve en est, chez ces amateurs inconstants, qu'ils n'ont poussé

loin aucun de leurs exercices et n'ont point cherché à y exceller. Pour la plupart, ces essais de culture physique n'ont guère dépassé l'époque de leur adolescence et de leur jeunesse et se rattachent aux souvenirs qu'ils ont gardés de cette période de leur existence.

Cependant, même avec leur caractère de simple amusement, ces apprentissages sportifs auront eu pour résultat de rendre ceux qui les ont faits capables de sympathie pour la maîtrise que d'autres y acquièrent. Le peu qu'ils savent les porte à mieux comprendre les difficultés à vaincre pour parvenir à la perfection d'un exercice dont ils ont, eux, expérimenté d'une façon rudimentaire, mais réelle, la pratique commune, et dont les exploits les passionnent d'autant plus qu'ils en connaissent la valeur pour en avoir accompli jadis les gestes et les mouvements.

C'est ce sentiment qui conserve le goût des spectacles et des problèmes de sport chez plus d'un qui en semble singulièrement éloigné par ses habitudes de corps ou d'existence. Serions-nous sensibles à la belle prestance de ce cavalier qui passe là-bas, à la manière dont il modère, lance ou retient sa monture, si nous n'avions par nous-mêmes éprouvé, fût-ce grossièrement et brièvement, la sensation d'avoir été portés comme lui au dos de quelque bai ou de quelque alezan ? Il suffit de quel-

ques notions déjà lointaines d'équitation scolaire pour nous rendre sympathique ce cavalier si bien en selle. Nos humbles cavalcades de jadis servent de point de comparaison à notre admiration. C'est à elles que nous devons du plaisir à le voir fouler élégamment l'allée du Bois ou le sable de l'Hippique. Le spectacle d'adresse et de science qu'il nous donne se renforce au souvenir de nos propres gaucheries. L'estime pour son habileté s'ajoute à l'agrément que nous procure la plastique de sa silhouette équestre.

C'est pourquoi il me semble utile de faire apprendre aux jeunes gens quelques-uns de ces divertissements corporels, même s'ils devaient s'en tenir aux éléments et à un usage passager. Tout le monde n'a pas le loisir, le moyen, la complexion même pour devenir un homme de sport. La vie a ses exigences, mais il est raisonnable cependant de faire dans une éducation la part de la culture physique, n'en dût-on tirer que les agréables impressions qu'on en conserve !

Quant à moi, je me rappelle avec délices mes patins de collégien, mon vieux cheval de manège, ma salle d'armes d'il y a vingt-cinq ans ! Quelquesfois même je les regrette. Ce dont on s'aperçoit le

moins soi-même, en prenant de l'âge, c'est des modifications physiques, car elles sont si continues qu'elles en deviennent presque insensibles, et il leur faut quelque circonstance spéciale pour qu'elles nous apparaissent nettement. La vie ordinaire, en ses actes usuels, demande peu de mouvements, et ceux qu'elle exige nous sont facilités par une longue habitude musculaire. Mais ne nous fions pas trop à cette illusion de nous croire plus jeunes que nous ne sommes. Telle imprudence nous ramènerait vite au sentiment de la réalité ! Ne nous risquons pas sur cet étang gelé. Ne nous laissons pas aller à prendre ce fleuret qu'on nous tend. Ne nous hasardons pas à brandir cette raquette qu'on nous propose. C'est à de pareilles occasions que l'on reconnaît bien que le temps a passé. N'essayons pas d'éprouver notre souffle, notre bras et notre jarret. Nous nous exposerions à de mélancoliques constatations. Contentons-nous, en ces matières, de nos souvenirs d'autrefois, et, aux agréables vignettes qu'ils composent dans notre mémoire, gardons-nous d'ajouter quelque ridicule et mélancolique cul-de-lampe.

J'ai ressenti cette vérité, l'an dernier, durant un séjour que je fis à Constantinople. Plus d'une fois,

en parcourant les rues montueuses et rudes de ce Stamboul qui fut Byzance et où des voitures cahotantes vous meurtrissent à leurs durs ressorts et à leurs inconfortables coussins, j'ai envié les cavaliers que je voyais passer et qui cheminaient commodément au pas ou au trot de leurs montures. Comme les sabots de leurs chevaux sonnaient fièrement sur les planches et les ferrailles du grand pont de Galata, sur les pavés de la place du Seraskiérat ou sur le sol poudreux de l'Atmeïdan ! Qu'il eût donc été agréable de les imiter et d'aller comme eux commodément de Sainte-Sophie à la Suleïmanieh ou de la mosquée de Chah-Zadé à celle du Sultan Achmet !

Oui, je les enviais chaque fois que je rencontrais sur ma route un de ces endroits où se tiennent les loueurs de chevaux, car le cheval de selle est à Constantinople un moyen de transport usuel, comme l'étaient encore, il y a quelques années, les chaises à porteurs. Mais, hélas ! j'étais retenu dans mon désir par une juste prudence. Quelle figure eus-je fait, aux yeux des Turcs, si je m'étais hasardé à chausser l'étrier ? Je me fusse aperçu sans doute qu'il est dangereux de renouveler un exercice de jeunesse, mais je comptais sans la fortune des voyages, et le mien ne s'acheva pas sans me fournir l'occasion d'user, plus humblement d'ailleurs, de ce qui me pouvait bien rester encore

de l'art d'enfourcher une selle et de tenir une bride.

Ce fut par une admirable après-midi de septembre, que nous débarquâmes dans le petit port turc de Boudroum, sur la côte d'Asie Mineure. L'ancienne ville grecque d'Halicarnasse, en Carie, où s'éleva jadis une des sept merveilles du monde — le tombeau consacré par la reine Artémise aux mânes de son époux, le roi Mausole — n'est plus maintenant qu'un amas de blanches maisons éparses parmi les jardins, au flanc circulaire des collines, au fond d'un golfe où s'avance un château féodal construit par les Chevaliers de Saint-Jean.

Si le soleil d'Orient faisait étinceler les murailles et les tours de marbre de la vieille forteresse franque, il brûlait fort sur les dalles du petit quai, où nous mîmes pied. La chaleur extrême n'avait pas empêché les bonnes gens de Boudroum de venir à notre rencontre. Ils tenaient sans doute à mériter la réputation d'hospitalité que leur attribue le « *Baedeker* ». Aussi se pressaient-ils pour nous accueillir à l'arrivée et ils formaient une foule pittoresque et sympathique : hommes à turbans, femmes voilées, enfants à demi nus, qui nous considéraient avec bienveillance et curiosité; et même, on avait poussé la politesse envers les visiteurs étrangers jusqu'à leur amener des ânes pour leur éviter la fatigue d'une promenade pédestre sous le

feu du soleil oriental et dans la poussière des chemins.

Oh! ces ânes de Boudroum, je les vois encore groupés sur le quai torride, avec leur poil gris, brun ou blanc, leurs jambes grêles, leurs longues oreilles, leurs beaux yeux, et les selles énormes qu'ils supportaient de leurs dos maigres et d'où pendaient de primitifs étriers de corde ! Et j'avoue que je me laissai tenter. Si les exploits équestres n'étaient plus mon fait, le sport asinesque restait encore dans mes moyens. Aussi me hissai-je de mon mieux sur l'échine d'une des patientes bêtes et ce fut en cet équipage que je m'aventurai dans la ville de Mausole et d'Artémise, dans la ville du Souvenir, où la Reine inconsolable confia jadis, à la durée du marbre et de l'airain, l'immortalité de son regret.

Et toi, bon petit âne d'Halicarnasse, qui, durant tout un jour, m'as promené parmi les jardins parfumés et les vieilles pierres mémorables, toi à qui, quand tu mourras, on n'élèvera pas de mausolée, accepte ces quelques lignes qu'offre d'avance à ta mémoire le « Seigneur franc », comme on dit là-bas. Il te remercie de l'avoir si bien porté sur ton dos anguleux et de lui avoir donné l'occasion de pratiquer de nouveau, comme au temps de sa jeunesse, sinon le plus noble, au moins le plus humble de tous les sports!

UNE JOURNÉE A DAMAS

Le désir que les Français d'aujourd'hui ont de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins me semble aussi sincère qu'incontestable. Il y a même là une modification très curieuse du caractère national. Nous eûmes jadis, il faut le reconnaître, le goût des aventures guerrières et nous avons gardé un souvenir très fier et très vif de celles où nous fûmes mêlés dans le passé. Je ne veux pas dire que la France ait perdu tout à fait son tempérament militaire; elle en a conservé le nécessaire, mais elle en a assagi l'usage. D'agressifs que nous fûmes parfois, nous sommes devenus défensifs. Qu'on ne la moleste pas trop, qu'on lui fasse, à l'occasion, les concessions indispensables, que l'on n'abuse pas imprudemment de sa bonhomie et il est bien probable que cette France, autrefois si conquérante et si pointilleuse, ne mettra pas en mouvement le tout de même formidable instrument de guerre qu'elle possède encore et auquel elle ne demande que la garantie de sa sécurité. Il lui suffit de savoir que la puissante mécanique d'hommes et d'engins dont

elle dispose fonctionnerait, au besoin, d'une façon satisfaisante s'il devenait inévitable de s'en servir et elle ne se sent pas le désir d'en expérimenter la force et la portée.

C'est dire que, chez les Français d'aujourd'hui, ce qu'on appelait jadis l'esprit de conquête et d'entreprise a singulièrement diminué, pour ne pas dire qu'il a complètement disparu. Nous n'en avons conservé qu'un goût très véritable et très profond pour notre passé militaire. Nous y admirons fort des vertus conquérantes et belliqueuses qui ne sont plus les nôtres. Nous y trouvons des satisfactions rétrospectives qui ne vont point peut-être sans quelque regret. Il y a de la reconnaissance et de la mélancolie dans le sentiment que nous éprouvons pour les héros et les événements de notre histoire guerrière. Nous sentons que cette France de jadis avait des qualités d'énergie batailleuse d'où nous sommes si loin qu'elles prennent déjà pour nous une sorte d'aspect légendaire. Nous nous rendons compte également que toute cette turbulence héroïque n'était pas seulement due à des circonstances et à des mœurs qui ne sont plus, mais qu'elle répondait à des nécessités et qu'elle a contribué, aussi bien qu'à la gloire française, à l'existence même de la France, à sa grandeur et à sa durée.

★

On est un peu trop porté à voir dans la guerre, telle qu'on la comprenait et qu'on la pratiquait autrefois, un certain caractère personnel, à croire qu'elle dépendait surtout de volontés et d'intérêts particuliers. Certes, il y eut jadis plus d'une guerre de rancune, de point d'honneur, de querelles, mais la plupart ne furent pas faites néanmoins par sentiment, par humeur ou par orgueil. Même aux temps chevaleresques, où le jeu des armes prend à distance des allures de passe-temps, des nécessités de situations et des obligations politiques furent le motif de conflits dont nous n'avons retenu que les exploits et le pittoresque héroïsme.

C'est justement ce que je constatais en lisant dernièrement le très intéressant et très curieux ouvrage où M. Gustave Schlumberger nous raconte, d'après les anciennes chroniques arabes et franques, les campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem, en Egypte, au douzième siècle. Nous y voyons que ce ne fut pas seulement dans le but d'exercer sa chevalerie et de gagner de la terre et de la gloire, que le prince chrétien risqua les cinq dangereuses expéditions qui, de 1163 à 1169, conduisirent, des rives du Jourdain aux bords du Nil, les barons et les chevaliers de Terre Sainte. Certes le jeune roi Amaury était bien un preux qui ne craignait pas

de guerroyer contre l'infidèle et que réjouissaient les beaux coups d'épée, mais c'était aussi un politique avisé, soucieux de consolider le fragile royaume d'outre-mer dont la grâce de Dieu lui avait confié les destinées, et il avait compris que, si jamais la puissance des khalifes d'Egypte s'unissait contre lui aux forces du redoutable Nour-ed-Din, âtabeck d'Alep et de Damas, c'en serait fait de la domination chrétienne en Palestine.

Ce fut pourquoi, à cinq reprises, il essaya de s'emparer de l'Egypte et de la soustraire au joug musulman ; ce fut pourquoi, avec une hardiesse et une obstination admirables, sans se laisser arrêter par les difficultés du chemin, sans se laisser intimider par la disproportion du nombre, on le vit occuper le Caire, assiéger Alexandrie et Damiette, tantôt seul, tantôt avec l'aide des Byzantins, mais sans pouvoir garder sa conquête éphémère, car, au moment où il préparait une sixième campagne, il mourut à Jérusalem, le 11 juillet 1174. Malgré ses héroïques tentatives, l'Egypte avait échappé à son emprise. L'union des forces musulmanes d'Asie et d'Afrique, qu'il avait voulu empêcher et dont il prévoyait si bien le danger, allait s'accomplir de par le génie d'un homme dont il avait appris à connaître la valeur, ce Salah-ed-Din dont nous avons fait Saladin, qui, devenu vizir du khalife d'Egypte et, après sa mort, maître absolu du pou-

voir, devait étendre sa puissance, aussi bien que sur Alep et sur Damas, sur Jérusalem et sur ce qui avait été le royaume d'outre-mer.

Je ne sais si les cendres du roi Amaury reposent toujours dans la sainte église du Sépulcre, mais je sais que le tombeau de Saladin existe encore. Je l'ai visité. C'était à Damas, vers la fin d'un beau jour d'été. Nous en avions passé les heures chaudes dans l'ombre mystérieuse du Bazar, en ses galeries larges ou étroites où piétine une foule mouvante et affairée de femmes au visage voilé, d'hommes vêtus de longues robes syriennes aux couleurs vives. Nous nous étions arrêtés aux boutiques des orfèvres et des parfumeurs ; nous avions goûté, à celles des confiseurs, les sucreries bizarres et raffinées où se plaît la gourmandise orientale. Chez les marchands d'étoffes, on avait déroulé devant nous les soies luisantes et les gazes légères. Ailleurs, on nous avait montré des tapis, ailleurs des armes, de ces armes que fabriquait jadis l'armurière Damas et où elle faisait courir, sur l'acier damasquiné des lames, d'élégantes arabesques d'or.

Ce fut ainsi que nous parvînmes à la cour de la grande mosquée des Omnyades. On y pénètre du

bazar, dans cette cour, par un portique soutenu de colonnes antiques. Tout autour de sa vaste étendue rectangulaire, d'autres colonnes supportent les arcades des galeries qui forment une sorte de promenoir couvert où personne ne se promène car, ici, après le mouvement du bazar, c'est le silence et la solitude. Le soleil déclinant dore les dalles de cette esplanade de marbre. Un vol de pigeons tourne au-dessus du kiosque d'une fontaine, de ces mêmes pigeons qu'au temps de Saladin on employait déjà pour transmettre les messages et qui apportèrent peut-être en cette même Damas, la nouvelle de la bataille de Tibériade ou de la prise de Jérusalem.

Le tombeau du conquérant est proche de cette cour de la mosquée. Je le revois comme il m'apparut, petit monument carré, surmonté d'un dôme, au bout d'un jardin exigu où fleurissaient quelques roses auprès d'un bassin d'eau vive. A l'intérieur, les murs sont revêtus de plaques de faïence où, sur un fond blanc, s'entrelacent des pampres et des grappes. En face du sarcophage, dans une armoire vitrée, est placée une grande couronne de bronze. A ses feuilles de laurier est noué un large ruban jaune et noir. L'aigle impériale y est brodée. C'est l'hommage de Guillaume de Hohenzollern, de Guillaume II, empereur d'Allemagne et protecteur de l'Islam, à El-Melek el-Nazir-Salah-ed-Din-You-

souf, appelé plus communément Saladin, de son vivant, Sultan d'Egypte et de Syrie.

Le chemin de fer mène, en douze heures, de Beyrouth à Damas. Il est environ cinq heures du soir quand nous quittons Beyrouth. La voie ferrée suit d'abord le rivage de la mer. Le pays est fertile. De hauts palmiers épanouissent leurs bouquets de feuilles dans la chaleur molle de l'air. Puis, peu à peu, le train commence à gravir les premières pentes du Liban. Le paysage est admirable de forme et de lumière. On domine de larges vallées verdoyantes et, quand le crépuscule arrive, nous sommes déjà en pleine montagne.

La nuit est venue. Une lune étincelante brille au ciel. La montagne, à présent, est nue et désolée. Elle s'étage avec apreté en plateaux rocheux, coupés de ravins. La solitude est sans un village, sans un arbre, sans une plante, et l'escalade continue ainsi, durant des heures, au milieu des gorges désertes et des roches amoncelées, dans une sorte de cauchemar glacé, car il fait froid sur ces hauteurs nocturnes du Liban et de l'Anti-Liban. Aussi est-ce d'un sommeil frileux que je finis par m'assoupir sur la dure banquette du wagon.

Combien de temps ai-je dormi ? Le train vient de

s'arrêter et j'ai ouvert la portière. La lune s'arrondit toujours au ciel, mais son disque s'est terni. Ce n'est ni le jour ni la nuit, mais une sorte d' « obscure clarté » à travers laquelle j'entends résonner des voix. Des ombres s'agitent. Je devine vaguement des choses confuses. On nous conduit à des voitures qui nous attendent. L'air est vif. Les chevaux nous emportent d'un trot rapide. Des masses de verdures, des bâtiments ébauchent leurs formes indistinctes. Nous passons un pont. Une lanterne luit à l'angle d'une maison. Bientôt, la voiture s'arrête. Nous en descendons. Au seuil d'une porte, un homme tient une lampe à la main. Ce n'est pas Aladin, c'est le gérant du Damascus-Palace-Hôtel. Nous parcourons un grand hall. Il y a des chaises à bascule et des tables avec des journaux. On nous conduit à nos chambres. Les fenêtres donnent sur un balcon. Là-bas, sous le ciel qui commence à s'éclaircir, c'est Damas.

Que c'est étrange et émouvant la naissance de cette aube d'été sur cette ville au nom de songe qui n'est encore qu'un fantôme! Cependant, les objets deviennent peu à peu visibles. En bas, j'aperçois une grande cour plantée d'arbres où murmure l'eau d'une fontaine. Dans la rue, passe un homme à cheval. Un peu plus loin, je distingue des toits plats, la colonne d'un minaret. Parfois, dans l'air calme, l'aboi d'un chien, puis le silence. La

voix de la fontaine semble murmurer plus haut.

Des bâtiments qui bordent la cour, sortent, un à un, des gens en longues robes et en turbans. Les voici qui s'agenouillent et se prosternent autour du bassin. Le ciel est d'une pâleur transparente dont le bleu tourne au gris. Tout à coup, une lueur rose y apparaît à l'opposé de l'Orient. Le soleil qu'on ne voit pas encore teinte ainsi de son reflet les hautes pentes de l'Anti-Liban. Rapidement, la clarté augmente. Soudain, vif, clair, joyeux, un rayon jaillit. Guerrière Damas, ô ville des forgerons et des armuriers, le soleil se lève sur toi, tout armé ! Salut à sa lame de lumière.

Le soleil, à Damas, est brûlant en cette saison. Sur le sol de la petite place où, à l'abri d'un platane, je bois mon café, des chameaux sont couchés paresseusement. L'endroit est populeux. C'est un va-et-vient de gens de toutes sortes. Beaucoup sont vêtus de robes de couleur, jaunes, roses, vertes, bleues. Des chameliers passent, coiffés d'un turban de cordes. Des ânes circulent. Sur la terre poussiéreuse sont semés des détritus : fanes de légumes, écorces de pastèques. Parfois, une grosse mouche bourdonne dans l'air ensoleillé.

De la place, par une rue assez large, nous

gagnons l'entrée du Bazar, en longeant le Tekké des Derviches. C'est d'abord une vaste galerie bordée de boutiques, les unes ouvertes, à la turque ; les autres fermées, à la franque. On y vend des étoffes, des tapis, des armes anciennes, car il y a des antiquaires à Damas. Une foule silencieuse y rôde. Des troupes de femmes se coudoient. Un tulle noir, brodé de fleurs à nuances vives, voile singulièrement leur visage. Promeneurs et promeneuses s'écartent au passage d'une file de chameaux dont les clochettes tintent. Un cavalier se fait place, puis le piétinement tranquille des visiteurs recommence.

Toutes les galeries du Bazar n'ont pas cette dimension. Etroites, obscures, elles s'enchevêtrent en labyrinthe. Il y en a qui aboutissent à des escaliers ou qui descendent en pente abrupte. On est frôlé par des pièces d'étoffes suspendues à des cordes. Ici, sont les marchands de ferraille ; là, les couseurs de babouches. Plus loin, les parfumeurs et les confiseurs. Puis ce sont les librairies. C'est un des coins les plus anciens du Bazar. Au bout, une arcade s'ouvre, entre deux colonnes antiques. Une dalle levée barre le chemin. Devant nous, rectangulaire, lumineuse, toute pavée de marbre blanc, s'étend la cour de la Grande Mosquée. Le pourtour est encadré de colonnes et d'arcades. La plupart de ces colonnes sont carrées, car on a entouré la

rondeur de leurs fûts d'un vêtement de plâtre. Celles qui sont dégagées de leur enveloppe sont fort belles. Au milieu de la cour s'élève le kiosque d'une fontaine. De chaque côté se dresse une colonne isolée que surmonte une boule en treillage de fer. Et parfois un pigeon s'envole vers le ciel d'un bleu cru, des dalles éclatantes sur lesquelles nous marchons, au claquement sec de nos babouches mal attachées...

Il nous les faut pour pénétrer dans la Mosquée. Sa longue façade occupe tout un côté de la cour. Reconstruite en partie après un incendie, elle est belle encore par ses proportions et par la coupole hardie qui la domine. A l'intérieur, elle se compose d'une vaste nef soutenue par des piliers. Au moment où nous y entrons, elle est pleine de monde. On y fait la prière, mais, malgré cela, on nous y laisse circuler librement. Du reste, tout le monde n'y prie pas. Les dévots se sont réunis devant le Mihrab, mais, ailleurs, les gens se promènent, causent à voix basse. Des hommes, des femmes, dont les costumes colorés s'accordent avec la bigarrure des tapis. Ici, une douzaine d'hommes à genoux, rangés sur une seule ligne, se prosternent et se relèvent en cadence Sous les couleurs différentes des robes, en file, on aperçoit les plantes de leurs pieds. Là, dans un coin, accroupie contre la muraille, comme ensevelie en ses voiles sombres, une femme

se tient dans une attitude de repos et de paix émouvante. Toute cette grande Mosquée silencieuse, où l'on n'entend que le sourd murmure des versets récités, le frôlement des étoffes flottantes, la pesée des talons sur les laines des tapis ou le claquement amorti de nos babouches d'infidèles, cette mosquée de Damas, elle donne une impression d'asile et d'hospitalité, à laquelle contribue le geste d'un vieil homme qui nous offre, quand nous passons près de la fontaine dont il est le gardien, l'eau qu'il vient d'y puiser dans un antique gobelet de métal !

Il faut traverser tout Damas pour gagner la porte de Bab-el-Charki, et, quand nous y arrivons, le soleil commence à décliner. La porte s'ouvre entre deux tours fortifiées. Au-delà, nous tournons sur une route poussiéreuse. Elle longe, cette route, les vieux murs romains de Damas. On en est séparé par un fossé, à moitié comblé. Les murailles sont massives et basses. Çà et là, elles sont à demi écroulées. Des maisons s'accrochent à leur pierre jaunâtre. Le lieu est d'une tristesse singulière, la route couleur d'ocre est ravinée d'ornières. Quelle détresse, quel abandon ! La voie est tellement défoncée qu'il faut s'arrêter. De grosses

pierres l'encombrent. Dans le mur, se renfle une tour carrée. C'est devant cette tour que saint Paul fut frappé par la Grâce. C'est ici le chemin de Damas !

Quand nous sommes revenus à la porte Bab-el-Charki, le crépuscule fraîchissait l'air. Nous avons continué à contourner la ville. Sous un pont de pierre coulait une rivière d'eau vive. De longs murs bordaient des jardins dont nous sentions l'odeur déjà nocturne. D'autres n'étaient séparés de la route que par des barrières. On y voyait des gens prendre le frais. Sur la route obscure, nous ne croisions plus que des ombres, et la nuit était tout à fait tombée quand nous sommes rentrés dans Damas.

Nous avons traversé une grande partie de la ville et repassé par le Bazar. Il était à peu près désert, et ses boutiques étaient fermées. Quelques rares lanternes l'éclairaient. Quel contraste que cette solitude avec l'animation qui y règne l'après-midi ! On n'en reconnaît guère, à cette heure, les différents quartiers que par l'odeur qu'ils ont conservée des produits qu'on y vend. Tour à tour, l'air sent le cuir, la laine, la rose et le sucre, selon que l'on parcourt les galeries où se tiennent les selliers, les parfumeurs ou les confiseurs, car Damas n'est pas seulement la ville des fruits frais, des beaux fruits qui étalent sur ses marchés leurs succulentes ron-

deurs. Le surplus de ses vergers, Damas le transforme en pâtes savoureuses et cristallise dans le sucre ses pêches délicates et ses abricots fameux. Elle a gardé le secret des antiques pratiques de gourmandise. Elle fabrique encore ces friandises que, dans *les Mille et une Nuits*, des esclaves noirs présentent, sur des plateaux de nacre, aux sultanes favorites, de même qu'en ses jardins arrosés d'eaux courantes elle cueille encore les roses célèbres dont elle enferme l'essence en de minces fioles de cristal qui ressemblent à de longues larmes parfumées. C'est tout ce qui lui reste, d'ailleurs, des arts qui firent sa gloire, car, si elle sait encore battre le cuivre, elle ne sait plus tremper l'acier et le damasquiner d'arabesques d'or. Elle ne sait plus, comme au temps de ses khalifes, tisser les étoffes précieuses et cuire les faïences à riches reflets. Elle n'est plus vêtue que de la lumière merveilleuse de son ciel. Elle n'est plus armée que des traits de son soleil, mais elle tient toujours dans ses mains des fruits et des fleurs.

C'est demain que nous partons. Sur la terrasse de la maison, nous goûtons le charme de cette dernière nuit, nuit fraîche et étincelante qu'illumine une lune admirable. Il fait si clair que je pourrais

écrire sur le papier ces vers que je me répète en songeant au départ proche :

Dans le bazar bruyant, mystérieux et sombre
Qui sent l'huile, le fruit, le cuir et le jasmin,
J'ai marchandé longtemps et touché de la main
Le harnais, le tapis, la figue et le concombre.

Grave et chaude, j'ai vu sur moi descendre l'ombre,
Damas ! Un soir, le long de ton vieux mur romain
Où le Seigneur frappa saint Paul en son chemin,
J'ai marché lentement sur la route en décombre.

Sur le toit en terrasse et sur le dôme blanc,
J'ai vu la lune courbe au beau ciel musulman
Faire aboyer les chiens et gémir les fontaines,

Et, pour mieux conserver l'image où tu me suis,
J'emporterai, gardien de tes beautés lointaines,
Ce sabre clair pareil à l'astre de tes nuits !

TERRE DE MOINES

Elle n'est point sur notre sol de France cette terre de moines dont il s'agit ici. La volonté de notre Parlement n'en peut pas fermer les couvents. Les religieux qui les occupent sont à l'abri de nos lois. Ils peuvent continuer en paix la vie qu'ils se sont choisie. Ils ne connaîtront pas les tristesses de la dispersion et de l'exil et ils achèveront leur existence aux lieux mêmes où, depuis des siècles, leurs monastères dressent l'asile de leurs cellules et de leurs cloîtres. Personne ne les tourmente et ne les moleste. Il est vrai que ces chrétiens ont la chance de vivre en pays musulman, et que leur tranquillité, ils la doivent au Sultan de Constantinople.

C'est de l'empire de Turquie que dépend la presqu'île monacale du Mont-Athos. J'ai eu l'occasion de m'arrêter un instant à cette terre des moines, qui est une des curiosités religieuses de l'Europe, et de visiter quelques-uns des couvents qui s'échelonnent sur les pentes de la sainte montagne, le long de la double côte qui forme ce sin-

gulier Etat concédé entièrement à l'exercice de la règle monastique.

Grecs, Serbes, Bulgares, Russes, les moines sont là chez eux. Seuls habitants du pays, ils le cultivent et l'administrent sous le contrôle d'un résident turc. Cette république de la prière est composée d'une quinzaine de monastères orthodoxes. Si les nationalités y sont diverses, la foi y est une, et partout on est hospitalier, au Mont-Athos. Non seulement les visiteurs sont reçus gracieusement, mais ils peuvent même séjourner à leur gré. On les loge et on les héberge. Au départ, une offrande, laissée à la générosité de chacun, indemnise la communauté de sa dépense. Pour être admis dans l'un ou l'autre des couvents de l'Athos, il n'y a qu'une condition à laquelle il faille satisfaire : c'est d'être un homme.

Les femmes, en effet, n'ont pas le droit de pénétrer à l'intérieur des clôtures ; il leur est même défendu de mettre le pied sur ce sol réservé. La presqu'île sainte tout entière leur est interdite. Qu'elles ne se risquent pas à tenter l'aventure sous un déguisement. « Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser entrer ? demandait, raconte-t-on, une de ces voyageuses travesties à un caloyer de l'un de ces monastères qui lui fermait la porte au nez. « Mais, Monsieur, répondait le bon moine, en souriant dans sa longue barbe et sous son haut

bonnet de feutre, parce que les femmes ne sont pas admises ici. » Que mes lectrices me permettent donc de les mener dans une de ces pieuses demeures qui s'appellent Ivoron, Roussikon, Vathopédie, Gregorion, Khilandar ou Lavra.

Ce fut par un chaud et lumineux après-midi du moi de mai que je débarquai dans la petite crique où l'on prend terre pour se rendre au couvent grec de Lavra, qui est l'un des plus anciens et des plus célèbres de la presqu'île de l'Athos. Il est situé à mi-côte de la montagne, dont les cîmes neigeuses se détachent étincelantes sur le ciel et dont le flanc de verdure descend jusqu'à la mer bleue. L'eau de la petite baie était d'une transparence et d'une pureté délicieuses. Une sorte de fort carré, en ruine, y mirait ses vieilles pierres jaunies. Un parfum de fleurs et de feuillages se mêlait à l'odeur marine. Un groupe d'ânes, munis de larges selles, nous attendait à l'ombre d'un laurier, car le sentier qui mène à Lavra est abrupt et difficile, et le sabot du quadrupède est plus sûr que le talon de l'homme.

Malgré cela, la montée à Lavra est pénible. Les cailloux de marbre roulent bruyamment sur la pente roide. Le chemin devient vite vertigineux dès qu'on s'élève dans la montagne. Les branches vous

fouettent au passage, mais on prend courage en apercevant, là-haut, le couvent avec ses fortes murailles crénelées et son aspect guerrier et mystérieux. Le soleil chauffe ; les ânes tâtent du pied ce terrain glissant et travaillent de l'échine. On continue à grimper. En bas, la mer s'étend à l'infini. Puis enfin, les bêtes suantes s'arrêtent. Quelques pas encore, et la muraille apparaît, proche cette fois et s'ouvrant par un portail que défend une énorme porte cloutée de fer.

De chaque côté de la porte, un certain nombre de moines sont rangés. Quelques-uns viennent à nous. Tous ont la barbe et les cheveux longs. Deux d'entre eux, qui savent quelques mots de français, nous accueillent et s'offrent à nous guider. Ils nous précèdent. Les grandes manches de leurs robes et le haut bonnet qui les coiffe dessinent sur le sol ensoleillé des ombres bizarres. Parfois, ils se retournent ; leur attitude digne et simple convient à la solennité mélancolique du lieu. L'écho des pas en trouble seul le silence. Des martinets volent dans l'air bleu. Un bruit d'eau murmure doucement.

C'est une fontaine. Elle coule dans une antique vasque. Autour se dressent quelques cyprès énormes dont le tronc fuse droit et dont s'effile en pointe le feuillage magnifique, compact et noir. Des bâtiments irréguliers ferment cette cour que suivent d'autres cours, toutes pareilles en leur silence désert. Çà et

là, on aperçoit la haute muraille qui protège depuis tant de siècles la solitude des moines de Lavra ; et l'on pense à tant de vies humaines qui se sont succédé en ce même décor de recueillement et de paix, dans les mêmes occupations de prière et de travail, au murmure de cette même fontaine, à l'ombre de ces mêmes cyprès ! Et je regarde ces deux moines qui nous conduisent. Eux aussi disparaîtront et d'autres prendront leur place. Ces clés avec lesquelles ils nous ouvrent l'église, la bibliothèque et le réfectoire tinteront en d'autres mains. Eux, au temps venu, joindront les leurs sur leurs poitrines, quand ils s'étendront pour le sommeil suprême, avec le même geste que fait sur son tombeau l'image byzantine de saint Athanase, en l'église de ce monastère de Lavra qu'il fonda et où repose son corps, tandis que son esprit y vit toujours par la règle qu'il y institua.

Elle n'est pas très grande, cette église de Lavra, mais elle est très vénérable et très ancienne. Sa coupole et ses murs sont ornés de mosaïques. Elles sont naïves et hiératiques. Les saints personnages s'y détachent sur un fond d'or, enfumé par les lampes et les cierges. Ils semblent regarder avec leurs yeux élargis les objets d'orfèvrerie, croix

curieusement filigranées, reliquaires rehaussés d'émaux, qu'on tire pour nous du trésor. Certes, ces objets, on en voit de pareils dans les musées et les collections, et de plus beaux peut-être, mais ceux-là prennent un attrait particulier à être vus ainsi sous cette voûte peinte de figures byzantines, en ce monastère lointain.

De même ces mosaïques de Lavra ne valent pas celles de la chapelle Palatine, à Palerme, ou de San-Vitale, à Ravenne, mais elles sont de curieux échantillons de cet art si spécial, si perdu. Nous le retrouvons, cet art de Byzance, aux fresques qui couvrent les murs du réfectoire dont les tables sont taillées chacune dans un seul bloc de marbre avec les bancs circulaires qui les environnent ; nous le retrouvons aussi à la bibliothèque, dans les enluminures des manuscrits grecs qui conservent, sous d'antiques reliures, les textes saints des Evangiles et des Pères de l'Eglise. Il y en a quelques-uns d'admirables, de ces manuscrits ! La beauté de la calligraphie s'y rehausse des délicates merveilles de la miniature. La fraîcheur, la conservation des couleurs et des encres sont étonnantes. Les pages feuilletées rapidement éventent de leur mouvement nos fronts penchés, mais il faudrait des heures et des heures, et ce n'est pas sans regret que nous voyons se refermer les précieux bouquins, dont l'un, une botanique du grec Dioscorides, tout illustré de

figures de fleurs et de feuilles, si naïves et si fidèles qu'elles semblent moins peintes sur l'antique parchemin que séchées entre ses feuillets comme aux planches d'un herbier !

Cependant il faut partir, mais ce ne sera pas avant d'avoir pris la légère collation qui est de règle en Orient et qu'on ne peut se dispenser d'accepter ni d'offrir. Aussi nous conduit-on dans une sorte de parloir, meublé de divans recouverts de tapis, d'où l'on a une vue incomparable sur les pentes vertes de la montagne et sur l'étendue de la mer. Le café des moines de Lavra est exquis. Ils y joignirent les confitures traditionnelles et le verre d'eau pure par lequel on atténue le goût du sucre et du fruit.

Cette montagne de l'Athos est, d'ailleurs, pleine de sources et de fontaines qu'alimente la neige des cimes ; aussi la verdure y est-elle fraîche et forte. L'herbe abonde aux prairies où dévalent de fins ruisseaux. Le paysage est d'une beauté charmante. Nous avions pris pour descendre à la mer un chemin différent de celui par lequel nous étions venus à dos d'ânes. L'un des moines avait bien voulu nous l'indiquer. Il est plus long, mais plus facile. Nous avions contourné le monastère et fait le tour

de ses murailles toutes dorées par la lumière du soleil déclinant. Nous marchions dans l'arome des foins récemment coupés. Le bon moine nous précédait. Il relevait lestement sa robe pour enjamber un fossé ou dégringoler un talus et il nous conseillait les meilleurs passages. Ce ne fut qu'au bord du rivage qu'il nous quitta.

Je le revois encore, debout au fond de la petite crique où nous avions abordé et où le canot nous attendait. Il portait la main à son haut bonnet noir et nous adressait des signes d'adieu, et, certes, il nous regardait sans envie et peut-être avec pitié, nous autres gens d'Occident qui regagnions notre bateau à l'ancre à quelques encâblures, tandis que lui, par le sentier chaud encore de soleil, il irait vers son monastère qui détachait au flanc de la montagne sa silhouette pittoresque et pieuse et où il allait retrouver sa cellule, sa place au réfectoire, sa stalle à l'église, et où son tombeau était marqué d'avance dans cette terre monacale, auprès de la sépulture du saint fondateur, en compagnie de ceux qui avaient comme lui répondu à l'appel du renoncement et de la solitude.

Du bateau, je considérais, une dernière fois, ces lieux où probablement je ne reviendrais plus jamais. Le soleil s'était couché, et la mer était encore toute d'or vert et rose. De grandes mouettes volaient au ciel toujours clair, mais l'ombre

commençait à envahir le paysage. Les verdures noircissaient. Le crépuscule venait rapidement. Un rossignol se mit à chanter, distinct, délicieux et lointain. Une étoile scintilla. Tout dormait à Lavra, comme sans doute à Vathopédie, à Rousikon, à Iviron, dans tous les monastères de la presqu'île sainte, sur laquelle se levait, étincelant, courbe et comme coupant, le croissant d'une lune protectrice, pareil à celui qui constelle les étendards du sultan de Constantinople, suzerain de cette terre de moines qui mêlait à l'odeur marine son parfum amer et doux d'herbe obscure et de feuillage nocturne.

SOUVENIRS DE STAMBOUL

C'est un grand plaisir, par une belle journée, de traverser le pont qui joint Galata à Stamboul. Je refais souvent ce trajet en pensée. Il me semble que, la piécette du péage payée au contrôleur, je vais réentendre la vieille carcasse du pont gronder sous les roues des voitures et sous les sabots des chevaux avec un bruit de ferraille qui m'est resté dans l'oreille, de même que j'ai gardé dans les yeux les silhouettes des mendiants qui, la main tendue, se tiennent debout ou accroupis le long du parapet. Comme jadis, je me mêle au va-et-vient. J'écoute retentir les sifflets et les sirènes des bateaux. Comme jadis, je ne me lasse pas de ce spectacle et je crois revoir Stamboul mirant dans les eaux de la Corne d'Or et dessinant sur le ciel d'Orient ses maisons, ses coupoles et ses minarets. Alors, pour préciser encore cette vision déjà si précise, j'ouvre un vieux cahier de notes prises là-bas, durant deux séjours successifs, et je le feuillette au hasard. Aujourd'hui j'en extrais quelques images déjà lointaines du Stamboul d'avant la Constitution. Les voici, telles

que je les retrouve fixées à l'heure même où elles me sont apparues.

Le portail devant lequel nous nous arrêtons est haut, monumental, avec une sorte de visière de pierre, et des caractères dorés l'ornementent. Une sentinelle le garde, qui nous laisse passer, car nous sommes munis des autorisations nécessaires. Nous allons visiter, au Vieux Sérail, le Trésor des Sultans.

On nous fait d'abord traverser une vaste esplanade rectangulaire, dont une allée coupe le gazon sec. Dans un angle se dresse un groupe de cyprès. Il fait chaud. L'air est imprégné d'une odeur de résine. Au fond s'élève un bâtiment où s'ouvre une porte. Sous sa voûte, des figures bizarres nous attendent. Glabres, bouffis ou desséchés, vêtus de longues redingotes et coiffés du fez rouge, immobiles, curieux, narquois, ce sont cinq ou six eunuques blancs qui nous regardent passer, tandis que nous pénétrons dans une seconde cour moins spacieuse que la première.

C'est à gauche que se trouve l'édifice où est conservé le Trésor. Il est assez bas et bordé d'une sorte de galerie à colonnade sous laquelle est rangé un peloton de soldats, commandés par un aide de

camp du Sultan, assez beau garçon en son uniforme blanc. Auprès des soldats se tiennent une vingtaine de gardiens qui se placent de chaque côté de la porte, sur deux files verticales.

Elle est haute et large, cette porte, bossuée de gros clous, garnie de barres de fer, avec une énorme serrure. Elle est fermée et scellée. A ce moment, s'approche un petit vieux qui se tenait à l'écart. Il est à demi bossu, et ses pieds s'enfouissent dans des pantoufles. C'est le porte-clé. Délicatement, il rompt les sceaux de cire, enfonce la clé dans la serrure, la tourne, la retire. On pousse le vantail et nous entrons, précédés des gardiens.

Ils ne nous quittent pas des yeux, ces braves gens, et nous suivent pas à pas. La salle est mal éclairée. Des vitrines garnissent les murs. Elles sont remplies des objets les plus divers. Il y a des soucoupes pleines de pierres précieuses et de monnaies, des étoffes, des armes, beaucoup de porcelaines de Saxe et de nombreuses horloges. Au milieu est le fameux trône persan. C'est un large siège au dossier arrondi, en émail vert et or, incrusté de pierreries et de perles. L'aspect en est riche et bizarre. Dans un coin, un autre trône, au-dessus duquel est suspendue une lourde émeraude en forme d'œuf.

Il faut monter un escalier roide qui conduit à une galerie faisant le tour de la seconde salle pour voir les costumes de cérémonie des anciens sultans. Chaque costume est posé sur un mannequin sans tête, surmonté de son turban. Chaque personnage porte ses armes : sabres ou poignards. Tous ces vêtements sont d'une grande somptuosité et quelques-uns d'une magnifique élégance. Certains sont étranges, avec quelque chose de saugrenu et de barbare. C'est donc ainsi qu'ils furent vêtus, les Amurat, les Soliman, les Bayazid, tous les Sultans pacifiques ou guerriers ! Ce poignard que soutient encore la ceinture de soie de Mahomet II est donc celui qui toucha la main du conquérant ! Sous ces turbans pensèrent des têtes furieuses ou sages ! Ces turbans surtout sont curieux. Il y en a de petits et qui serraient le crâne de près, de leurs bourrelets de soie. Il y en a d'énormes, dont les coiffes blanches s'élèvent, cannelées comme des pastèques. Tous sont ornés d'agrafes, de joyaux, d'aigrettes. Quelques-uns sont monumentaux et comiques, mais cette friperie illustre ne fait pas rire, car il s'en dégage une impression de richesse, de puissance et de despotisme. Et, pendant que nous la regardons, les gardiens qui nous accompagnent nous considèrent

d'un air soupçonneux, tandis que l'on entend traîner sur le parquet le sabre du jeune aide de camp que tout cela semble moins intéresser que ses bottes bien vernies et que sa tunique bien collante. Et, quand nous sommes sortis, nous nous arrêtons un instant à considérer le petit vieillard bossu de tout à l'heure, qui semble, avec sa redingote trop large et ses pantoufles effilochées, quelque génie des *Mille et une Nuits* déguisé en concierge, et qui, après avoir refermé la lourde porte, en refait gravement, minutieusement les scellés, avec de la cire qu'il fait fondre à une chandelle dont la flamme, dans l'air lumineux, oscille et tremblote étrangement, avec un aspect de mystère et de sorcellerie...

Nous avons continué notre promenade en compagnie de trois ou quatre gardiens seulement et de l'aide de camp. Maintenant, nous sommes accoudés à une sorte de terrasse qui domine la pointe du Sérail. De cet endroit, la vue est magnifique. On aperçoit le Bosphore, la Corne d'Or et Galata. En face, Scutari d'Asie. A nos pieds, le terrain s'avance dans la mer. La vieille muraille byzantine borde l'eau et enserre en son circuit de frais jardins que coupe brutalement la tranchée du chemin de fer. Mais, malgré cela, on se sent loin dans le passé, en ces lieux secrets, solitaires et réservés qui conservent à l'abri des serrures, avec leurs armes et leurs pierreries, debout en leurs habits d'apparat, les

ombres, vêtues de soie et d'or, des vieux Sultans de Stambou!.

Il fait très chaud, aujourd'hui, à l'échelle de Scutari et dans sa longue rue bruyante. Il y a là un mouvement extraordinaire de bêtes et de gens. Les boutiques de fruits étalent leurs amas de pastèques, de raisins et de tomates. Çà et là, dans une échoppe de barbier, un homme que l'on rase ; d'autres qui fument ou causent, accroupis. Des fez, à tous les états de l'usure, à toutes les nuances du rouge, coiffent ces têtes diverses, barbues ou glabres, maigres ou bouffies, et font, en supprimant les fronts, saillir les nez. A travers la foule, la voiture avance en cahotant. Le minaret d'une mosquée perce l'air bleu. Un dôme s'arrondit entre les cyprès. Un mur, par ses fenêtres grillées, laisse entrevoir des stèles de tombeaux. Peu à peu, cette rue se change en route. On traverse une grande place déserte, bordée de maisons rougeâtres ou grises. Au milieu du chemin pierreux, de véritables blocs de rochers sont échoués. On dirait le lit desséché d'un torrent. La pente est si roide qu'il faut descendre de voiture et marcher sur le sol âpre et torride.

Nous sommes arrivés. Une cour pavée où pous-

sent en bordure quelques plantes potagères. Un gros homme enturbané vient à nous et nous conduit jusqu'à une petite porte fermée par un lourd rideau de cuir, qu'il soulève pour que nous passions. Nous voici dans une salle basse, pleine de monde, à demi obscure. On nous fait asseoir sur un banc, derrière une balustrade de bois. Au fond de la salle, plusieurs hommes sont accroupis, le dos à la muraille, sur des tapis. L'un très vieux, à la longue barbe, est le chef des derviches. En face d'eux, cinq ou six personnages sont accroupis également, au-dessous d'une petite fenêtre carrée, qui est ouverte. Un branchage de vigne se balance au dehors, dans la lumière vive, à chaque souffle du vent. Ici, l'atmosphère est épaisse et chaude, avec une odeur singulière. Cela ne sent pas mauvais, cela sent étrange...

Tout à coup, une voix nasillarde s'élève, à laquelle les derviches accroupis répondent des syllabes rauques et martelées. En même temps qu'ils psalmodient ainsi, ils se balancent de droite à gauche avec de baroques mouvements de cou. Cela dure jusqu'à un silence, puis reprend, cesse, reprend encore. Peu à peu, les voix deviennent plus aiguës et les mouvements plus désordonnés. On éprouve

une impression d'énervement à cette exaltation méthodique et croissante. L'air est suffocant. La petite branche de vigne s'agite, elle aussi, au vent du dehors.

Il paraît que nous sommes arrivés trop tôt et qu'il faudrait attendre au moins une heure avant que la frénésie des hurleurs atteigne toute son intensité. Mais rester une heure en cette salle étouffée ! Qu'on serait bien au grand air et au soleil ! Doucement, je me glisse vers la porte. Quel bonheur de respirer librement, de ne plus entendre ces voix glapissantes ! Avant de m'éloigner, je fais le tour de la maison. Me voici devant la petite fenêtre par laquelle tout à l'heure la branche de vigne semblait m'appeler. Je l'écarte de la main pour regarder à l'intérieur. Les psalmodiants continuent à glapir et à se dandiner. Au fond de la salle, j'aperçois le vieux derviche à barbe blanche qui, parfois, s'incline, puis se redresse. Il semble me dire que j'ai bien fait de quitter ma place, que ces contorsions et ces cris ne sont pas destinés à nos yeux et à nos oreilles profanes, que nous n'avons vraiment rien à faire ici, et que c'est une curiosité inutile qui nous a amenés à vouloir assister à un spectacle, pour nous incompréhensible en son exaltation barbare, en sa mystérieuse extravagance !

Mais, après tant de bruit discordant, nous avons besoin de silence. Aussi est-ce au Champ des Morts

que nous irons finir cette journée. Quel repos que d'errer par les larges routes aux dalles rompues qui le traversent et le coupent ! Des milliers de stèles le hérissent. Elles se penchent ou se dressent. L'herbe qui pousse entre elles est brûlée et sèche. Quelle tristesse en cette désolation calcinée, sous ce soleil ardent et cru ! Les innombrables cyprès de ce bois funèbre semblent, sous la poussière qui les couvre, des arbres de pierre grise. Et personne en toute cette vaste étendue si mélancolique, personne qu'un homme que nous avons vu, debout sur un talus, auprès d'une stèle fraîchement peinte, et qui, lorsque nous avons passé, ne s'est pas retourné, perdu en quelque grave et douloureuse rêverie que berçait le murmure aérien du vent, auquel se mêlait le heurt sourd et lointain du marteau des sculpteurs de tombes...

Certes, il est beau le grand Champ des Morts de Scutari ; certes, elles sont belles les saintes sépultures de la colline d'Eyoub, mais il y a aussi le petit cimetière, devant lequel nous passons souvent en allant de Constantinople à Therapia ! Il est situé sur la côte d'Europe, à Rouméli-Issar, au bas des murs de la vieille forteresse musulmane et tout près de l'eau. Les stèles en sont très vieilles, très

déjetées et les cyprès qui les ombragent extrêmement vieux. C'est un lieu vénéré où l'on n'enterre plus et où reposent les corps des premiers soldats turcs venus d'Asie, au temps de la conquête. Ils dorment au pied de l'antique forteresse construite par Mahomet II et d'où le conquérant menaçait déjà Constantinople. Comme le courant est très rapide en cet endroit du Bosphore, le bateau le remonte lentement en serrant de près la rive. Souvent, nous arrivons là au crépuscule, à l'heure où l'air fraîchit, où les cyprès plus noirs semblent plus droits. Alors, ce petit cimetière abandonné, sur qui descend l'ombre guerrière des tours massives, est d'une mélancolie indicible en sa sainte et farouche solitude, avec ses stèles qui s'effritent derrière son mur à demi éboulé que domine un étroit chemin où passent parfois un groupe attardé de femmes voilées, un homme en turban conduisant un âne maigre, un enfant, quelque chien jaune...

Et, à la proue du bateau, dans le silence du soir qui vient, on entend le bruit de l'eau torrentueuse et profonde, dont la rumeur semble imiter le murmure que fait dans le temps la fuite des siècles.

UN VENDREDI A CONSTANTINOPLE

Le vendredi est, à Constantinople, un jour particulier. C'est celui de la visite aux Champs des Morts et de la promenade aux Eaux-Douces. C'est aussi le vendredi que S. M. le Sultan sortait de son palais d'Yldiz-Kiosk pour aller prier à la mosquée Hamidié. Je retrouve dans un cahier de notes les pages que je transcris ici et qui fixent, je crois, assez exactement l'aspect de ce spectacle qui a son pittoresque et sa curiosité.

Il est dix heures du matin quand un caïque nous débarque à l'échelle de Top-Hané. Sur l'esplanade de l'arsenal, auprès des vieux canons de bronze, une voiture nous attend. A côté d'elle stationne aussi une chaise à porteurs, comme on en voyait beaucoup, il y a quelques années, à Constantinople, où elles deviennent rares à présent, une chaise à porteurs comme celle où, dans *Fantôme d'Orient*, Pierre Loti emmène la vieille négresse Kadidja à

la recherche du tombeau d'Azyadé ; et, tout en regardant le véhicule suranné, nous nous installons sur les coussins du nôtre.

Les deux chevaux qui le traînent, à longues queues et à crinières flottantes, sont vigoureux et vont bon train. Rien ne les arrête, ni les roides montées de certaines rues, ni leurs descentes abruptes, ni leurs tournants brusques, ni leur encombrement et leur étroitesse, ni les passants qui ne se rangent qu'à contre-cœur, ni les chiens jaunes qui ne se dérangent qu'à regret. Il y a loin de la colline de Péra à la colline d'Yldiz-Kiosk. Les rues succèdent aux rues. Les roues cahotent aux cailloux ou soulèvent en poussière la boue sèche. Voici le palais de Dolma-Bagtché et son étrange rococo turc. Puis, ce sont les murs nus de vastes bâtiments, casernes ou harems, le long de larges avenues plantés d'arbres, et enfin la verdure d'un parc.

Au bord de la route qui monte en lacets, sur l'herbe, des femmes sont assises. Leurs longs camails bleus, noirs ou violets font des taches diverses et colorées. Des visages sont voilés, d'autres découverts. Des enfants jouent. Beaucoup tiennent la corde de cerfs-volants qui planent dans l'air bleu. Tout ce monde regarde le passage continu des voitures. Elles se pressent, se dépassent, pleines d'hommes en redingotes noires ou en uni-

formes chamarrés. Des dames étrangères montrent de fraîches toilettes. Les équipages des ambassadeurs ont sur le siège des kawas armés, aux costumes éclatants et dorés. Tout cela roule dans la poussière et le soleil qui commence à devenir chaud.

Nous sommes arrivés. Devant la terrasse, où nous prenons place, sous l'ombre maigre des petits arbres, le Sultan passera tout à l'heure. Il sortira par cette porte qui est là-haut, au sommet de cette pente sablée qu'il descendra, pour aller à la mosquée qui est au bas et dont on voit d'ici, dans un jardin, les murs trapus et le minaret élancé, puis il rentrera au palais. Les sentinelles présentent les armes. Il y a là de singulières figures martiales ou rusées, humbles ou hautaines, des faces bouffies ou osseuses, jeunes ou vieilles, sèches ou suantes. Puis les voitures se font plus rares. La pente sablée demeure vide. Un vieux chiffonnier la remonte, le dernier, avec sa hotte et son crochet, insolite, sordide, courbé, étrange, comme un génie déguisé des *Mille et une Nuits*.

Maintenant, les soldats font la haie. Là-bas auprès de la mosquée, des cavaliers dont on distingue les lances hautes ; au pied de la terrasse, des

fantassins aux visages bronzés sous leur turban vert à coiffe blanche, en veste de toile et en larges culottes bouffantes et à qui l'un d'eux distribue des verres d'eau. En face, diverses troupes, dont des marins qui portent encore l'antique sabre d'abordage. Les fanions verts ou rouges, à croissants d'or, flottent au vent chaud. Les musiques jouent, puis se taisent.

En haut de la pente, la grande porte s'est ouverte. Une compagnie, formée de soldats de toutes les armes, paraît, suivie d'un groupe de cavaliers qui vont se placer à l'entrée du jardin de la mosquée. Trois d'entre eux se tiennent à l'écart : ce sont des Princes de la famille impériale. A présent, sur un double rang, en procession et à la file, les fonctionnaires, les généraux, les pachas, sortent du palais. On entend leur piétinement. L'or des chamarres scintille, le rouge des fez éclate. Les ombres déformées précèdent les corps. Un petit bossu en noir emboîte le pas d'une sorte de géant surdoré.

Une à une, soigneusement closes, de grandes voitures s'avancent. Elles contiennent les dames du harem.

A cheval ou à pied, des personnages dégingandé les précèdent, qui sont les gardiens noirs du sérail.

Doucement, les agents de police nous ont fait

nous reculer du bord de la terrasse. Soudain, une brusque acclamation vibre, forte et rauque, dans l'air muet. Les soldats ont présenté les armes. Dans la voiture qui le mène, au pas de ses chevaux admirables, le Sultan salue en portant la main à son front, comme par un geste de fatigue et de souci. Abdul-Hamid a la barbe grise, le nez courbe, les yeux sombres. La main s'appuie à la poignée d'un sabre. Les drapeaux inclinent devant lui leurs croissants d'or. Le voilà maintenant qui met pied à terre devant la porte de la mosquée. Du haut du minaret, le muezzin lance l'appel à la prière. Il est midi.

C'est dans une autre voiture, basse, celle-là, et découverte, qu'il conduit lui-même, que le Sultan prend place en sortant de la mosquée. Les chevaux s'enlèvent à une vive allure que modère heureusement la pente qu'ils ont à monter, car, derrière l'attelage impérial, en une cohue brève et vite essoufflée, sous le soleil ardent, sous les dorures des uniformes et le drap noir des stamboulines, la foule des pachas, des dignitaires et des courtisans se précipite en une course qui se bouscule. Pendant quelques minutes, c'est vraiment un spectacle singulier que cette escorte orientale dont l'empressement époumoné et traditionnel ne laisse pas de nous étonner. Puis, la grande porte d'Yldiz-Kiosk se referme sur cette vision anachronique, et nous

reprenons le chemin de Péra, au bruit des musiques militaires des troupes qui regagnent leurs quartiers dans la poussière et le soleil de cette belle journée de printemps qui fait fleurir les glycines des treilles et s'épanouir les roses des jardins.

En cette saison, c'est encore aux Eaux-Douces d'Europe qu'a lieu la promenade du vendredi, mais ce n'est qu'au déclin du jour que la lente rivière, qui s'enfonce dans les terres, au fond de la Corne d'Or, se couvrira d'innombrables caïques, pressés à se toucher, qui se croisent, se dépassent, s'évitent, et d'où s'échangent des regards, des saluts, des propos, des chants, des rires. Jusqu'à l'heure d'usage, que ferons-nous?

Ce n'est pas que les occupations manquent à Constantinople! L'immense ville est riche de merveilles et de curiosités. Irons-nous au musée voir le sarcophage d'Alexandre ou le sarcophage des Pleureuses? Irons-nous chercher de l'ombre sous les hauts cyprès du cimetière d'Eyoub ou au grand Champ des Morts de Scutari? Mais non, le vendredi, ce sont des lieux trop fréquentés et ce n'est que déserts qu'ils ont toute leur grandeur et toute leur mélancolie. Visiterons-nous des mosquées? celle du sultan Achmet ou celle du sultan Bajazet?

celle de Roustem pacha ou celle de Kahrié aux admirables mosaïques byzantines ou la Suleïmanieh ou Sainte-Sophie, énorme et magnifique ou quelque plus humble sanctuaire, comme cette Mehmed-Zoccoli, cachée parmi les arbres, toute luisante de faïences, au fond de sa cour à arcades où chante une charmante fontaine? Ou bien, simplement, irons-nous au hasard à travers les rues de Stamboul, solitaires ou populeuses et qui sentent la friture, la boucherie et les fleurs?

C'est ce que nous avons fait, et le caprice de la route a fini par nous ramener au Bazar. Pas de lieu plus propice à la flânerie que le grand Bazar de Stamboul, célébré par Gérard de Nerval et par Théophile Gautier. Longtemps, nous nous sommes promenés par ses inextricables galeries, qui se croisent, s'embranchent autour du Bezestin. Là, ce sont les armes précieuses, plus loin ce sont les parfumeurs et les marchands d'étoffes, puis les tapis et les faiseurs de babouches, et les repasseurs de tarbouchs, et les marchands de légumes et de fruits, et les vendeurs de marée, et les selliers et les potiers, tous assis ou accroupis en leurs boutiques obscures, le long des galeries voûtées, mal éclairées par de petites coupoles rondes. Et l'on marche ainsi indéfiniment, tantôt sur de larges dalles, tantôt sur le sol battu, coudoyé par les passants, heurté par les portefaix, parmi les odeurs

diverses, et l'on va ainsi, des revendeurs de friperie qui étalent d'innombrables loques, aux orfèvres qui offrent leurs bijoux en filigrane et vous présentent sur des plateaux des amas de turquoises ou de grenats ou de ces pierres de la Mecque, laiteuses et transparentes, dont les grosses ressemblent à du frai de grenouilles et dont les petites ont l'air des grains d'un riz qui aurait poussé dans la lune!

Pendant que je suis arrêté devant une de ces boutiques, une mendiante s'est approchée de moi. Elle est très âgée, vêtue de guenilles sombres. Elle a un visage brun extraordinairement ridé, avec des yeux beaux encore. Elle prononce des mots que je ne comprends pas, puis, doucement, elle me tire par la manche. Sa main est jaune et fine comme une feuille sèche, et, de nouveau, de même que, quelques heures auparavant, devant la chaise à porteurs qui attendait près de notre voiture sur l'esplanade de Top-Hané, je pense à cette vieille du roman de Pierre Loti, à cette Kadidja du *Fantôme d'Orient* qui savait seule où reposait Azyadé, et ce fut en souvenir de la mystérieuse et belle morte, vivante à jamais au livre admirable qui l'éternise, que je glissai mon offrande dans la paume recroquevillée de la loqueteuse.

★

Comme Venise a ses gondoles sur la Lagune et le Grand Canal, Constantinople a ses caïques sur le Bosphore et la Corne d'Or. Elles sont rapides, ces légères embarcations. Il y en a de toutes les tailles, depuis l'humble caïque à une paire de rames jusqu'aux longs caïques impériaux à nombreux rameurs. Ils évoluent avec adresse parmi les bateaux qui encombrent le port et les courants qui le rendent dangereux et perfide. Prenons une de ces barques, elle nous portera où nous voudrons aller. Puisque c'est vendredi et qu'il fait beau, faisons-nous conduire aux Eaux-Douces d'Europe.

C'est une des plus agréables promenades de là-bas que de remonter en caïque la rivière qui, au fond de la Corne d'Or, s'enfonce dans les terres entre les hautes collines. Très large à son embouchure, elle se rétrécit graduellement sous les ponts de bois qui l'enjambent çà et là. Elle finit par n'être plus qu'un ruisseau qui se perd sous de beaux ombrages, mais, large ou étroite, rien de plus animé que cette rivière des Eaux-Douces. D'innombrables caïques la sillonnent et la couvrent, se croisent, se frôlent, s'évitent. Ils sont pleins d'hommes, de femmes et d'enfants. On se reconnaît, on se salue, on se rencontre. Il y a là des gens de

tous les costumes et de toutes les races. Le turban s'y montre à côté du fez. Etrangers de passage, Arméniens de Galata, Grecs du Phanar, Turcs de Stamboul, tous viennent là jouir de la fraîcheur de l'air et du plaisir de la promenade.

Les femmes turques s'y font voir. On les distingue à leurs visages voilés et à cette sorte d'ample camail de soie noire ou violette dont elles s'enveloppent. Elles sont mystérieuses et masquées. Parfois, sous un voile qui s'écarte, par hasard ou à dessein, apparaît quelque trait du visage : une bouche souriante, un nez fin, des yeux sombres; puis le défilé recommence des fantômes d'Orient et des Azyadés, car c'est à elle qu'on pense involontairement, et la douce héroïne du livre célèbre prête à toutes ces inconnues un peu de sa grâce éternelle, et c'est elle qui est présente en ces passantes fugitives et voilées, et qui embellit de son souvenir ces promeneuses quelconques des Eaux-Douces d'Europe...

Mais voici que le soir tombe peu à peu. Les caïques deviennent plus rares. Les rives, tout à l'heure bordées de spectateurs, sont maintenant désertes. L'odeur de l'eau se mêle à celle de l'herbe foulée. La rivière, que nous descendons, s'élargit avant de se jeter au fond de la Corne d'Or. La coupole blanche de la sainte mosquée d'Eyoub se découpe parmi les cyprès verts, et, dans le cré-

puscule qui vient, les lumières commencent à s'allumer à Stamboul, tandis que, en silence, j'écoute le bruit régulier des rames que manie le caïdji aux bras robustes, tout noir sur l'eau encore claire.

Constantinople est la ville des fontaines. Partout l'eau s'y épanche aux abris qu'on lui a ménagés à profusion, ici luxueux et élégants, là, plus humbles et plus modestes. Partout elle remplit les piscines, les bassins, les cuves. On enjolive ses fraîches demeures d'arabesques et d'inscriptions. Les plus populaires mêmes ne se passent point de quelque ornement. Précieuse et vénérée, partout on fait accueil à l'eau. Elle n'est pas seulement agréable, utile. Elle est sainte.

A ce compte, elle a sa place dans la cour de chaque mosquée. Bien plus, elle pénètre dans le sanctuaire. Sous la coupole de Sainte-Sophie, parmi les colonnes de marbre, auprès des mosaïques étincelantes, je l'ai entendue murmurer aux vasques de porphyre. Son bruit fluide se joint aux répons nasillards des prières, au claquement des babouches sur les dalles, au vol des pigeons qui traversent familièrement le silence sonore du lieu sacré. Je l'ai retrouvée à la mosquée verte de Brousse,

mirant l'éclat des faïences, et aux tombeaux des Sultans, reflétant les sombres verdures de l'enclos funéraire. Cependant, si elle est harmonieuse à la mort, elle préfère se mêler à la vie, où elle est, dans les chauds pays de l'Orient, le délice quotidien. Son abondance et sa fraîcheur y sont l'éternel plaisir des yeux. N'ai-je pas lu là-bas, sur une fontaine, ce distique que l'on m'a traduit : « Il y a trois choses agréables : le bruit de l'or, le sourire des femmes et la vue de l'eau. » Gracieuse sentence, qui a son sens partout, mais dont on comprend mieux le dernier terme aux contrées du soleil et de la lumière!

Il est si fort et si puissant ce charme de l'Orient que, lorsqu'on l'a une fois goûté en passant, on y revient toujours, au moins en pensée. Que de fois j'ai fermé les yeux pour te revoir, Ville du croissant, comme je t'ai vue, un matin d'été! Le bateau qui nous portait glissait doucement sur une mer unie. Une brume lumineuse voilait l'horizon, une brume tiède, délicate, qui semblait un écran d'une étoffe merveilleuse, tendu entre l'onde et le ciel. Et c'est sur cette soie d'air que s'est dessinée mystérieusement ta forme étrange, comme si elle n'était qu'un caprice momentané de quelque mirage

irréel ! Et cependant tu étais là, derrière ce voile aérien qui s'est déchiré peu à peu, mais dont les lambeaux enveloppent encore, dans mon souvenir, ton image...

DE VENISE A STAMBOUL

Durant un récent séjour à Venise, je passais presque chaque jour devant un palais rouge dont la façade pourprée fait l'angle du Grand Canal et du rio San Polo. Ce palais, une des nombreuses demeures que possédait jadis dans la cité la puissante famille des Cappello, appartenait depuis de longues années à une Anglaise, lady Layard, dont les journaux viennent justement d'annoncer la mort. Remarquable surtout par sa belle situation commandant l'admirable perspective du Grand Canal, ce palais n'est pas un des plus beaux de la vieille Venise. Il n'a ni les nobles proportions du palais Vendramin ou du palais Corner della Cà Grande, ni la grandiloquence du palais Rezzonico ou du palais Pesaro, ni l'élégante singularité du palais Dario ou de la Cà d'Oro. Ses dimensions sont modestes et il a pour tout ornement quelques médaillons de marbre encastrés dans son crépi. Ajoutez-y, aux fenêtres, de gracieuses corbeilles de fleurs soigneusement entretenues et qui

parent sa vieillesse chancelante d'un luxe charmant.

Tel qu'il est cependant, le palais Cappello-Layard est un des plus intéressants fleurons du riche collier des demeures vénitiennes et il n'est pas un des fervents de Venise qui n'ait souhaité de visiter la riche collection de tableaux anciens qu'il contient. Lady Layard en autorisait aisément l'accès.

Je me souviens de cette visite, qui date de quelques années. La gondole nous débarqua aux marches de marbre de la porte d'eau et un serviteur bien stylé et de bonne tenue nous introduisit dans les appartements. Ils nous parurent élégants et confortables, meublés moitié à l'anglaise moitié à l'italienne. Aux murs, en leurs cadres somptueusement dédorés, les belles toiles, signées de noms célèbres, montraient leurs couleurs profondes et assombries. Il y avait là maintes œuvres de mérite, et nous les examinions avec plaisir, quand notre attention fut attirée par un tableau placé à l'écart sur un chevalet.

Sur le fond sombre du panneau, une étrange et fascinante figure se détachait. Représenté à mi-corps, derrière une sorte de balustrade d'où pendait un riche tapis oriental, un homme nous regardait. Il avait le visage maigre et mince, un long nez, une barbe fine, des yeux perçants. Toute la physionomie exprimait un mélange singulier d'orgueil,

d'astuce, de volonté. Coiffé d'un turban blanc à côtes qu'incrustaient de discrètes pierreries, à la fois très lointain et très proche, ce personnage exotique nous considérait de son regard aigu et semblait mal supporter notre curiosité.

Elle était vive, car le vieux peintre vénitien qui, d'un pinceau soigneux et précis, avait peint jadis cette image, avait fixé à jamais les traits d'un des grands Conquérants de l'histoire. Cette tête enturbannée avait médité de grands projets et accompli de grandes actions. En un soir de bataille et de victoire, ces yeux avaient vu s'ouvrir devant eux les portes d'une ville illustre et malheureuse. Et tout un passé sanglant et guerrier s'évoquait ainsi en nos mémoires, tandis que nous contemplions, en ce tranquille palais de Venise, le portrait qu'avait tracé du sultan Mahomet II, fondateur de l'Empire turc en Europe, le vieux maître Gentile Bellini.

Je ne saurais dire au juste, n'étant pas critique d'art, quelle est la valeur picturale de ce portrait du vainqueur de Constantinople par l'artiste vénitien, mais l'ouvrage a un saisissant caractère de vérité. Il est d'un art en même temps naïf et sûr. La couleur en est riche et harmonieuse et comme émaillée par l'âge. Ce très vivant portrait fut-il peint d'après nature? C'est peu probable. Quand

Gentile Bellini accompagna à Constantinople l'ambassadeur de Venise, il est à penser que le Grand Seigneur ne lui donna pas séance, mais on peut supposer qu'à diverses cérémonies le peintre eut l'occasion d'approcher d'assez près son illustre modèle et de se bien pénétrer de sa physionomie. Peut-être s'aida-t-il de croquis pris furtivement ? Quoi qu'il en fût, Bellini nous a laissé de Mahomet II une bien étonnante effigie et qui, vraiment, dans le souvenir, prend rang d'une présence vivante.

N'est-ce point, d'ailleurs, le privilège des beaux portraits de s'imposer ainsi à la mémoire et d'y durer. Ils y acquièrent une existence réelle, si réelle que l'on n'éprouve plus le besoin de renouveler l'impression que l'on en a reçue. Cela est si vrai que jamais, durant aucun de mes nombreux séjours à Venise, je n'ai cherché à revoir le Mahomet II de Gentile Bellini. Et, cette année, du reste, moins que jamais, je n'aurais voulu aller de nouveau contempler l'attirante et mystérieuse figure du conquérant ; il y eût eu là, m'eût-il semblé, quelque chose d'indiscret et d'indélicat. J'aurais eu quelque remords de venir troubler l'immobile rêverie de cette ombre hautaine, à un moment où elle assiste, du fond du passé, à l'écroulement de son empire et à l'effacement de sa race.

En effet, l'œuvre de conquête qu'accomplit, il y a plus de quatre siècles, le destructeur de l'Empire

grec est sur le point de s'écrouler. Après avoir longtemps menacé l'Europe, le Turc est devenu une proie autour de laquelle s'agitent les convoitises des nations. Certes, les événements actuels, en leur brutalité même, ne sont pas tout à fait une surprise. Une longue décadence les a préparés sourdement, dont on a pu suivre les phases diverses, mais maintenant l'heure de la dissolution a sonné. A d'autres d'examiner les causes de la catastrophe ottomane et d'en supputer les conséquences. Bornons-nous simplement à constater la singulière coïncidence en face de laquelle nous nous trouvons. N'est-ce pas un singulier jeu des destinées que de voir les envahisseurs bulgares trouver l'empire turc actuel dans le même état de désagrégation et de déchéance où les Turcs conquérants du quinzième siècle trouvèrent la Constantinople des derniers empereurs byzantins ? Pour la seconde fois, le même phénomène historique se renouvelle sur les rives du Bosphore. Pour la seconde fois, l'ennemi venu du dehors trouve Constantinople désarmée. Etrange retour des choses, où le Bulgare d'aujourd'hui joue le rôle du Turc de jadis, en attendant qu'un jour, peut-être, les nouveaux maîtres de la ville funeste subissent à leur tour les miasmes de décadence qui semblent émaner mystérieusement de cette terre magnifique, séduisante et dangereuse !

Quel que doive être le sort futur de Constantinople, qu'elle doive devenir bulgare, grecque ou russe, qu'elle demeure encore momentanément ottomane, il est bien évident qu'elle ne sera plus ce qu'elle a été et qu'elle perdra le prestige dont elle jouissait dans nos imaginations. Désormais, elle prend place parmi les souvenirs. Dans quelques années, c'est aux livres des voyageurs, aux récits des curieux qu'il faudra sans doute recourir pour se rendre compte de ce qu'elle fut en ses derniers temps de pittoresque et de beauté.

Certes, je ne veux pas dire que la transformation de Constantinople sera immédiate. Il faudra du temps avant que l'antique Stamboul ne conserve plus rien de son caractère si original. Elle peut supporter bien des changements sans cesser d'être tout à fait elle-même. Et puis, quelles que soient les modifications qu'on lui fasse subir, elle n'en gardera pas moins sa situation merveilleuse. Les flots de la Marmara et les eaux de la Corne d'Or la baigneront toujours et elle se teindra toujours, au crépuscule, des admirables couleurs du couchant qui en faisaient une ville de pourpre violette et d'or poudroyant. Comme jadis, elle formera toujours, avec son Bosphore, un des plus beaux paysages du monde.

Et cependant, je la sens menacée, bien qu'il soit à croire que les canons balkaniques épargneront ses vieilles murailles byzantines et ne détruiront pas, de leurs obus implacables, les vénérables mosquées qui sont sa parure et son orgueil. D'autre part, j'espère aussi que les Turcs ne porteront pas sur les monuments de leur gloire passée des mains inutilement désespérées.

Mais, malgré cela, je sens que l'antique Stamboul a vécu, quand bien même, après la tourmente actuelle, elle retrouverait la vie qui l'anime à présent. Oui, que les caïques légers continuent à sillonner la Corne d'Or, que les muezzins continuent à louer le nom d'Allah du haut des minarets fuselés, que les cyprès d'Eyoub continuent à croître dans l'air limpide, que l'eau continue à couler dans les vasques des fontaines, que le fez et le turban continuent à serrer les fronts têtus, Stamboul n'en aura pas moins perdu dans nos imaginations son prestige des Mille et une Nuits, le mystère qui la rendait si attirante et où elle nous apparaissait voilée, comme le visage même de ses femmes.

Et ce n'est pas seulement la fin de Stamboul qui sonne aujourd'hui dans la rumeur des canons, c'est la fin de la Turquie, en ce qu'elle comportait encore de romantisme et de pittoresque, en ce qu'elle avait de curieux et d'anachronique par ses survivances de passé et ses bizarreries de mœurs, par

ses mélanges de costumes, par les contrastes qu'elle présentait et qui iront peu à peu s'effaçant, s'atténuant en cette unification que le monde moderne impose à tous les peuples et que le peuple turc subira désormais de plus en plus après l'expérience cruelle qu'il a faite de l'incapacité où son respect du passé, son fatalisme insouciant, ses traditions surannées l'ont réduit, le jour où il a fallu donner, de sa vitalité faussée, des preuves qu'il lui a été impossible de fournir. Aussi est-ce à ces nécessités nouvelles qu'il obéira sans doute, instruit par la catastrophe où vient de sombrer, sous le cinquième des Mahomet, l'Empire fondé par les armes heureuses de l'ancêtre conquérant et victorieux.

Cette Constantinople archaïque et romanesque où, grâce à l'immobilité orientale, se perpétuait encore de nos jours un état d'esprit et de mœurs à la fois retardataire et singulier, cette Constantinople qui demeurait, à bien des égards, celle qu'avait visitée le Vénitien Gentile Bellini, la Constantinople qui enchanta et séduisit les voyageurs de l'autre siècle, de Chateaubriand à Pierre Loti, de Lamartine à Flaubert, de Gérard de Nerval à Théophile Gautier, il me semble en avoir encore

entrevu quelque chose en deux séjours successifs que j'y fis il y a quelques années.

Certes déjà la grande cité ottomane avait perdu de son pittoresque et de son mystère, mais il y régnait encore cette étonnante atmosphère morale qui y conférait à tout une valeur étrange et dont l'impression se ressentait dès l'arrivée. Ce n'était pas encore à l'époque où les Jeunes-Turcs avaient tenté de régénérer la patrie en lui donnant une Constitution et en exilant dans les îles les chiens jaunes qui remplissaient les rues de leurs troupes indolentes et faméliques. Au moment dont je parle, le Sultan Abdul-Hamid régnait encore et sa personne seule suffisait à faire de Constantinople un lieu presque unique.

Là, en effet, du fond d'un palais inaccessible, comme au temps de la conquête, un homme à la fois chef de la Religion et de l'Etat disposait souverainement des biens et de la vie de tout un peuple et qui lui appartenait sans partage. Ce peuple n'avait pour loi que la seule volonté de ce maître redoutable qui vivait dans sa retraite entouré d'eunuques et de policiers, de gardes et de bouffons, en un étonnant mélange de despotisme et de terreur.

Et cette domination sans contrôle, cet arbitraire illimité, des millions d'hommes l'acceptaient au nom du passé. Autour d'eux, le monde avait chan-

gé, et eux ils en étaient restés à l'antique conception du pouvoir absolu d'un seul, avec une obstination qui n'allait pas sans une certaine grandeur !

C'est cette impression d'anachronisme que l'on éprouvait en mettant le pied en la Constantinople d'avant-hier. On s'y sentait transporté dans un passé lointain. On y entrait dans un des derniers domaines de l'imprévu et du bon plaisir. Une volonté mystérieuse y réglait les destinées. Le plus humble des portefaix, s'il était touché par la magique baguette de la faveur, ne pouvait-il pas devenir soudain le plus puissant des vizirs ?

Et de vieux contes des Mille et une Nuits vous revenaient à l'esprit quand on errait dans le dédale de Stamboul, à travers ses mosquées et ses tombeaux, ses fontaines et ses cyprès.

TABLE DES MATIÈRES

—

PORTRAITS ET SOUVENIRS

I. LACLOS 9
II. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM 23
III. FIGURES ROMANTIQUES 32
IV. LETTRES DE POÈTE 43
V. AU LUXEMBOURG 51
VI. GONCOURT 60
VII. HEREDIA 68
VIII. THÉOPHILE GAUTIER ET J.-M. DE HEREDIA 77
IX. A PROPOS DE MALLARMÉ 85
X. RENTRÉES 91
XI. LECTURES D'ÉTÉ 102
XII. LUCIEN MUHLFELD 112
XIII. PORTRAIT D'AMIE 122
XIV. UN ROMAN ET UN ROMANCIER 132
XV. LE CHEMIN DE TOLÈDE 140
XVI. L'HOMME QUI A CRU VOLER 150
XVII. LITTÉRATURE PATIBULAIRE 157
XVIII. SOUS LE MANTEAU VÉNITIEN 165
XIX. UN HOMME D'ORDRE 173
XX. MON GRAND-PÈRE 182

POUR LES MOIS D'HIVER

I. DU PALAIS ROYAL A LA PLACE SAINT-MARC..... 195
II. TEMPS DE PAQUES..... 209
III. JOURS DE PLUIE..... 215
IV. PROPOS D'AUTOMNE..... 223
V. GŒTHE A MESSINE..... 234
VI. DÉPLACEMENT..... 245
VII. RAPPROCHEMENTS..... 255
VIII. HUMBLE SPORT..... 268
IX. UNE JOURNÉE A DAMAS..... 275
X. TERRE DE MOINES..... 290
XI. SOUVENIRS DE STAMBOUL..... 299
XII. UN VENDREDI A CONSTANTINOPLE..... 309
XIII. DE VENISE A STAMBOUL..... 322

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-cinq avril mil neuf cent treize

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

PQ
2635
E34P6

Régnier, Henri François
Joseph de
Portraits et souvenirs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY